ESPIONNAGE

PAUL KENNY

# POURSUITE A L'AUBE

Editions
"FLEUVE NOIR"

# CHAPITRE PREMIER

Vers onze heures du soir, une puissante voiture bleue se rangea le long d'un des trottoirs du boulevard Murat, en face d'une villa d'apparence cossue. La portière s'ouvrit et Sonia Madrine mit pied à terre.

L'avenue était sombre et déserte. Un pâle reflet d'étoiles fit miroiter la longue chevelure brune de la jeune femme, enveloppant d'un halo irréel son tailleur blanc. Tout en fouillant dans son sac, Sonia traversa le jardinet d'un pas rapide et nerveux qui fit sonner ses hauts talons sur les dalles. De la lumière filtrait entre les lourds rideaux du premier étage.

Arrivée devant le vantail en fer forgé, elle introduisit la clef dans la serrure et actionna le pêne. La porte s'ouvrit, tourna silencieusement sur ses gonds. C'est en la refermant que Sonia éprouva soudain une intuition indéfinissable, une sorte d'inquiétude puérile de se trouver dans le noir. Elle appuya sur le bouton de la minuterie. Il y eut un claquement sec, une petite étincelle, et le hall resta plongé dans l'obscurité.

Déconcertée, vaguement indignée aussi de ne pas obtenir de la lumière, elle réprima le sentiment de crainte qui s'insinuait en elle contre toute logique. Max était là-haut, en train de lire en l'attendant...

D'un pas incertain, elle chercha le début de l'escalier. Sa main tâtonnante rencontra la rampe, l'agrippa.

Avec une hâte qu'elle qualifia de ridicule en son for intérieur, elle gravit les marches. Puis, comme si le son de sa propre voix pût la rassurer, elle appela :

- Max ! Ouvre ta porte ! Le plomb a sauté...

Elle réalisa aussitôt que si c'était vrai, la pièce du premier, devait également manquer de lumière.

Elle atteignit l'étage sans avoir perçu la moindre réponse. Le silence oppressant de la demeure s'appesantit sur ses épaules, l'enferment sous une chape. angoissante.

S'efforçant de chasser la panique qui s'emparait d'elle, Sonia se précipita vers la porte du salon et l'ouvrit brusquement en criant :

- Max ! Où es-tu ? Ne sois pas stupide...

Ses yeux ne rencontrèrent qu'un mur d'obscurité. Une odeur de cigarette flottait dans l'air, mais aucune présence ne se trahissait. Dans le noir, Sonia haussa les épaules et tapa du pied avec colère. Elle n'avait pourtant pas rêvé... En sortant de sa voiture, quelques secondes plus tôt, elle avait aperçu de la clarté dans le salon. Max affectionnait ces plaisanteries idiotes. Huit jours plus tôt, Il en avait encore commis une du même genre, le nigaud.

L'irritation dissipa sa peur. Elle avança de trois pas en direction d'un secrétaire où elle rangeait une lampe de poche, mais son mouvement s'interrompit net car un glissement feutré venait d'effleurer ses sens en éveil. Un frisson parcourut sa nuque, ses yeux s'agrandirent et son souffle se bloqua. Dans son esprit en déroute, la pensée terrifiante se formula soudain, que l'individu qui se trouvait dans cette pièce n'était peut-être pas Max !

Glacée, livide, elle n'esquissa plus un geste. Son doute venait de se transformer en certitude. Quelque chose allait se produire, quelque chose d'affreux, de monstrueux ! Le cœur de la jeune femme bondit dans sa poitrine, tandis que ses jambes faiblissaient sous elle.

La gorge nouée, incapable d'émettre un gémissement, elle se sentit inondée d'une sueur froide lorsqu'un faisceau lumineux naquit subitement du néant.

Une tache ronde, bien délimitée, dansa dans la pièce, fit sortir de l'ombre un lampadaire, un divan, un tapis, se posa un instant très bref sur un visage masculin tordu par une effroyable grimace, éclaira une épaule immobile, un cou profondément entaillé puis vint se plaquer sur les traits figés d'épouvante de la jeune femme elle-même. Cette dernière, fascinée par l'éblouissante blancheur du pinceau, essaya désespérément de hurler; mais pas un son ne s'échappa de ses lèvres retroussées.

La torche approcha, le rond lumineux grandit et remonta vers le plafond, puis s'abattit brusquement, Sonia eut la sensation atroce

que sa tête volait en éclat. Ses genoux fléchirent et elle s'effondra d'une pièce sur le tapis, ensevelie dans un abîme de ténèbres.

- Ça ne vous dit rien ? demanda le Vieux à son interlocuteur, un homme d'une trentaine d'années, au visage émacié, aux cheveux noirs, et dont la main gauche, couverte comme la droite de profondes cicatrices, restait curieusement crispée.

Gontran examinait avec attention les photos grand format qui brillaient sous la lampe de bureau. La première représentait le cadavre d'un homme gisant sur un tapis, la gorge tranchée.

Sur la seconde, une femme, dont le visage était dissimulé par la chevelure en désordre, était allongée dans une pose qui ne laissait aucun doute sur le genre d'agression qu'elle avait subi. Ses jupes relevées sur des jambes parfaites la découvraient jusqu'à mi-ventre. Des lambeaux de culotte déchirée restaient accrochés à sa taille, les jarretelles tendaient encore les bas.

Une troisième photo montrait en gros plan les traits effrayants des deux cadavres, de face et de profil.

- Non, dit Gontran en restituant les clichés à son chef. De quoi s'agit-il ?

Le Vieux glissa posément les épreuves dans une chemise, puis il se rejeta en arrière dans son fauteuil. Ses yeux clairs et froids captèrent le regard de Gontran avant d'errer sur un paysage imaginaire.

- Un double crime découvert à Auteuil, il y a une huitaine de jours, annonça-t-il d'un ton rêveur. Le Quai des Orfèvres est dans la panade, la D.S.T. aussi... Alors, à toutes fins utiles, on m'a envoyé une copie du dossier. Il est clair que l'assassin s'est ingénié à brouiller les cartes.

Gontran changea de position sur son siège et appuya son bras gauche sur l'accoudoir. Le temps allait se modifier : des élancements traversaient sa main gauche.

Le Vieux devait avoir une idée derrière la tête. Ce n'était pas pour lui raconter une histoire ni pour bavarder gentiment qu'il l'avait

convoqué, à peine rétabli.

- Vous commenciez à vous ennuyer, hein ? dit le Vieux avec un pâle sourire, comme s'il avait lu dans la pensée de son collaborateur.

- Pas encore, émit Gontran. Mais allez-y quand même...

- Ne vous frappez pas. Ce ne sera qu'une simple balade, histoire de vous remettre dans le mouvement.

L'expression du chef se transforma soudain. Ses traits perdirent leur mollesse, son regard redevint perçant. Quand il parla, le son de sa voix s'était durci et ses phrases tombèrent à un rythme rapide :

- Les deux crimes ont été commis entre onze heures et minuit, boulevard Murat. Rien n'a été volé, en apparence tout au moins. Aucun désordre dans la pièce, pas de traces d'effraction. La fille a été violée, puis étranglée près du cadavre de son amant. Si ce dernier avait été vivant au moment où la femme a été assaillie, il y aurait eu bataille ; or, on n'a relevé aucune trace de lutte. On peut déduire de tout ceci que l'assassin appartenait au cercle des relations des deux victimes et que le mobile est une vengeance. L'absence d'empreintes, la localisation très précise des taches de sang et la disparition de l'arme du crime indiquent que le coupable a opéré avec sang-froid, sans rien laisser au hasard. La seule chose que nous sachions sur lui, c'est qu'il est doté d'une force physique considérable.

Le Vieux s'interrompit. Gontran en profita pour demander :

- Et les victimes ?

- J'y venais, précisément, car c'est ici que ça commence à nous intéresser. L'homme est d'origine allemande, naturalisé Argentin, domicilié à Buenos-Aires sous le nom de Max Stark. Sa maîtresse, Sonia Madrine, apatride, est arrivée avec lui d'Amérique du Sud il y a deux mois. Ils ont loué la villa du boulevard Murat et ont mené à Paris l'existence facile de riches touristes. On n'a pu recueillir aucun renseignement digne d'intérêt sur leurs occupations, on ignore qui ils fréquentaient,

Gontran fit une grimace dubitative.

- C'est maigre...

- Très. C'est tellement maigre que ça sort de l'ordinaire. Rien au sommier, ni sur l'un ni sur l'autre. Ce n'est pas en France que ces deux clients ont eu le temps de se faire des ennemis mortels.

- Qui a découvert le crime ?

La femme de ménage, naturellement. Mais elle n'a jamais vu de visiteur à la villa, et elle ne sait strictement rien.

Bon, dit Gontran., Dans ces conditions, que voulez-vous que je fasse ?

- Allez à Auteuil et examinez les lieux sous notre angle. Vous voyez ce que je veux dire ? La maison est discrètement surveillée, mais je donnerai des instructions. Les scellés sont enlevés. Ensuite, vous irez faire un tour à la P.J. pour jeter un coup d'œil sur les pièces à conviction. N'oubliez pas la voiture qui appartenait à Sonia Madrine et qui se trouve au garage de la Préfecture.

Le Vieux fourragea dans un de ses tiroirs et en tira une clef qu'il tendit à Gontran. Ce dernier la prit, se leva, consulta sa montre et dit :

- Prévenez les hommes qui sont postés au boulevard Murat que j'arriverai vers cinq heures.....Je viendrai vous dire bonjour demain en fin de matinée.

- Prenez votre temps, conseilla le Vieux avec bienveillance. Il n'est pas question pour nous de nous substituer à la police. En ce-qui me concerne, je me fiche de l'arrestation du coupable. Ce que je veux savoir, c'est pourquoi ce couple a été liquidé.

Gontran hocha la tête. Les méthodes du Vieux n'étaient pas près de changer... Il l'envoyait dans une maison complètement râtissée par les enquêteurs officiels, huit jours après les événements, et il l'invitait à découvrir pourquoi un inconnu avait tranché la gorge d'un étranger avant de s'offrir sa poupée. Marrant.

S'abstenant de toute réflexion à haute voix, Gontran se contenta de gratifier son chef d'un petit salut et quitta le bureau, sa gabardine sur le bras.

Dehors, le printemps s'annonçait. Une brume très légère flottait sur Paris, estompant la silhouette élancée de la Tour Eiffel. Comme il n'y avait pas de grève des autobus, Gontran en profita. Il resta sur la plate-forme pour être fouetté par le vent qui ridait la Seine.

Tout en admirant les berges du fleuve, il songea à l'affaire d'Auteuil. A-t-on idée de venir à Paris pour s'y faire tuer ?... Au fait, si on parvenait à élucider la raison du voyage de Max Stark, on tiendrait peut-être un fil. D'ordinaire, les gens riches qui visitent la France pour la première fois, descendent à l'hôtel. A moins que... A moins qu'ils ne désirent passer inaperçus et veuillent soustraire leurs allées et venues à la curiosité d'un personnel. C'est la tactique adoptée par les vedettes de cinéma et par les trafiquants de tout poil.

La vue du pont d'Auteuil mit un terme à ses spéculations. Il descendit à l'arrêt suivant et remonta le boulevard comme un promeneur peu pressé. En approchant de l'immeuble, son œil exercé décela la présence d'un inoffensif rentier qui lisait son journal sur un banc, puis celle d'un balayeur négligent et distrait : tous deux devaient avoir des attaches avec la Préfecture. Il passa devant eux sans les regarder et poussa la grille du jardinet.

Quand il eut franchi le seuil de la demeure, une odeur de renfermé lui monta aux narines. La lumière du jour entrait à profusion par les deux fenêtres du hall. Gontran commença par ouvrir l'une d'elles. Son regard tomba sur le petit retraité plongé dans la lecture de sa gazette, aussi immobile qu'une figure de cire du musée Grévin. Ferme au poste...

L'ameublement du hall, cossu mais banal, ne méritait guère qu'un coup d’œil d'ensemble. Deux fauteuils de part et d'autre d'une table basse encombrée de magazines, un lampadaire en fer forgé vert et or, un large divan. Pas de secrétaire, pas de commode : rien à explorer.

La gabardine sur l'épaule et les deux mains dans les poches, Gontran monta l'escalier à rampe d'acajou. En haut, quatre postes. C'est dans la seconde pièce qu'on avait découvert les corps... Il y entra et se trouva dans une demi-obscurité. Il actionna l'interrupteur sans succès, et ses sourcils se haussèrent imperceptiblement. Il marcha vers la fenêtre pour écarter les rideaux d'un geste large, ce qui fit pleuvoir une fine poussière dans le pâle rayon de soleil.

On ne peut toucher à rien avant l'arrivée de la police, mais quand elle a passé, on peut être tranquille qu'elle a touché à tout... Pas la

peine de jouer de la loupe ou de ramasser un cheveu.

Sur le tapis, des lignes à la craie indiquaient la position dans laquelle ou avait photographié les cadavres. Avec l'humour macabre dont témoignent souvent les inspecteurs de la P.J., un des opérateurs avait même ajouté - après - quelques détails superflus, du côté de la fille. Un artiste.

Résigné, Gontran fit l'inventaire de la corbeille à papier. On avait dû le faire avant lui, mais en cherchant autre chose. Un à un, il examina les fragments de prospectus, les emballages et les morceaux de carton. Aucune feuille dépliée ne portait des signes d'écriture. Du plat de la main, il lissa un morceau d'enveloppe eu papier mince : c'était le coin où sont collés les timbres. Soudain plus attentif, il vit qu'il s'agissait d'une lettre-avion expédiée de Buenos-Aires le 24 mars, donc cinq jours avant le double meurtre. Toutefois, le contenu de l'enveloppe n'avait pas été jeté à la corbeille.

Gontran glissa ce maigre butin dans sa poche et dirigea ses investigations ailleurs. Au fond, dans ce double crime, lequel était le vrai ? Le viol, le second cadavre, c'était de la mise en scène, du brouillard artificiel... En tuant deux personnes, le meurtrier s'était efforcé de détourner l'attention des enquêteurs du mobile véritable qu'il pouvait avoir pour assassiner l'une d'entre elles. Mais qui devait surtout disparaître, Max Stark ou Sonia ?

Poursuivant sa fouille, Gontran ouvrit tous les meubles sans rien y remarquer qui pût aiguiser sa curiosité. Dans un placard, des valises et des malles vides s'empilaient les unes sur les autres, toutes constellées d'étiquettes de palaces. Quelques-unes des vignettes étaient décolorées.

Il se rapprocha pour mieux lire les inscriptions : toutes étaient en provenance d'Amérique latine, sauf une, récemment collée puisqu'elle en recouvrait deux autres et que ses couleurs étaient nettes. Hôtel Lorelei - Stuttgart.

Machinalement, Gontran se gratta le cou, puis il referma le placard et passa dans la chambre à coucher. L'air y était légèrement parfumé et, comme sans être prévenu, on devinait que cette pièce avait été habitée par une jolie femme. Deux fines mules gisaient sur une grande carpette de fourrure. Sur le lit non défait, capitonné de

satin rose, une robe de nuit en mousseline vert pastel attendait d'être revêtue par un corps souple et chaud.

Les tiroirs de la toilette ne contenaient rien de spécial, sinon quelques pots de crème et ces multiples petits instruments qui font partie de l'arsenal de la beauté.

Gontran s'assit sur une bergère et demeura pensif. Si l'assassin avait cependant dérobé quelque chose dont la police ne soupçonnait pas l'existence, les deux crimes pouvaient avoir un autre mobile qu'une simple vengeance. Un mobile fréquent dans le domaine de l'espionnage...

Il se releva et parcourut une dernière fois les diverses pièces du premier étage. Il se souvint alors que la lumière ne marchait pas. Cherchant le tableau des fusibles, il finit par le trouver à l'entrée de l'escalier qui menait à la cave.

Une rapide inspection lui permit de localiser le plomb défaillant : le fil qu'on avait tortillé autour des deux broche présentait une coupure en son milieu, En le déroulante Gontran parvint à en obtenir une longueur suffisante pour joindre les deux broches.

Il replaça le petit bloc de porcelaine dans son alvéole et une étincelle lui claqua littéralement au nez, tandis qu'un minuscule flocon de fumée s'étirait dans l'air. Pas de doute. il y avait un court-circuit quelque part...

Au bout d'un quart d'heure, il mit la main sur le défaut. Un papier d'argent avait été inséré dans le culot d'une des lampes du hall, de sorte qu'en actionnant la minuterie on devait immanquablement faire sauter les plombs. Pas bête, l'assassin ! Un excellent moyen pour être prévenu d'une entrée dans l'immeuble tout en mettant le nouveau venu en état d'infériorité. Mais qui était entré le dernier, Max ou Sonia ? La jeune femme, sans aucun doute, puisque la photo de l'identité judiciaire la montrait en tenue de ville alors que son amant était en veston d'intérieur.

Gontran estima que sa visite ne devait pas se prolonger davantage. Il referma la fenêtre du rez-de-chaussée, alluma une cigarette et ouvrit la porte extérieure. Le soir tombait. Non sans surprise, l'agent du Deuxième Bureau constata qu'il avait passé plus d'une heure dans cette mystérieuse villa.

En dépit du crépuscule , le petit retraité s'acharnait à lire son journal. Il devait le connaître par cœur. Plus loin, le balayeur poussait devant lui, avec des gestes languissants, d'hypothétiques détritus.

Gontran ignora ces deux modestes auxiliaires de la justice et rentra chez lui à pied en longeant la Seine. Mais le fait qu'il fût incapable de songer à autre chose qu'à l'affaire d'Auteuil, pendant toute la soirée, lui prouva qu'une fois de plus le Vieux avait vu juste. En l'embarquant dans cette histoire, qui sait s'il avait eu d'autre motif que celui de rendre à Gontran le goût du métier ? Il dut s'avouer que ce résultat était atteint.

Le lendemain, à la première heure, il examina les passeports et les divers objets saisis par la police, notamment le contenu des poches de Max Stark, le sac de Sonia. quelque bijoux de prix, du linge lacéré, taché de sang, et d'autres vêtements.

Ensuite, au garage de la Préfecture, il fouilla la voiture de Sonia Madrine, en pure perte d'ailleurs.

A dix heures exactement, il entrait dans le bureau du Vieux. Celui-ci feignit de sursauter.

- Déjà ! Mais je vous avais dit que ça ne brûlait pas !

Le fieffé comédien ! Comme s'il ne s'en doutait pas, que Gontran allait mordre belles dents à son hameçon. Pourquoi ne pas lui renvoyer la balle ?

- Pfff ! fit Gontran en s'affalant dans un fauteuil d'un air découragé. Comment se faire une opinion dans un cas pareil ? C'est une voyante que vous auriez dû envoyer là-bas, ou un radiesthésiste. Il ne subsiste qu'une villa comme mille autres. La P.J. a tout chambardé.

- Ah ! laissa tomber le Vieux, visiblement déçu. Alors vous ne m'apportez vraiment rien ?

Gontran haussa les épaules.

- Moins que rien. Vous saviez probablement que Stark avait reçu une lettre la veille ou le jour du crime...

- Non, dit le Vieux en dressant l'oreille. Pourquoi ?

- Parce que j'ai trouvé ce morceau d'enveloppe dans sa corbeille et que la lettre a disparu. Comme elle n'est pas à la P.J., je croyais

que vous l'aviez dans le dossier.

- Non, je ne l'ai pas. D'où venait-elle ?

Gontran enregistra avec satisfaction que son chef commençait à s'exciter. Il tira le morceau d'enveloppe de sa poche, le posa sur le bureau et, au lieu de répondre, aborda sans transition un autre sujet.

- Stark s'est rendu en Allemagne récemment. Il y est resté vingt-quatre heures comme l'atteste son passeport. Vous connaissez la raison de ce déplacement, évidemment ?

- Non, avoua le Vieux. Le rapport n'en parle pas.

- Simple omission, sans doute. En tout cas, il a passé une nuit à l'hôtel Lorelei et il est revenu tout de suite. Sa maîtresse ne l'accompagnait pas.

- Vous allez filer là-bas sans délai et...

- Non, dit nettement Gontran en fixant son chef dans le blanc des yeux. Cet estimable couple a été liquidé par un spécialiste, un type qui fignole son boulot. Vous cherchez à savoir pourquoi on a supprimé Max et Sonia, mais vous n'y arriverez qu'à condition de savoir pourquoi ils sont venus à Paris. Ce n'est pas du point de destination que doit partir l'enquête, c'est du point d'origine...

Un silence total succéda à ces paroles puis, brusquement, le Vieux changea de physionomie. Une lueur de contentement détendit son visage et il se frotta vigoureusement les mains.

- Ça tombe pile, déclara-t-il tout de go, Vous allez me faire un rapport détaillé que je vais expédier de toute urgence à l'agent FX 18, à Buenos-Aires.

Après un temps d'arrêt, il ajouta :

- Au fait, vous le connaissez, c'est un copain à vous... (Voir Coups durs).

- Ah oui ? dit Gontran, la mine sérieuse. Qui est-ce ?

- Francis Coplan.

## CHAPITRE II

Le fastueux millionnaire Juan José Lavajo recevait chez lui chaque soir. Et peu de membres de la colonie étrangère de Buenos-Aires n'avaient pas, au moins une fois, rendu visite à ce parfait représentant de la haute société argentine.

Aucune légende ne circulait sur son compte, pour la simple raison que la vérité suffisait à frapper l'imagination. Propriétaire de territoires plus grands que des provinces françaises, de troupeaux innombrables, son immense fortune lui permettait de se consacrer aux arts. Musicien consommé, peintre de talent, il ouvrait volontiers ses portes aux jeunes artistes et jouait auprès d'eux le rôle d'un mécène éclairé.

Ce soir-là, ses salons étaient pleins d'invités, comme à l'accoutumée, parce que ses amis usaient de la faculté qui leur était donnée d'amener d'autres personnes. Un buffet bien garni et ravitaillé en permanence tenait tête aux assauts dont il était l'objet. L'hôte promenait parmi cette assistance un peu mélangée (où l'esthète barbu côtoyait l'homme d'affaires et la dame de l'aristocratie la jolie femme au sourire facile), son visage débonnaire auréolé de cheveux blancs.

- Quel plaisir de vous voir ce soir chez moi ! s'exclama-t-il en tendant les deux mains à un homme de haute taille, portant des lunettes cerclées d'or. Monsieur Kern, je suis vraiment touché de vous compter parmi les assidus de mes petites soirées...

Kern s'inclina légèrement avant de saisir les mains offertes ; un sourire juvénile, inattendu, précéda sa réponse :

- C'est un grand honneur pour moi et un plaisir toujours renouvelé que de jouir de votre hospitalité, Senor Lavajo, affirma-t-il avec une sincérité évidente d'où était banni tout souci d'obéir à la courtoisie castillane. Je goûte infiniment le charme de vos réunions et, si vous m'y autorisez, j'y viendrai chaque fais que mes occupations me le permettront...

- Vous êtes ici chez vous ! assura Lavajo avec force. Cette maison est la vôtre. Épargnez-moi le devoir de vous le répéter encore, ajouta-t-il en souriant avant de s'éloigner vers un petit groupe qui discutait devant une toile due au pinceau du maître de céans.

Kern resta seul. Son regard fit le tour du salon. N'apercevant aucun visage connu, il se dirigea vers l'arcade qui s'ouvrait sur le salle de musique.

Depuis deux mois, kern s'était fait de nombreuses relations, mais pas exactement celles qu'il souhaitait. En arrivant en Argentine, il croyait de bonne foi qu'un Allemand n'aurait aucune peine à s'introduire dans le cercle des émigrés. C'était vrai en partie, du reste. Mais pas tout à fait. Certains semblaient nourrir à son égard une suspicion bien injustifiée...

Pourtant, la demeure de Juan José Lavajo, ouverte à tous, fréquentée par des gens de toutes tendances et de diverses nationalités, constituait un lieu de rencontre idéal. Opiniâtre, Kern venait deux ou trois fois par semaine, espérant toujours nouer des contacts favorables à ses affaires. Ne représentait-il pas l'une des plus célèbres manufactures d'instruments chirurgicaux du Reich ?

L'Allemand, très droit, fit le tour de la salle de musique en fumant avec componction un excellent cigare brésilien. Partout de grands lustres en cristal de Venise jetaient une abondante lumière sur la foule des invités.

Au passage, il reconnut l'ancien as d'aviation Walter Radel entouré de Carlos Tordillo, reporter au journal "Anoche », de Tim Garnett, attaché commercial à l'ambassade britannique, et d'une très folie femme aux yeux éclatants, à la chevelure noire bleutée, dont il ignorait le nom.

Un peu plus loin, Kern se trouva nez à ne avec le Dr Schutz, dont la large carrure, le crâne chauve et le regard glacial correspondaient fort bien à l'idée qu'on se fait d'un psychiatre germanique.

- Bonsoir, Docteur, dit Kern en se demandant, une fois de plus, s'il pouvait se confier à cet homme éminent dont l'autorité n'était pas contestée dans les milieux scientifiques.

- Comment allez-vous ? répondit le médecin en braquant sur son interlocuteur des yeux étrangement perspicaces, gênants d'indiscrétion.

- Il y a tellement de monde qu'on finit par se sentir isolé, émit Kern avec une nuance de regret. Prendrez-vous une coupe de champagne en ma compagnie ?

- Volontiers... Votre présence m'épargnera les questions dont m'assaillent trop de bécasses, grommela Schultz à mi-voix. Elles saisissent la moindre occasion de m'entretenir de leurs complexes, et la plupart ne savent même pas ce que c'est...

Kern eut un léger sourire.

- Dommage que vous ne soyez pas chirurgien, déplora-t-il en se frayant un passage vers le buffet. Nous aurions un excellent sujet de conversation.

- Ah ? s'étonna le docteur. J'ignorais que vous pratiquiez la médecine.

- Je m'occupe d'instruments de chirurgie, rectifia Kern. Américains et Français ont profité de l'après-guerre pour s'incruster ici : la concurrence est sévère.

Schultz lui posa la main sur le bras pour l'arrêter. De nouveau, son étrange regard explora littéralement le visage de Kern, tandis qu'il questionnait :

- Ne trouvez-vous pas un accueil compréhensif auprès de nos compatriotes ?

Kern esquissa un mouvement d'épaules évasif.

- Pas autant que je l'espérais...

Puis, cédant à un élan de confiance :

- L'atmosphère de Buenos-Aires me déroute un peu. Même parmi les Allemands, je me sens étranger. Il règne ici un climat indéfinissable, assez semblable à celui des territoires que nous occupions en Europe. On vous parle sans rien vous dire, on vous regarde sans vous voir, et vous avez l'impression d'être en dehors du jeu alors que tous les autres y participent...

Le Dr Schultz eut un petit rire discret.

- Vous dépeignez fort bien la situation, déclara-t-il en contemplant son cigare. Si vous ne tenez pas absolument à votre champagne, nous irons au jardin pendant quelques minutes. Je peux vous donner quelques renseignements utiles.

Kern sauta avec empressement sur cette proposition et les deux hommes franchirent une des portes-fenêtres qui donnaient sur le parc. Quelques couples s'y promenaient, mais l'endroit était plus propice à une conversation un peu confidentielle.

- Voyez-vous, exposa Schultz, tout dépend de ceci : êtes-vous anti ou pronazi ? Remarquez que je ne vous demande rien, je pose simplement les données du problème. Les émigrés conserveront tous à votre égard la même réserve aussi longtemps que, par votre attitude ou vos propos, vous n'aurez pas montré à quelle catégorie vous appartenez. Ensuite, dites-vous bien que l'admission dans un des cercles signifie votre exclusion de l'autre. Il n'y a pas de milieu.

Kern resta silencieux.

- Notez, reprit le docteur, qu'une neutralité qui semble toujours habile dans le commerce se retournera ici contre vous : vous serez rejeté par les deux clans. Sous des dehors courtois, tout le monde vous laissera tomber.

- Je vois, murmura Kern. Mais tant d'éléments peuvent intervenir qu'il est bien difficile de définir sa position. Question de sentiments...

- Je vous l'accorde, mais je vous dis carrément : vous rentrerez en Europe avec un carnet de commande vide si vous n'optez pas pour l'un ou pour l'autre camp.

- Ce qui m'échappe, c'est la raison pour laquelle ici, à l'autre bout du monde, un tel mur sépare les deux tendances. Alors qu'en Allemagne même tout ça s'est fort atténué.

Schultz baissa la tête, secoua la cendre de son cigare et s'arrêta.

- Herr Kern, articula-t-il presque à voix basse, c'est une question que je vous conseille de ne pas approfondir. Si vous séjournez longtemps à Buenos-Aires et si vous adhérez à l'un des deux clans, vous finirez peut-être par le savoir... Maintenant, rentrons si vous le voulez bien.

Kern sentit que le psychiatre refusait d'aller plus loin dans la voie des confidences et que d'autres questions risquaient de l'indisposer. Ce fut lui qui prit l'initiative de changer de conversation.

- Le Senor Lavajo est un homme charmant. Pour une fois, il semble que ce soit vraiment sa personnalité, et non sa fortune, qui lui vaille autant d'amis.

Les yeux de Schultz pétillèrent et un demi-sourire se peignit sur ses traits.

- Ne vous fiez pas aux apparences, mon jeune ami. Sans vouloir rien insinuer, je vous signale simplement qu'on ne lui a jamais connu

de maîtresse. Une particularité entre plusieurs autres...

- Ah ? fit Kern en levant les sourcils. Assez surprenant, en effet, mais où est le rapport ?

- De mauvaises langues prétendent qu'il a déjà dépensé beaucoup d'argent pour un jeune Italien... Et que certains soirs, ses appartements privés sont le théâtre d'étranges divertissements. Mais tout ceci ne nous regarde pas et, pour ma part, je nourris à l'égard de Lavajo une sympathie réelle.

- Que la vie est donc compliquée, soupira Kern au moment où ils rentraient au salon.

- Plus que vous ne le pensez, glissa Schultz en lançant le bout de son cigare dans le jardin. Tiens ! s'exclama-t-il ensuite à haute voix en apercevant deux de ses amis. Venez, que je vous présente...

Ils approchèrent d'un personnage de belle prestance, portant Monocle, raide comme un officier de cavalerie, qui discutait avec un autre invité. Kern frémit imperceptiblement car il venait de reconnaître un des plus hauts fonctionnaires du Parti. Celui-là, inutile de se creuser la cervelle pour savoir à quel clan il adhérait... Quant à l'autre bonhomme, sa personnalité était plus effacée. Assez trapu, les yeux globuleux, il n'avait pas l'air très intelligent.

Le psychiatre serra la main de ses compatriotes, puis fit les présentations :

- Herr von Tarnow, Herr Zehner... Herr Kern.

Trois inclinaisons de buste, trois hochements de tête, échange de congratulations. Silence.

Schultz lança quelques propos pleins de jovialité, auxquels ses nouveaux interlocuteurs répondirent sur le même ton.

Au bout de quelques instants, Kern sentit une fois encore que sa présence n'était guère appréciée. On l'ignorait. sans plus. Cette perpétuelle mise en quarantaine l'irrita.

Il ne tarda pas à prendre congé du groupe, avec cordialité pour Schultz, avec froideur pour les autres. Quand Il s'éloigna, il eut la nette sensation que deux paires d'yeux le fixaient dans le dos.

Tôt ou tard, avait dit le psychiatre, il devrait dévoiler ses batteries, sortir de son incognito politique et se ranger dans un des deux camps. Soucieux et perplexe, Il résolut de se tourner vers d'autres

relations car, ce qui était le plus bizarre, c'est que si ses compatriotes se montraient si chatouilleux entre eux, ils toléraient fort bien des rapports avec des Anglais ou des Américains. A n'y rien rien comprendre...

Kern se remit à errer avec un sentiment accru de solitude. Le spectacle d'une grappe de jolies femmes partant à l'assaut du buffet et emportant des poignées de petits fours ne parvint pas à le dérider. Retournant au jardin il mit à profit la fraîcheur nocturne pour ressasser ses problèmes.

Le bruit d'instruments de musique qu'on accorde parvint à ses oreilles et, aussitôt après, un léger tumulte lui apprit que les invités refluaient vers le grand salon. Il hésita, releva sa manche sur son bracelet-montre. Minuit moins le quart... Autant s'esquiver, puisque l'occasion s'en offrait.

La plupart des couples quittaient le parc et rentraient dans la maison. Kern attendit encore quelques minutes. N'ayant pas de vestiaire, il pouvait contourner la demeure et filer par la grille sans qu'on s'en aperçoive.

A l'intérieur, le silence se fit, puis un piano préluda.

D'un pas léger, crissant à peiné sur le gravier de l'allée, Kern se mit en marche. Derrière lui, à une cinquantaine de mètres, une forte détonation retentit, suivie d'un hurlement. Par instinct, Kern tourna sur place et se précipita dans la direction du coup de feu. Mais sa raison reprit aussitôt le dessus et, cassant net son élan, il fit demi-tour et courut en sens inverse.

Le piano s'était tu, un brouhaha s'élevait dans le salon et certains invités se ruaient déjà dans le jardin. Pour les éviter, Kern emprunta un chemin en arc de cercle qui décrivait sa large courbe autour de l'angle de l'immeuble.

Il ne tenait pas à être mêlé à cette histoire. L'identité de la victime lui était aussi indifférente que celle du meurtrier, et l'enquête de police risquait d'immobiliser longtemps ceux qui assistaient à la soirée, car ils étaient nombreux.

A longues foulées souples et silencieuses, Kern poursuivit sa roule sans se soucier des cris qui jaillissaient derrière lui. L'attention

générale se fixait sur le fond du parc, et personne ne songeait à regarder du côté du double vantail sur l'avenue.

Alors qu'il débouchait à l'angle de deux chemins, Kern entra brutalement en collision avec un corps lancé à toute allure. Le choc fut tellement violent que les deux antagonistes furent projetés de part et d'autre dans les ronces après quelques culbutes sensationnelles.

Pendant cinq secondes, à demi assommés, ils restèrent immobiles, allongés sur le sol. Puis, d'un bond, l'un d'eux se releva et reprit sa course vers la sortie. Il y nul un claquement de portière, un bruit de moteur rageusement mis en marche et un démarrage foudroyant.

Peu après, Kern bougea. Il se remit péniblement sur ses pieds, s'épousseta, fit trois pas d'une allure chancelante. Il avait terriblement mal dans les côtes. Au point que ça lui  courait la respiration. Il inspira profondément plusieurs fois, les bras croisés sur l'estomac. Dans l'obscurité relative de l'allée, Il aperçut un objet luisant d'un éclat métallique. Il comprit tout de suite. Avant même de ramasser l'arme, il devina que c'était un Mauser car, quelques secondes plus tôt, il en avait reconnu le propriétaire.

Kern enveloppa soigneusement le pistolet dans son mouchoir et le glissa dans sa poche intérieure. A présent, il avait une raison supplémentaire de filer en vitesse.

Et tandis qu'à cent mètres de lui Schultz se penchait sur un cadavre à la poitrine trouée, que le Senor Lavajo manipulait fiévreusement le téléphone et que des femmes s'évanouissaient, il franchit la grille juste avant que les domestiques ne sortent de l'office pour la fermer.

De l'autre côté de l'avenue, Kern enleva sa cravate et quitta son veston. Comme il ne pouvait se brosser, il ne pouvait dissimuler autrement les taches de terre qui le maculaient. Il plia sa veste en deux sur son bras et adopta la marche tranquille d'un paisible promeneur.

Il avançait sous les palmiers depuis cinq minutes quand une voiture de police le croisa en faisant hurler sa sirène à tue-tête. Un vague sourire naquit sur ses lèvres à l'idée que les trois intéressés,

à savoir le mort, l'assassin et lui, le témoin, étaient d'ores et déjà à l'abri des investigations des détectives. Évidemment, la demeure du Senor Lavajo devait encore abriter des gens qui auraient pu en dire long sur ce meurtre...

Dans l'ensemble, Kern était plutôt satisfait.

Le journal du lendemain lui apprendrait le nom de la victime, et il avait l'impression qu'il n'avait pas perdu sa soirée.

Au bout d'un quart d'heure, il put arrêter un taxi en maraude et se faire conduire au coin d'Arenales et de Romero. Il attendit que la voiture eût disparu pour pénétrer dans un immeuble à trois étages dont la porte de rue, complètement ouverte, donnait accès à un couloir bien éclairé, il monta à pied jusqu'au premier étage et sonna. Après un déclic, le battant tourna sur ses gonds et Kern entra dans une salle d'attente égayée par des meubles en rotin. Deux hommes arrivés avant lui feuilletaient distraitement des magazines.

Kern estima qu'il en avait pour vingt minutes. Il posa son veston sur ses genoux et se plongea dans la lecture d'une revue.

Peu après, un bonne en robe noire et tablier blanc vint, la bouche en cœur, prier le suivant de ces messieurs d'entrer. L'élu se leva et se faufila prestement par la porte entrebâillée.

Kern alluma une cigarette. Sans quitter des yeux les photos des stars surprises en bikini à Mar del Plata, et dont les formes étaient bien propres à émoustiller les clients de la maison, il songea au travail qu'il accomplirait, le lendemain. Au fond, le moment était mal choisi pour élaborer un plan, car tout dépendait des articles de journaux...

Un silence religieux régnait dans ce salon d'attente. Kern jeta un coup d'œil à la dérobée sur celui qui le précédait, un homme élégamment vêtu, le chef couvert d'un feutre beige clair et apparemment absorbé par sa lecture. Encore un qui aurait vite fini, supputa Kern.

En fait, son tour ne vint qu'au bout d'un temps assez long. Après lui, plus personne n'était entré et il était donc le dernier client de la journée. La bonne l'introduisit dans le sanctuaire, une vaste chambre où une lumière chaude et discrète mettait en valeur le luxe de

l'ameublement et les charmes de la maîtresse de maison. Un immense lit trônait dans un des coins.

Une femme incontestablement attirante, enveloppée dans une robe de chambre en crêpe de Chine et très maquillée, reposait sur une bergère dans une attitude d'abandon bien étudiée. Dès qu'elle vit Kern, elle se redressa et son visage prit une expression plus naturelle.

- Bonsoir, Laura, dit l'Allemand en jetant son veston sur un siège.

- Tu es bien tard, fit remarquer l'interpellée en puisant dans un coffret à cigarettes.

- Un petit contretemps... J'ai failli oublier que c'était le jour.

Laura alluma son briquet d'un coup de pouce expert, aspira une bouffée, exhala deux filets de fumée par les narines. Le décolleté de sa robe s'élargit et dévoila des seins lourds mais fermes, bien basanés.

- C'est toujours pareil, constata-t-elle avec indifférence. Tu viens dix fois pour rien et quand c'est la bonne, tu as du retard...

- Non ? fit Kern, surpris. Tu as quelque chose ?

La fille se leva avec lassitude sans répondre. Elle alla vers la toilette et ouvrit le dernier tiroir du dessous, d'où elle tira une enveloppe.

- Tiens... Elle est arrivée hier.

Kern s'empara du pli, le soupesa, examina les timbres, puis enfouit la lettre dans la poche de son pantalon.

- Fatiguée ? s'enquit-il sans la moindre ironie.

- Un peu. Dix-sept aujourd'hui... Ça compte...

- Alors ce n'est pas le moment de bavarder, dit Kern en se levant. Je reviendrai quand ce sera ton jour de fermeture.

- Tu ne bois rien ?

- Non, merci.

Il récupéra son veston, le regarda d'un air pensif.

- Tu n'aurais pas une brosse, par hasard?

- Si, dit Laura en cherchant l'objet demandé. Qu'est-ce que tu as fait ? Tu as joué dans le sable ?

- Non, dit Kern. On m'a raconté une histoire tellement marrante que je me suis roula par terre.

Il brossa soigneusement le veston, puis ses genoux. C'est alors qu'il se rendit soudain compte qu'il avait perdu ses lunettes. Il toussota.

- Bonsoir, grogna-t-il.

- Sors comme d'habitude, dit Laura en repoussant la porte du fond. Et ne claque pas la porte de l'ascenseur...

Kern se retrouva dans la rue. Il n'avait pas besoin de ses lunettes pour voir de loin. De près non plus, du reste. C'est pour ça qu'il ne s'était pas aperçu plus tôt de leur disparition. Un coup de maître...

Il héla un taxi cinquante mètres plus loin et se fit conduire chez lui, dans Corrientes.

Quand il eut pénétré dans son appartement et tiré les rideaux devant les fenêtres, il rangea, le Mauser dans son coffre-fort, ainsi que la lettre que lui avait remise Laura.

- Je verrai tout ça demain, pensa-t-il.

Il avait hâte de rentrer dans sa peau, de redevenir lui-même, d'oublier les Schultz, les Zehner et autres van Tarnow. Ça lui aurait fait du bien que quelqu'un l'appelât par son vrai nom, ou lui parlât français. Quand il se regardait dans la glace, ça lui fichait les nerfs en boule de voir ses tempes rosées, ses cheveux trop courts. Même Laura n'était pas au courant...

Mais il avait beau maugréer, même quand il redevenait Francis Coplan les problèmes de Kern continuaient à le tourmenter. La preuve, c'est qu'avant de s'endormir il se posa de nouveau la question : qui Zehner avait-il abattu, dans le parc de Lavajo ?

## CHAPITRE III

Le lendemain matin, en se caressant la figure avec son rasoir électrique, Coplan tâchait de se faire une idée précise de ce qu'allaient produire les événements de la veille.

Il était peu probable que la police, ne trouvant pas l'arme du crime dans les environs immédiats du cadavre, se mette à battre les fourrés du parc tout entier. Mais Zehner, lui, essayerait de récupérer

son Mauser qui constituait contre lui une preuve écrasante et qui serait trouvé tôt ou tard par un invité ou par un jardinier de Lavajo.

Or, Zehner ne découvrirait pas son pistolet mais risquait de tomber en arrêt devant une paire de lunettes. Il ne serait pas long à conclure que le propriétaire de celles-ci avait empoché le Mauser, et qu'en conséquence ce particulier pouvait devenir terriblement dangereux...

Coplan enfla sa joue du bout de la langue et fit repasser le rasoir avec application, puis il tendit le menton en avant pour attaquer les poils du cou. Le zézayement de son appareil n'empêchait nullement son esprit de vagabonder. La veille au soir, il avait reconnu Zehner à l'instant où celui-ci bondissait en direction de sa voilure, mais l'autre ne l'avait-il pas reconnu lui, Kern, au moment du choc ?

Lorsqu'il en eut terminé avec sa barbe, Coplan se tamponna les joues avec une serviette humide, puis il acheva sa toilette. D'un index négligent, il fit glisser sur le côté le petit tableau accroché à hauteur d'homme et qui masquait la serrure du coffre-fort. Les molettes du secret furent amenées en bonne place, la clef exécuta sa manœuvre en deux temps et la porte blindée s'ouvrit avec un déclic.

Coplan prit la lettre et referma le coffre. Que voulait encore le Vieux ? Le programme n'était-il pas suffisamment chargé comme ça ?...

Il déchira l'enveloppe, en retira une feuille de papier format commercial couverte d'un texte dactylographié qu'il ne se donna pas la peine de lire. Il alla chercher dans un placard une lampe de forme bizarre qui, à travers deux filtres, pouvait émettre une lumière infra-rouge presque invisible. En plus, il se munit d'un petit microscope, grossissement 80, sans pied.

Plaçant la feuille sur son bureau, il l'exposa aux rayons de la lampe, puis, à l'aide de son microscope, il entreprit de lire le message. Ce travail lui prit environ une demi-heure car, dans l'oculaire, les lettres de l'écriture, imperceptibles à l’œil nu, manquaient parfois de netteté, surtout quand un caractère dactylographié se superposait à elles.

Coplan rangea soigneusement le tout et s'en alla déjeuner. A première vue, cette affaire d'Auteuil ne lui rappelait rien. Max Stark ? Sonia Madrine ? Inconnus, zéro, néant. L'adresse de leur domicile à Buenos-Aires, 356 Rivadavia, ne coïncidait avec aucune de celles qu'il connaissait.

Il entra dans un *cafetaria*, mais avant de s'attabler il s'en fut acheter un journal. Comme Carlos Tordillo, le reporter de la gazette " Anoche », était précisément chez Lavajo au cours de la soirée, il y avait beaucoup de chances pour que ce fût son journal qui publiât le meilleur compte rendu.

- *Cafe con leche pan y manteca* (Café au tait, pain et beurre), commanda-t-il au garçon en s'asseyant, puis il déplia la feuille.

Un titre en grands caractères lui sauta aux yeux : *CRIME A BELGRANO - Un piano prélude, un pistolet tire ! L'attaché commercial britannique est tué dans le parc de Juan José Lavajo*».

Coplan renifla l'air, et ce n'était pas pour humer l'arôme du café qu'on venait de poser devant lui. Un coup pareil allait faire du bruit, la police allait furieusement se démener. Il avait bien fait les choses, Zehner...

Lisant son journal à plat, Coplan, sans s'arrêter de lire, mordit à belles dents dans son pain beurré.

L'article ne contenait aucun élément supplémentaire qui pût l'intéresser. Le rédacteur avait donné libre cours à sa verve pour dépeindre les circonstances du drame, d'autant plus que les soirées du millionnaire Lavajo étaient célèbres à Buenos-Aires et qu'elles formaient une mine inépuisable pour les chroniqueurs mondains. Mais cette belle page de littérature se terminait par les phrases habituelles : une enquête très sérieuse est en cours, la police a déjà recueilli certains indices qui font espérer que... etc.

Coplan avala plusieurs gorgées de café, alluma une cigarette et appela le garçon. Une ligne de conduite commençait à se dessiner dans son esprit, une ligne encore vague et incertaine mais qui le mènerait certainement quelque part, fût-ce au cimetière.

Quand il eut payé, il abandonna son journal sur la table et sortit.

Son premier soin fut de remonter chez lui, d'emballer soigneusement le Mauser dans des chiffons et du papier et de

placer l'arme, avec quelques livres et du linge sale, dans une petite mallette équipée d'une serrure.

Il ressortit aussitôt, ce léger bagage à la main, et se mit en quête d'un opticien. En quelques minutes, on lui livra une paire de lunettes dont la monture était identique à celle qu'il avait perdue. Maintenant, il redevenait Kern.

Il se dirigea à pied vers la gare de Retiro afin d'y déposer sa mallette en consigne. Le bulletin, il le mit sous enveloppe et se l'expédia poste restante. De ce côté, il était paré.

Un lent travail de coordination s'effectuait dans sa tête tandis qu'il arpentait le trottoir de la Calle Florida, une des voies les plus vivantes du bas de la ville et qui, par certains côtés, lui rappelait la Chaussée-d'Antin.

En ramenant les choses à l'essentiel, il obtenait ceci : les Fritz d'Argentine étaient, pour une raison inconnue, divisés en deux groupes bien distincts, ce qui n'est le cas nulle part ailleurs. Schultz lui avait vivement conseillé de ne pas chercher à savoir pourquoi. Et l'attaché commercial britannique venait de se faire assaisonner, ce qui, pour un spécialiste, signifiait que Zehner avait éliminé un agent trop curieux de l'Intelligence Service. Conclusion : un des deux groupes manigançait quelque chose, quelque chose de très sérieux...

L'affaire d'Auteuil était-elle en relation avec les activités souterraines des Allemands d'Amérique du Sud, ou bien le Vieux avait-il cédé à sa trop grande imagination ? C'était assez dans ses habitudes, de sauter sur le moindre indice qui lui paraissait en corrélation avec la mission d'un de ses agents. Ça donnait d'ailleurs souvent des résultats sensationnels, comme la prise du fameux Rozovics (Voir : Signaux dans l'Ombre .

Coplan pénétra dans une cabine téléphonique et forma le numéro de la maison du Senor Lavajo. Comme prévu, ce fut le maître d'hôtel qui décrocha :

- Sa Grâce est souffrante et ne peut répondre à aucune communication...

- Peu importe, dit Coplan. Prenez note du message et transmettez-le lui au moment le plus opportun : « *Ayant quitté sa*

*soirée hier avant le triste événement, monsieur Kern* (il épela le nom) *exprime au Senor Lavajo sa plus vive sympathie et prend part à son affliction* ».

- C'est inscrit, monsieur, dît le domestique.

- Merci.

Coplan raccrocha. Première touche au tableau. Ensuite, il appela le docteur Schultz, dont la voix métallique vibra aussitôt dans l'écouteur.

- Bon matin, Docteur, dit Coplan en allemand. Ici Kern.

- Ach ! fit Schultz, étonné. Je parie que c'est au sujet de la mort de Tim Garnett que vous me téléphonez. On ne me parle que de ça, ce matin.

- En effet.. Avouez que c'est sensationnel. J'ai pris connaissance du crime dans le journal... J'ai été bien inspiré de partir aussitôt après notre entretien avec von Tarnow et Zehner. La police ne vous a pas gardé trop longtemps ?

Se ne suis rentré qu'à quatre heures du matin. Comme j'avais examiné le corps avant l'arrivée du médecin légiste, on m'a posé un peu plus de questions qu'aux autres, naturellement.

Le psychiatre ne semblait pas de très bonne humeur, mais Coplan ne se gêna pas pour insister.

- Vous avez une opinion sur les causes de ce drame ?

- Aucune, coupa Schultz, impatient. La police est là pour ça.

- Une affaire de cœur, probablement, émit Kern. Les Argentins passent pour être excessivement jaloux... Dites-moi, Docteur, connaissez-vous un membre de la colonie du nom de Max Stark ?

Silence. Schultz réfléchissait.

- Non, finit-il par dire avec une nuance d'hésitation. Il est installé ici depuis longtemps ?

- Depuis 1945, pour autant que je sache. J'aurais aimé le rencontrer pour renouer avec lui des relations qui datent d'avant-guerre...

- Désolé. Ce nom ne me rappelle rien.

- Excusez-moi, Docteur. A un de ces jours...

- Au revoir, Kern.

Coplan déposa le combiné, s'essuya le front à l'aide de son mouchoir roulé en boule, puis sortit de la cabine.

Le soleil tapait dur sur la place 25 de Mayo, et la statue du valeureux général San Martin se découpait sur un ciel d'un éclat insoutenable. Que serait-ce dans le courant de l'après-midi...

Rajustant ses satanées lunettes, Kern eut l'intention de se réfugier dans l'ombre des galeries qui longent le port et le paséo Colon, mais une impulsion plus forte lui fit adopter la direction exactement opposée.

356 Rivadavia... Cette adresse lui trottait en tête. Rien ne lui interdisait d'aller jeter un coup d'œil sur l'immeuble où avaient vécu Max Stark et Sonia Madrine avant leur départ pour l'Europe,.. et l'éternité.

Au lieu d'y aller à pied, il emprunta un de ces taxis collectifs qui accomplissent en permanence le même itinéraire et qui cueillent ou déposent au passage le plus grand nombre possible de clients. Par chance, trois personnes seulement occupaient la voiture lorsque Coplan y monta. Il fut rendu en quelques minutes et descendit en face de la maison.

Après un bref examen des boutons de sonnette (il y en avait quatorze pour l'immeuble), il frappa à la porte de la loge de la concierge. Une femme d'une quarantaine d'années, élégamment vêtue et d'un modèle très différent de ses collègues parisiennes, vint s'enquérir de la raison de sa visite.

Soulevant son feutre, Coplan demanda

- N'est-ce pas ici qu'habite le Senor Stark ?

- C'est ici qu'il habitait, rectifia la concierge d'une voix mélodieuse et chantante. Il est parti en voyage depuis près de trois mois...

- Bigre, fit Coplan en se passant la main sur la joue avec une expression de profond ennui. Et quand rentrera-t-il ?

- Je l'ignore, Senor.

- Mais, remarqua Coplan, comment se fait-il que son nom ne figure plus sur les étiquettes des boutons de sonnerie ?

- Parce que son appartement est occupé à l'heure actuelle par des amis à lui.

- Ah, ah, je vois. Peut-être pourraient-ils, eux, me donner un moyen de l'atteindre, ou me préciser, la date de son retour ?

- Peut-être, en effet, Senor. Mais ils sont absents et ne rentreront pas avant cinq heures de l'après-midi.

Coplan trouva que cette aimable concierge le fixait avec une lueur un peu bizarre dans le regard, lueur qui attestait qu'elle était toute prête à prolonger la conversation jusqu'au retour de ses locataires. Il la remercia chaudement, lui serra la main et partit comme à regret. Il est toujours bon de se ménager des sympathies.

Il expédia rapidement le déjeuner qu'il se fit servir dans un restaurant italien puis retourna chez lui pour s'octroyer une petite sieste. Entre midi et trois heures, mieux vaut ne s'atteler à aucun travail sérieux, surtout quand on prévoit une soirée chargée.

En rentrant, il eut la surprise de trouver un télégramme glissé sous la porte. Il l'ouvrit en se demandant quel pouvait bien être l'expéditeur de ce message urgent. Celui-ci ne contenait d'ailleurs que deux lignes : « *Très touché de votre appel. Soyez des nôtres ce soir. Petit comité. Tenue de ville. Signé : Lavajo* ».

« *Ce soir* », à Buenos-Aires, ça veut dire dix heures. Perplexe, Coplan lança son chapeau sur un fauteuil et se gratta la joue. Il ne fallait pas s'y tromper : en l'invitant avec un cercle restreint d'amis intimes, Lavajo lui faisait un grand honneur, un honneur que bien des gens auraient envié. Un honneur que Coplan trouvait un tantinet injustifié...

Philosophe, il ôta sa veste et s'étendit sur son divan-lit. Enlevant ses lunettes avec un soupir de soulagement, il alluma distraitement la radio et fixa des yeux le plafond.

Ce qui lui manquait le plus, depuis qu'il était à Buenos-Aires, c'était une fille. Il commençait à y penser trop souvent à son gré. Mauvais signe. Dans ce curieux pays, pas de milieu : ou le mariage, ou le bordel. Ni l'un ni l'autre ne le tentait, mais il ne voyait pas comment il échapperait au dilemme. Il se voyait mal en client d'une quelconque Laura. Un sursaut de gaîté le secoua quand l'idée lui vint de courtiser la concierge du 356.

Le début des informations coupa court à ses badinages intérieurs et il prêta l'oreille avec l'espoir que le speaker ferait allusion au crime

de Belgrano. Après quelques nouvelles politiques, le rédacteur aborda effectivement l'affaire qui, disait-il, soulevait une émotion considérable. L'Ambassade britannique avait fait des représentations auprès du gouvernement et ce dernier avait assuré que des moyens adéquats seraient mis en œuvre pour une prompte arrestation des coupables.

« Bla-bla-bla » pensa Coplan. L'Ambassade, comme le gouvernement, savaient fort bien que cette histoire n'était qu'un épisode de la guerre secrète, que le coupable ne serait jamais coffré mais qu'un autre agent de l'I.S. lui réglerait probablement son compte par une nuit sans lune.

Vers quatre heures et demie, Coplan se releva et fit un brin de toilette. A cinq heures et demie précises, il entrait dans le building de Rivadavia et renouait la conversation avec l'incandescente concierge qui, par l'intermédiaire du parlophone, annonça sa visite aux intéressés.

L'ascenseur le mena au quatrième étage où une bonne, attendant devant une porte ouverte, l'introduisit sans délai dans l'appartement. Coplan n'aimait pas trop ce genre de démarche où on est forcé d'avancer à l'aveuglette sans savoir ce qui petit vous dégringoler sur le crâne.

Il réprima un, haussement de sourcil lorsque la maîtresse de maison vint l'accueillir : c'était la femme aux cheveux noirs et aux yeux de braise qu'il avait vue la veille en compagnie de l'as Walter Radel et de... Tim Garnett. Vêtue d'une robe en taffetas bleu foncé rehaussée d'un col en guipure, elle était vraiment très belle. Ses lèvres nettement dessinées esquissèrent un sourire aimable et, très simplement, elle prononça

- Entrez donc, je vous prie. Que puis-je pour vous, Monsieur...

- Kern, compléta Coplan. Ulrich Kern. Je suis désolé de vous déranger, Madame, mais vous pourrez peut-être mettre un terme à mon embarras...

- J'en doute, fit-elle en accentuant son sourire, mais mon mari sera probablement en mesure de vous aider.

Coplan tiqua. Il avait espéré qu'elle fût veuve. En tous cas, elle ne semblait pas se souvenir de lui...

Elle se détourna avec grâce, fit quelques pas qui soulignèrent les courbes de sa chute de rein et la rondeur dé ses jambes, puis ouvrit la porte d'un bureau adjacent.

- Carlo, annonça-t-elle, monsieur Kern désire te parler.

Un homme d'environ cinquante ans, au fin visage d'intellectuel racé, dont les cheveux blanchissaient aux tempes, assez petit de taille, se leva du siège qu'il occupait et vint à la rencontre du visiteur.

- Carl Reuter, prononça-t-il en avançant la main, le buste légèrement incliné.

Puis, hésitant entre l'espagnol et l'allemand, il opta pour la seconde langue.

En quoi puis-je vous êtes utile, Herr Kern ?

Visiblement intrigué, Reuter fixait Coplan comme s'il s'efforçait de se souvenir d'un détail enseveli dans un lointain passé.

- D'une façon bien simple, dit Coplan en observant la physionomie de son interlocuteur et celle de son épouse. Pourriez-vous me dire où je pourrais atteindre Max Stark ?

Cette question directe ne parut pas émouvoir le couple. Au contraire, Reuter répondit aussitôt sans la moindre gêne

- Mais, certainement... Je puis vous donner son adresse à Paris. Vous le connaissez ?

- Oui, quoique nos relations remontent assez loin. A vrai dire, nous nous sommes perdus de vue pendant la guerre. Je savais qu'il avait émigré en Argentine et, à l'occasion de mon séjour ici, je m'étais promis de lui rendre visite ; de plus, j'avais une affaire assez intéressante à lui proposer.

- Vous n'êtes donc pas fixé ici ?

- Certes non !... Je suis en tournée de prospection pour la W.I. Gesellschaft, instruments de chirurgie. Je comptais offrir à Stark la représentation générale de la firme pour l'Argentine. Vous n'êtes pas au courant de la raison de son voyage ou de la date de son retour ? Son absence me fait perdre du temps...

Reuter eut une mimique d'ignorance.

- Franchement, avoua-t-il, je n'en sais strictement rien. En réalité, nous connaissons peu Max Stark. Il avait confié son appartement à

la garde d'amis communs et ceux-ci, contraints à leur tour de le quitter, nous ont priés de les remplacer ici.

Une question brûlait la langue de Coplan, mais il n'osa la formuler car elle aurait paru suspecte. Il l'exprima sous une forme différente

- Ne pensez-vous pas qu'eux pourraient me donner des précisions ?

Cette fois, l'attitude de Reuter trahit un certain embarras. Après quelques secondes de réflexion, il usa d'une phrase assez diplomatique :

- Ils ne m'ont pas fait part de leurs intentions. En principe, ils sont absents de Buenos-Aires pour quatre ou cinq mois.

- Alors, dit Coplan en paraissant se résigner à la plus mauvaise solution, ayez la bonté de me donner son adresse à Paris. Je lui enverrai un long télégramme...

- Un instant, dit Reuter, il faut que je la retrouve... Je m'attendais tellement peu à ce qu'on me la demande... et pour moi elle ne présentait aucune utilité.

Avant de se pencher sur les tiroirs de son bureau, il s'adressa en espagnol à sa femme pour lui dire :

- Lola, emmène donc M. Kern au salon et offre-lui une tasse de thé. Je vous rejoins dans deux secondes.

Répondant à l'invite de Mme Reuter, Coplan suivit celle-ci dans la pièce d'à côté et s'installa dans un fauteuil, devant une table basse en bois clair. L'hôtesse actionna un timbre pour appeler la bonne et lui donna des instructions, puis elle prit place dans un autre fauteuil ; son front pur, sa poitrine bien moulée et ses genoux ronds étaient pour Coplan un spectacle attrayant mais congestif. Elle mise à part, l'atmosphère était très familiale.

- Personnellement, vous n'avez jamais rencontré Max ? s'enquit-il pour rompre le silence, tout en s'interrogeant à part lui sur le degré de fidélité de cette femme qu'il soupçonnait, à tort ou à raison, d'être dotée d'un tempérament peu commun.

- Si, dit-elle. Je l'ai aperçu deux ou trois fois au cours de soirées mondaines, mais jamais nous n'avons eu un véritable entretien.

- Tiens ! s'étonna Coplan. Votre mari et lui ne fréquentaient-ils pas les mêmes cercles ?

- Mon mari sort peu. Il est très casanier. Seuls ses livres l'intéressent... Mais il est très bon : il m'autorise parfois à répondre à une invitation.

Toutes ses phrases étaient débitées avec pétulance, à un rythme presque vertigineux.

- Et la compagne de Max, Sonia Madrine, est-elle aussi jolie qu'on l'affirme ?

Mme Reuter eut un rire en cascade.

- Je ne l'ai jamais vue qu'en photo, et encore, des photos que j'ai trouvées, ici dans l'appartement, au fond de tiroirs, et qui datent d'au moins quinze ans car elles la représentent toutes sous les traits d'une fillette...

La bonne entra, posa le plateau à thé sur la table, puis se retira en silence.

Intérieurement, Coplan était loin de se féliciter des résultats obtenus. Une quasi-certitude se dégageait de l'entretien : c'est que ni Reuter ni sa femme ne se doutaient que Max Stark et Sonia étaient enterrés depuis plus de quinze jours...

Pendant que le thé fumant était versé dans les tasses de porcelaine, Carl Reuter sortit de son bureau et approcha en brandissant mi bout de papier.

- Je l'ai ! s'exclama-t-il. C'est 192, boulevard Murat. Paris 17e.

- Je vous remercie, et m'excuse encore...

- Du tout, du tout... A moi de vous questionner à présent, monsieur Kern. Quelle est la situation en Allemagne, actuellement ?

De bonne grâce, Coplan dépeignit aussi objectivement que possible les conditions de vie à l'Ouest et à l'Est, brossant à larges traits un tableau assez vivant de la réalité. Son exposé fut écouté avec beaucoup d'intérêt, et Reuter sembla prendre en sympathie cet interlocuteur disert qu'il ne connaissait que depuis une heure. Coplan éprouva quelque peine à se libérer et s'en alla sous un prétexte inventé pour les besoins de la cause.

Par prudence, il passa comme une flèche devant la loge de la concierge, sauta dans un taxi qui descendait l'avenue. Cette

précipitation peu galante l'empêcha de remarquer qu'une longue voiture noire le prenait en chasse. Perdue dans la marée de véhicules qui déferlait vers le centre, elle le suivit jusqu'au moment où il rentra chez lui, à Corrientes, alors que tombait le crépuscule.

## CHAPITRE IV

L'air du soir était tiède et calme. Un faible souffle venant du Rio de la Plata faisait doucement balancer les palmes noires des arbres qui se découpaient sur le ciel étoilé.

Tout en progressant le long du boulevard, Coplan soliloquait et s'efforçait de tirer le maximum d'enseignements de sa visite chez les Reuter. Ceux qui leur avaient confié la garde de l'appartement de Stark savaient certainement pourquoi le couple était parti en France... Reuter ne les avait jamais désignés par leur nom, au cours de l'entretien. Inadvertance ou calcul ? Quant à son épouse, était-ce par pure coïncidence qu'elle se trouvait la veille en compagnie de Radel et de Garnett ?

Coplan se promit d'approfondir ces divers points dès qu'il le pourrait. De toute façon, l'affaire d'Auteuil n'avait à ses yeux qu'une importance secondaire. Son objectif à lui se situait à une autre échelle, avec haute priorité.

Il franchit la grille de la propriété du senor Lavajo et constata que toutes les fenêtres du rez-de-chaussée étaient illuminées, tout comme si rien d'anormal ne s'était produit la veille. Il monta les marches de marbre, non sans un furtif coup d’œil vers l'endroit où il s'était heurté à Zehner, et pénétra dans le hall. Le domestique de faction à l'entrée le conduisit au salon et ouvrit la double porte.

Lavajo avait probablement une conception très particulière du « *petit comité* » car, contre toute attente, une bonne vingtaine de personnes réparties en petits groupes occupaient déjà la pièce.

Dès que Lavajo vit Coplan, il alla vers lui avec son affabilité coutumière.

Bonsoir, monsieur Kern. Je vous remercie d'être venu malgré le tragique événement qui a endeuillé cette maison...

- Je me mets à votre place. Quelle fâcheuse histoire ! J'espère que l'enquête aboutira très vite...

Lavajo eut un geste fataliste et prit familièrement son invité par le bras pour le conduire auprès d'un groupe d'hommes qui, sauf Radel, lui étaient inconnus. Les présentations se firent à l'anglaise. Un Argentin petit et maigre, aux yeux noirs très enfoncés dans les orbites et au regard perçant : Pedro Rossetti ; un anglo-saxon blond à la mâchoire de boxeur, vêtu d'un complet de flanelle grise : Douglas Leary ; et un homme solidement bâti, aux traits peu marqués, sans expression, qui s'inclina brièvement en articulant son nom : Lehman.

Par habitude, Coplan s'imprima ces nouveaux visages dans la mémoire, puis il commença à s'embêter car tous ces privilégiés se regardaient comme des chiens de faïence. Le moins qu'on pût dire, c'est que la soirée manquait d'animation. Apercevant à quelques pas le Dr Schultz entouré de jeunes femmes au physique aguichant, il trouva un prétexte pour aller le rejoindre.

Le psychiatre ne parut pas mécontent de son intrusion.

- Je me demande à quoi rime cette réunion, grommela-t-il sans égard, pour les darmes. C'est positivement sinistre. On vous a donc convoqué aussi, Kern ?

- Convoqué me paraît un peu lourd, Docteur, dit Kern en s'assurant que Lavajo n'était pas dans les parages. Une, simple invitation...

- ...à laquelle il était difficile de se soustraire, n'est-ce pas ? Un télégramme ?

Coplan acquiesça.

- C'est passionnant ! minauda une brune aux cheveux courts, dressée sur de très hauts talons. C'est la première fois que je suis mêlée à un meurtre...

Coplan lui accorda un regard neutre qui ne trahit ni l'agrément qu'il éprouvait à contempler sa frimousse, ni son mépris pour sa sottise.

- Vous trouvez ? s'insurgea Schultz en la prenant à partie. J'ai l'impression que vous ne tarderez pas à changer d'avis, Senorita. Priez le ciel de n'être jamais le témoin direct ou... la victime d'un crime !

- Docteur ! s'écria une autre sur un ton offusqué que démentait un sourire un peu pervers. Vous êtes brutal...

La lumière qui filtrait entre ses cils montrait qu'en son for intérieur elle ne détestait pas la brutalité. Très mince dans sa robe de soie noire, ses yeux allongés et son menton pointu devaient l'avoir exposée plus d'une fois à des étreintes excessives. Coplan lui témoigna un intérêt plus marqué. Il nota qu'elle portait une alliance.

- La vie est un bien précieux, intervint-il en coulant un regard appuyé sur la bouche charnue de sa voisine. Peut-être est-ce la sensation plus nette que nous sommes tous des morts en sursis qui nous excite après une disparition...

Cette assertion, ainsi que le son de la voix qui l'avait énoncée, fit courir un frisson dans la nuque des dames présentes. La femme en noir, à qui n'avait pas échappé l'insistant hommage de Coplan, referma son éventail d'un coup sec et déclara :

- Je crois que seule la curiosité féminine a provoqué la sortie de Dolorès. La mort de Garnett nous a surtout frappées car ce garçon était très sympathique et en pleine force...

- I était marié ?

- Non, répondirent avec vivacité la brune Dolorès et la vamp à l'éventail.

Évidemment, cette circonstance contribuait à rendre le coup plus sensible pour elles. Schultz reprit la parole :

- Il est près d'onze heures. Va-t-il se passer quelque chose, oui ou non ? C'est que j'ai du travail, moi !...

Le psychiatre frotta son crâne chauve et promena son regard sur l'assistance. Justement, Lavajo se détachait d'un groupe et venait se camper au milieu de la pièce en tapotant des mains pour attirer l'attention générale.

- Chers amis, je m'excuse de vous imposer une obligation pénible, mais j'obéis au désir des enquêteurs chargés de résoudre

l'énigme d'hier soir. Le Senor Rosetti, ici présent, va vous expliquer en quoi vous pouvez l'aider.

« Hm, pensa Coplan, on voit tout de suite que nous sommes dans la Bonne Société : les flics mettent des gants... »

Un mouvement d'intérêt se dessina et tout le monde approcha du petit homme aux yeux scrutateurs qui, subitement, acquit une autorité indiscutable. Il s'exprima avec concision, d'une voix sèche.

- L'assassin de Tim Garnett n'est pas venu de l'extérieur : il assistait à la soirée en qualité d'invité. Il est donc indispensable que nous possédions une liste complète de tous les gens qui sont venus hier. Ils étaient nombreux et le Senor Lavajo est incapable de l'établir. Vous êtes tous des familiers de la maison : je vous serais reconnaissant d'inscrire sur une feuille, au sommet de laquelle vous mettrez votre nom en capitales ainsi que votre adresse, toutes les personnes que vous avez aperçues ici, même un bref instant.

- Pardon, objecta une voix. Personnellement, je ne suis pas venu hier...

Les regards convergèrent vers l'interrupteur. C'était l'homme qui s'était présenté à Kern sous le nom de Lehman. Rosetti le toisa, puis quêta une confirmation du côté de Lavajo. Celui-ci plissa le front et hocha la tête affirmativement.

- C'est exact, dit-il, je n'ai pas vu M. Lehman ici...

- Dans ce cas, trancha Rosetti, je m'en voudrais de le retenir plus longtemps. Bonsoir, monsieur Lehman...

« Comme mise en congé, c'est plutôt gratiné » jugea Colpan. Le petit inspecteur n'y allait pas de main morte...

L'interpellé distribua quelques poignées de main et sortit, nullement offensé semblait-il par le procédé plutôt cavalier du détective. D'ailleurs, d'une manière générale, il ne paraissait pas facile à émouvoir. Quand il eut disparu, Rosetti ajouta :

- Si votre mémoire n'est pas très fidèle, pêchez par excès et marquez d'une croix les noms dont vous n'êtes pas très sûrs. S'il en est parmi vous qui avaient quitté la maison lorsque le drame s'est produit, qu'ils en fassent mention. Vous trouverez de quoi écrire sur la desserte.

Un léger brouhaha succéda à ce discours et il fallut quelques minutes pour que chacun se mît à la besogne. Coplan se débrouilla pour s'installer auprès de la femme en noir, celle dont la silhouette flexible et les yeux de chatte éveillaient en lui une sourde attirance.

Il inscrivit soigneusement « Ulrich KERN, Corrientes 172. » Puis, en ayant l'air de se creuser la cervelle pour retrouver des noms, il réfléchit à un petit problème. Aucune difficulté eu ce qui concernait les hommes, il les indiquerait tous, mais la belle Mme Reuter ? La veille, quand, il l'avait vue avec Radel et Garnett, il ignorait son nom. A présent, il ne tenait pas spécialement à ce qu'on sache qu'il avait fait sa connaissance entre temps...

Il jeta un coup d'œil sur la feuille que remplissait sa voisine et apprit ainsi qu'elle s'appelait Maria Gilez. Domicile : Avenida Santa Fé, 1567. Ça ne faisait pas partie de son boulot, mais il se grava quand même ces indications dans le subconscient, à toutes fins utiles...

Le Dr Schultz griffonnait rageusement une série de noms qui n'en finissait pas. Le reporter Carlos Tordillo, que Coplan n'avait pas remarqué jusque-là s'échinait aussi à aligner le plus d'invités possible : il en était déjà à sa seconde colonne.

Au bout d'un quart d'heure, cependant, les feuilles se rassemblèrent chez l'inspecteur Rosetti. Quand la dernière lui eut été remise, il se campa de nouveau au milieu de la pièce et desserra les dents :

- Mes hommes ont exploré le parc ce matin et ont découvert un certain nombre d'objets perdus. Je vous saurais gré de me dire si vous les avez déjà vus et si vous en connaissez le Propriétaire...

Coplan éprouva une légère crispation au creux de l'estomac. Un silence complet s'était fait dans le salon. Sans doute cette seconde épreuve promettait-elle d'être plus désagréable que la première... L'attitude de Lavajo dénonçait une certaine gêne.

Rosetti alla prendre une valise qui, jusque-là était restée dissimulée aux regards. Sans hâte, il déclencha le ressort des deux serrures et souleva à demi le couvercle, puis, sans cesser de promener ses yeux perçants sur l'assemblée, il extirpa un premier objet auquel pendait une étiquette. C'était un mouchoir.

Personne ne pipa mot. Rosetti l'agita une dernière fois avec une mimique interrogative, puis il passa à la trouvaille suivante. Un bracelet. Maria Gilez tendit le cou.

- Je sais à qui il appartient, dit-elle brusquement. Je l'ai remarqué au bras de Mme Reuter...

- Vous êtes sûre ?

- Oui, affirma-t-elle. Je me suis même fait la réflexion qu'il n'était pas bien assorti à sa toilette...

« Ça, se dit Coplan, c'est le genre de témoignage sur lequel on peut tabler : dans ces cas-là, une femme ne se trompe jamais... »

- Très bien, dit Rosetti en ajoutant une mention sur l'étiquette. Je le lui ferai parvenir.

Ensuite, toujours, sans regarder ce qu'il prenait, il exhiba quelque chose de vaporeux bleu pâle, qui provoqua un éclat de rire général. Un slip ! L'inspecteur se hâta de le replacer dans sa boite à malice et son air devint plus renfrogné.

Pourtant, dans l'assistance, ce minime incident avait amené une détente. Cette confrontation prenait l'allure d'un jeu ; on entendit quelques réflexions à mi-voix, suivies de petits rires étouffés.

Enfin, Rosetti montra ce que Coplan appréhendait depuis le début de la soirée : une paire de lunettes dont les verres étaient brisés. Seuls quelques éclats restaient fichés dans la monture. Grâce au ciel, elle était d'un modèle courant, difficilement identifiable.

Personne ne dit rien, mais Coplan sentit peser sur lui les yeux de Schultz, puis ceux de Lavajo Rosetti le dévisagea aussi, s'attarda...

- Elles ressemblent aux miennes, concéda Kern en assujetissant celles qui étaient sur son nez.

- Comme deux gouttes d'eau, dit l'inspecteur. Vous n'en possédiez pas deux paires, par hasard

- Non. Une me suffit.

Vous ne vous êtes pas promené dans le parc, hier soir ?

- Si. En compagnie du Dr Schultz. Nous sommes sortis et nous sommes rentrés ensemble.

- Exact, confirma le psychiatre.

Rosetti n'insista pas. Il rengaina la monture et continua l'inventaire. Il n'eut guère plus de succès, avec les autres objets : une vieille clé, un étui à cigarettes, une épingle de cravate.

- Je vous remercie, conclut-il en refermant la valise. si l'un d'entre vous se souvient ultérieurement d'un détail susceptible de favoriser la marche de l'enquête, il peut me joindre au quartier-général de la police.

Ceci dit, il serra la main de Lavajo et s'en alla sans saluer personne.

Après un instant de silence, des groupes se reformèrent peu à peu dans une ambiance beaucoup moins froide.

Schlutz, qui n'attendait que ça pour s'esquiver, traversa lourdement le salon en distribuant quelques saluts du bout des doigts. Kern songea vaguement à le suivre, mais il y renonça en s'avisant que Maria Gilez restait seule, et qu'elle le regardait.

Il s'approcha d'elle et, avec un léger sourire, laissa tomber :

- C'est inouï, ce qu'on petit perdre au cours d'une soirée...

Elle saisit immédiatement l'allusion et entra dans le jeu.

- Il paraît même qu'il s'en perd dans les cinémas... Les gens sont d'une distraction...

- Je ne voudrais pas être indiscret, dit Kern, mais avez-vous l'intention de prolonger votre présence ici.

La jeune femme leva sur lui ses yeux verts, ses cils battirent.

- N...on.

- Dommage. J'aurais aimé bavarder avec vous. Mais peut-être me permettrez-vous de vous reconduire ?

- Cela me paraît difficile, J'ai ma voiture:

- Parfait, dit Kern. Moi je n'en ai pas. Qu'attendons-nous pour filer ?

Un sourire indéfinissable enjoliva la bouche de l'Argentine. Elle ouvrit son éventail et murmura, à l'abri de ce frêle écran :

- Je vous attendrai dehors. C'est un coupé Buick.

- Entendu, je ne serai pas long.

Ostensiblement, il lui serra la main et chercha quelqu'un de sa connaissance pour échanger encore quelques banalités, mais la plupart des hommes étaient partis. Le seul auquel il eût été présenté

était Douglas Leary qui conversait avec la jeune fille (aussi jolie que sotte) prénommée Dolorès.

N'ayant pas le choix, Coplan s'approcha du couple. Après un mot d'excuse pour l'Anglais, il s'adressa à la petite brune et lui dit.

- J'espère que vous n'avez rien vu de désobligeant à votre égard dans les paroles que j'ai prononcées tout à l'heure...

- Lesquelles ? interrogea-t-elle, sincèrement étonnée.

Coplan refréna un soupir. Elle était encore plus bête qu'il ne le pensait...

- En parlant des sensations que provoque l'idée de la mort, expliqua-t-il.

- Ah ? Mais pas du tout ! C'était très intéressant au contraire. Mais, dites-moi... C'est très curieux, comme on peut se tromper. Je vous ai entendu répondre au Senor Rosetti et pourtant, moi, j'aurais juré vous avoir aperçu dans le pare, hier soir et tout seul.

Rarement, dans sa vie, Coplan avait eu une envie aussi impétueuse de flanquer une paire de gifles à une jeune fille. De quoi se mêlait-elle, cette gaffeuse ?...

Leary paraissait s'amuser. Il avait déjà eu l'occasion de se faire une opinion assez juste sur la demoiselle.

- Une illusion d'optique, probablement, dit Coplan. Ou bien le Dr Schultz me suivait à plat-ventre ; c'est une de ses meilleures plaisanteries.

L'Anglais eut un rire muet. Seules ses oreilles bougèrent. Quant à Dolorès, elle ne sut trop quelle attitude prendre.

- Oui, une sorte d'hallucination, affirma-t-elle résolument. J'en ai depuis que je suis toute petite.

- Ça ne me surprend pas, dit Kern... Ça disparaîtra sûrement après le mariage.

Puis, soudain pressé, il quitta le couple. Lavajo demeurait invisible. Sans doute s'était-il retiré dans ses appartements..

Coplan passa dans le hall et dégringola en deux sauts les marches du perron ; un maigre croissant de lune parvenait à donner une ombre aux massifs. Des grillons chantaient aux alentours.

Il traversa l'esplanade et s'immobilisa sur le seuil du double vantail en fer forgé. Cet arrêt brusque lui évita d'être assommé, car

un boudin de sable passa en sifflant à ras de sa figure. Il bondit en avant, poings serrés, et obliqua sur la droite avec une vitesse fulgurante, à la recherche de l'adversaire. L'homme qui se tenait aplati contre la grille d'enceinte fut certes déconcerté par la rapidité de la manœuvre, mais il ne perdit pas son sang-froid. Au lieu de rester sur la défensive il accueillit Coplan par un terrible coup de pied dans le ventre. Le destinataire accusa le choc, mais son élan le projeta tête en avant dans la poitrine de l'inconnu. Les deux hommes roulèrent sur le sol et s'étreignirent furieusement, frappant avec poings, coudes et genoux, agrippant tout ce que leurs mains en croc pouvaient saisir.

Dans l'avenue, sous les arbres, il faisait noir comme dans un four. Un cri de femme retentit, puis des phares s'allumèrent dans l'axe de la route, ce qui nimba les deux combattants d'une faible clarté.

Francis avait affaire à forte partie. Le type se montrait coriace et résistait à des crochets qui auraient déboîté la mâchoire d'un cheval. Mieux, il les réexpédiait avec brio, comme un poids moyen chevronné. Après un furieux échange au cours duquel des poings s'écrasèrent alternativement sur la figure de l'un et de l'autre, les deux adversaires se retrouvèrent debout, haletants, à moitié abrutis.

Les yeux clignotants, Coplan s'aperçut avec stupeur que son agresseur avait la tête dissimulée sous une cagoule en plastique qui lui cachait les traits. Un léger crissement derrière lui le prévint juste à temps. Il se retourna d'un bloc, bondit sur un second type qui s'avançait le bras levé et mit cette attitude à profit pour l'envoyer s'aplatir contre la grille, au terme d'une culbute spectaculaire.

Il n'y avait aucun intérêt à prolonger le match, surtout en un endroit pareil, car des flics se baladaient dans le parc. Coplan se rua vers l'homme masqué, bien décidé à l'en dormir une bonne fois, mais il fut pris au dépourvu car l'autre se mit à détaler sans demander son reste.

Alors Francis se souvint que Maria Gilez l'attendait dans son coupé. N'était-ce pas elle qui avait lâché ce cri au début de la bagarre ? Il s'élança au milieu de l'avenue et son regard sauta rapidement d'une voiture à l'autre. Celle dont les phares brûlaient

était précisément une Buik. Il courut vers la portière et vit dans la pénombre le visage livide de Maria : celle-ci tenait ses deux poings devant la bouche pour ne pas hurler. Ses yeux, agrandis de peur, le fixaient avec incrédulité.

- Reculez-vous, ordonna-t-il. Je prends le volant.

Il se glissa sur le siège, claqua la portière et opéra un démarrage grand style. Du revers de la main, il étancha le sang qui coulait de sa lèvre inférieure, puis il passa en troisième et fonça sur la route déserte.

Sans se soucier de la jolie femme qu'il avait à ses côtés, il s'efforça de deviner d'où venait l'attaque qu'il venait de subir. Il voyait bien une explication, mais était-ce la bonne ?

Ce ne fut qu'au bout de cinq minutes qu'il abaissa le regard sur la silhouette de Maria, tellement enfoncée dans son fauteuil que ses genoux atteignaient presque la hauteur de son menton.

- Ça va mieux ? s'enquit-il d'une voix ferme et tranquille.

- J'ai eu affreusement peur, souffla-t-elle. Je les avais vu se poster des deux côtés de la grille et se dissimuler dans l'ombre, mais je ne savais que faire...

- Vous ne pouviez pas me rendre de plus grand service qu'en ne bougeant pas, assura-t-il. Ces malandrins n'en voulaient qu'à mon portefeuille...

Puis, lâchant le volant pour lever la main avec insouciance :

- Bah, n'y pensons plus. Mais je suis dans un triste état pour vous reconduire. Verriez-vous un inconvénient à ce que nous fassions un détour par chez moi, le temps de me passer un coup de peigne et de changer de complet ?

- Venez plutôt chez moi, dit-elle je vous offrirai un cordial et vous pourrez vous rafraîchir si bon vous semble...

Elle s'interrompit, puis ajouta :

- Quel dommage que mon mari soit absent...

## CHAPITRE V

Cette révélation plutôt prometteuse ne parut pas influencer Coplan. Le combat qu'il venait de livrer avait fortement atténué son appétit et ce qu'il désirait le plus, pour l'instant, c'était une douche bien chaude. Mais il est des refus qu'une femme ne pardonne pas et, sous peine de passer pour un mufle ou un impuissant, il vaut mieux ne pas faire la sourde oreille quand elle vous offre gentiment l'hospitalité.

- Je m'abandonne à vos bons soins, agréa-t-il. Au fait, il serait utile que nous fassions plus ample connaissance, que je sache au moins où vous conduire...

- Ah ? C'est vrai, admit-elle, frappée par l'évidence. Je m'appelle Maria Gilez. L'adresse : Maipu 86. Vous voyez où c'est ?

- Très bien.

Il voyait surtout que cette adresse ne correspondait pas à celle qu'elle avait portée sur sa feuille, une heure auparavant. L'emmenait-elle dans une garçonnière ? Elle appartenait bien au genre de femmes capables d'en posséder une...

Il tourna sur la gauche pour rejoindre une avenue descendant vers le fleuve et, une fois engagé, il appuya sur l'accélérateur. Cette voie était mieux éclairée. Il jeta un coup d'œil de côté sur sa voisine, qui avait entièrement repris son sang-froid. Elle fourrageait dans son sac pour y prendre son poudrier. Elle se mira dans la glace, tapota délicatement son visage à l'aide d'une grosse houppe de cygne et rectifia sa coiffure en quelques touches expertes. Un curieux parfum émanait d'elle : ambré, et pourtant un peu âcre, comme mêlé d'encens.

La pâle lumière du tableau de bord suffisait pour démontrer que Maria Gilez était une fausse maigre drôlement excitante : l'ourlet de sa jupe était remonté à trois centimètres au-dessus des genoux et soulignait leur adorable rondeur. La soie noire, bien tendue, épousait à la perfection le galbe des cuisses...

En quelques minutes, Coplan mena la Buick à destination. Tripotant à nouveau dans son sac, Maria s'empara d'un petit trousseau de clefs et descendit la première. Coplan éteignit les phares, alluma les feux de position et sortit à son tour.

La montée dans l'ascenseur s'effectua sans qu'une parole fût échangée. Maria ouvrit une porte palière qui se referma toute seule derrière Coplan. Elle actionna un interrupteur : un lustre inonda d'une clarté chaude trois pièces en enfilade, salon, living, studio, meublées d'une façon très moderne et plaisantes à l'œil Il y régnait un ordre parfait.

- Venez, dit Maria, je vais vous montrer la, salle de bains. Pendant que vous vous doucherez, je donnerai un coup, de brosse à votre complet : il est dans un piètre état.

- Vous êtes vraiment trop gentille...

Et il le pensait, car il venait d'apercevoir dans une glace son visage tuméfié, sa lèvre sanglante et ses cheveux en désordre. Sa séduction en avait pris un sacré coup. Puis sa gorge se contracta car il se rendit compte qu'il avait de nouveau perdu ses lunettes... Ses lèvres dessinèrent un M. mais aucun son ne s'échappa de sa bouche. Si ça continuait ainsi, il finirait par avoir dés ennuis.

Pendant que Maria disposait des verres sur une petite table du studio et ajoutait sur le plateau une carafe de cristal, il se déshabilla dans la salle de bains. Tirant devant lui le rideau en plastique, il manœuvra les robinets, s'administrant par erreur des giclées d'eau glacée puis bouillante. Il obtint finalement le degré voulu, s'offrit à la pluie bienfaisante pendant quelques secondes, puis se savonna vigoureusement en dépit des points sensibles que présentait sa peau.

Quelles avaient été les intentions de ses agresseurs ? S'ils avaient voulu le descendre, ils s'y seraient pris autrement. Le dévaliser ? Ils n'espéraient quand même pas découvrir quelque chose d'intéressant sur lui I Alors, un kidnapping ? Possible.

Mais si quelqu'un avait, ou croyait avoir, une raison de le kidnapper, c'est qu'il avait, lui, mis les pieds où il ne fallait pas, Restait à savoir quand et où...

Il se rinça longuement puis il entreprit de se frictionner avec une serviette bien rêche. Entrebâillant le rideau, il étendit le bras pour saisir un énorme flacon d'eau de Cologne. Il se frotta en grimaçant, car l'alcool piquait sec aux éraflures.

- Servez-vous du peignoir... au portemanteau, lui cria Maria, du studio.

Quand il réapparut, drapé dans une ample robe en tissu éponge et les pieds nus dans des chaussons de raphia, il avait meilleure figure qu'une demi-heure auparavant.

- Asseyez-vous, dit Maria, et goûtez ce whisky... Une cigarette ?

Elle savait s'y prendre avec un homme. Entre-temps, elle avait revêtu un déshabillé noir qui ne révélait sa transparence que dans certaines conditions d'éclairage. Lesquelles étaient savamment réalisées.

- Vous êtes mieux sans lunettes, remarqua-t-elle. Les verres vous sont-ils indispensables ?

- Je suis myope de naissance, affirma Coplan.

Il se sentait en pleine euphorie. Une gorgée de whisky et trois bouffées de cigarette lui avaient rendu toute sa forme et, en dépit de sa prétendue myopie, il voyait les choses sous des couleurs agréables. Surtout son hôtesse. L'effet qu'elle lui avait produit chez Lavajo se manifestait avec une acuité que l'ambiance intime du studio ne pouvait que renforcer. Il devint subitement sentimental.

- Je frissonne encore en songeant à cette attaque, dit-elle en fixant sur lui ses yeux étirés. J'ai bien cru que vous alliez avoir le dessous, d'autant plus qu'ils étaient deux...

Coplan tapota sa cigarette pour en faire tomber la cendre et articula d'une voix sourde

- Pour ma part, j'ai tout lieu de croire qu'il m'est arrivé ce soir une aventure bien plus dangereuse...

- Que voulez-vous dire ?

- La chose a débuté quand je vous ai aperçue à côté du Dr Schultz. Beaucoup d'hommes résistent-ils à votre regard ?

Elle eut un sourire équivoque, décroisa les jambes et se redressa sur ses coudes. Le relief de ses seins bomba son déshabillé.

- Ne soyez pas impertinent... Un autre verre ?

Sans attendre sa réponse, elle s'était levée pour saisir la carafe. Penchée en avant, elle remplit les deux verres de cristal. D'un mouvement félin, Coplan avait quitté son fauteuil. Ses deux mains

saisirent la taille souple et ondoyante de Maria avec une douce fermeté. Il l'obligea à se tourner vers lui.

- Voyons, soyez convenable, murmura-t-elle en s'étirant pour déposer la carafe.

Il ne tint aucun compte de cette prière et affermit au contraire son enlacement. Ses mains remontèrent dans le dos de Maria, effleurèrent sa nuque, se disposèrent en coupe derrière sa tête tandis qu'il vrillait ses yeux dans les siens. Il vit dans ses prunelles une lueur bizarre, un petit vertige plus significatif qu'un signal vert.

La serrant fortement contre lui, il l'écrasa contre sa poitrine ; sa bouche happa les lèvres sensuelles, entr'ouvertes, qui luisaient dans la pénombre. Sans interrompre son baiser, il promena sa main dans le dos tiède et ferme de la femme.

Maria émit un gémissement, mais ce n'était pas une plainte ou une abdication, c'était plutôt le cri de triomphe d'une bacchante qui trouve enfin son assouvissement;

Le contact de ces formes lascives, de cette chair soyeuse et tendre, fouetta Coplan. La chasteté qu'il s'était imposée depuis deux mois exigea tout à coup sa rançon. Avec une hâte qui ne lui était pas habituelle, il renversa Maria sur le divan.

Leur étreinte fut sauvage. Le visage enfoui dans les cheveux de sa partenaire, Coplan la sentait participer avec fougue à son embrassement. Plus il était brutal, plus elle lui donnait. Elle le mordait, le griffait, haletait, gourmande et déchaînée. A la pointe du plaisir, il s'immobilisa, les muscles crispés, mais elle s'activa encore davantage et lui arracha un râle. Alors il se cramponna comme s'il eût voulu la briser et il s'abîma dans un ultime soubresaut, perdu dans une douceur moelleuse et chaude. Maria étouffa un long cri de bête comblée.

Combien de tic-tac la pendulette égrena-t-elle pendant leur anéantissement ? Ni l'un ni l'autre ne put s'en faire la moindre idée quand ils reprirent notion des choses. Coplan caressait lentement le corps de sa maîtresse, et celle-ci, les paupières à demi baissées, l'examinait entre ses cils comme une panthère couve sa progéniture.

Ils restèrent longtemps sans rien dire, mais soudain Maria eut un frémissement et le désir se réveilla dans des yeux.

Il ne sortit de chez elle que vers cinq heures du matin, rompu, fourbu, nettoyé. Cette nuit-là, il ne l'oublierait pas de sitôt...

C'est entendu, il l'avait un peu cherché, mais de là à... Qu'est-ce qu'elle tenait comme vice, la Senora Maria Gilez ! Ce genre de femme-là ne se rencontre que dans les pays de mœurs très austères. Des chaudières sous pression. Et elles n'y vont à fond de train qu'avec un étranger. Dans un service de renseignements, une garce pareille aurait été une recrue de premier ordre. A condition qu'elle s'en prenne aux types de l'autre bord, évidemment.

L'aube se levait. A l'est, du côté du Rio de la Plata, une grande flaque de lumière froide envahissait déjà le ciel. Coplan eut un petit frisson et se demanda s'il devait l'attribuer à la fraîcheur de l'air ou à la dépense de calories car, sous ce chapitre, il s'était montré généreux...

Il éprouvait quelque peine à rassembler ses idées. Au fond de lui-même, il était content. Un contentement un peu bête, animal. Il marchait d'un pas régulier, sans même penser à prendre un taxi. De Maipu à Corrientes, il n'y a d'ailleurs pas tellement loin et il faisait bon respirer l'air vierge du matin. C'était l'heure où Buenos-Aires est le plus calme. On y veille tard et on s'y lève tard. Les rues et avenues à angle droit font qu'on y calcule les distances en cuadros, comme aux États-Unis on mesure en blocks, en carrés de maisons. Coplan n'avait plus qu'une dizaine de cuadros à dépasser pour arriver chez lui.

Peu à peu, il se reprit à songer aux choses sérieuses. Demain, il faudrait passer chez Laura. Bien qu'il n'eût rien à lui remettre, il irait. A la première heure, il devrait retourner chez l'opticien. Pas le même, bien sûr, qui serait fichu de croire que Coplan distribuait ses lunettes à ses amis. Une question bizarre le chiffonnait dans l'agression dont il avait été l'objet en sortant de chez Lavajo : Pourquoi ces deux types avaient-ils pris la peine de se couvrir la figure d'un masque ? Craignaient-ils d'être reconnus par lui ? Mais alors, s'il les connaissait, pourquoi n'avaient-ils pas usé d'un moyen

plus subtil ? Ils auraient pu l'embarquer sous un prétexte qui n'eût pas éveillé sa méfiance... A présent, leur coup raté, ils méditaient sans doute une autre tactique. Car il fallait s'attendre à ce qu'ils recommencent, évidemment.

Il se promit de rester sur ses gardes et, en guise de précaution, de ne plus sortir sans son G.P. Puisque ça se mettait à bouger, mieux valait se munir de son artillerie.

Il rentra chez lui vers six heures moins le quart, avec la ferme intention de s'octroyer un sommeil d'au moins quatre heures avant d'entreprendre quoi que ce soit. Il poussa la clef dans la serrure, tourna et ouvrit la porte. Du seuil, il jura. Dans son appartement, tout était bouleversé. Les tiroirs de son bureau, fracturés, étaient tirés hors de leur alvéole ; le matelas retourné et la literie en désordre, les portes de la bibliothèque ouvertes. Un désastre.

Les poings aux hanches, il contempla les dégâts. Rageur, il fit deux pas en avant et, d'un coup de talon, referma la porte. L'homme qui se tenait dissimulé derrière le panneau appuya le canon de son pistolet dans les côtes de Francis et grogna :

Manos arriba.

Le son de cette voix avait retenti d'une façon sinistre, lugubre.

Coplan obéit, submergé par une colère froide. Avant de monter, il s'était pourtant assuré qu'aucune voiture ne stationnait dans les parages.

- Venga Felipe ! dit encore l'homme au revolver.

Un collègue, armé lui aussi, apparut par la porte de la salle de bains. La situation n'était pas très brillante. Que voulaient ces deux macaques ?

- C'est vous, les déménageurs ? demanda Coplan, moins impressionné par le pistolet braqué sur lui que par les dégâts commis dans les trois pièces.

Silence, lui intima l'autre. Les honnêtes gens dorment. Vous allez descendre avec nous sans faire de bruit.

Pendant qu'il parlait, le type qui était revenu de la salle de bains glissait son pistolet dans l'étui fixé sous son bras gauche, et extirpait de la poche droite de son veston un couteau à cran d'arrêt dont il

libéra le ressort. Une lame longue de 15 centimètres jaillit avec un bruit sec.

- Compris ? s'enquit l'individu qui tenait Coplan en joue.

- Compris, dit celui-ci, tandis que le propriétaire du couteau lui fouillait les poches.

- Ça va. Baissez les bras. Et tâchez d'avoir l'air naturel.

- J'ai toujours l'air naturel, même quand on m'énerve.

Il réfléchissait le plus vite possible, évaluant le pour et le contre. S'il voulait absolument se défaire des deux bonshommes, ce n'était pas irréalisable mais le vacarme attirerait la police. S'il se montrait docile, il tenait probablement une occasion unique de voir un peu clair dans toute cette salade. Sauf erreur, il ne courait qu'un risque limité.

- En route ! commanda l'homme au pistolet.

- Ça va, dit Coplan. Passez devant, je vous prie.

- Ne faites pas d'esprit, ce n'est pas le moment.

Coplan étouffa un bâillement et sortit, encadré de près par ses deux protecteurs.

- Vous n'allez pas m'obliger à marcher, j'espère ? maugréa-t-il en regrettant amèrement son lit.

Ses craintes étaient vaines ; ils n'avaient pas fait dix pas sur le trottoir qu'une voiture débouchait d'une rue adjacente et venait se ranger tout près.

Coplan se courba pour y pénétrer.. Un homme était installé sur les coussins ; juste comme Francis posait le pied sur le tapis, on lui administra un coup de matraque sur la tête. Il s'effondra sur les coudes, d'un bloc.

Les deux inconnus repoussèrent son corps sans ménagement ; ils s'assirent auprès de leur collègue qui rengainait son ustensile de cuir et posèrent confortablement les pieds sur leur victime.

La voiture démarra.

- Il en a mis du temps à rentrer chez lui ! émit l'un en guise de commentaire. J'en ai les genoux raides.

- J'aurais préféré ne pas l'embarquer, dit le second, mais comme la perquisition n'a rien donné...

Coplan se réveilla dans une pièce qui ne manquait pas de confort. Il était étendu sur un divan, et on avait poussé la sollicitude jusqu'à fermer les persiennes.

Il se leva, les jambes molles, l'esprit floconneux, la bouche âcre. Impossible de savoir combien de temps il avait dormi, deux heures ou deux jours ? Un peu abruti, il se dirigea machinalement vers la fenêtre dans l'intention d'écarter les persiennes. Quand il réalisa qu'elles étaient verrouillées, et en acier, il renonça à son projet. Il n'avait nulle envie de se livrer à des travaux surhumains...

Bien sûr, il aurait été encore plus épaté s'il s'était réveillé au milieu d'un jardin en fleurs, puisqu'on l'avait enlevé... Il s'absorba dans une rêverie intérieure en mâchonnant le vide. Autour de lui régnait un calme absolu.

Il sursauta parce que, quelque part dans la pièce, un haut-parleur l'interpellait :

- Kern, m'entendez-vous ?

- Oui, répondit-il dans le vague. Je voudrais mon petit-déjeuner.

- On vous l'apporte, dit la voix sans la moindre ironie.

Puis un déclic annonça que le contact était rompu.

Sans se creuser la cervelle, Coplan s'allongea de nouveau sur le divan, dans l'attente des événements.

Depuis x temps, il était soumis à un satané régime. Une rude bagarre, une nuit d'amour avec Maria Gilez (autant dire avec le Vésuve en personne), puis une balade en voiture agrémentée par un coup sur le crâne. Et tout ça sans casse-croûte... Il en arrivait à regretter l'huile de foie de morue de ses jeunes années !

La serrure cliqueta, une barre de fer coulissa dans des anneaux et la porte s'ouvrit, livrant passage à un homme portant un plateau et, ensuite, à trois autres personnages, tous connus de Coplan. Deux d'entre eux étaient les types qui avaient saccagé son appartement avant de l'enlever. Quant au troisième, il l'avait rencontré en deux circonstances.

- Guten Morgen, Herr Zehner ! lança-t-il d'un air plutôt joyeux.

L'expression de l'Allemand ne fournit aucune indication sur son état d'esprit. Il attendit pour parler que le plateau fût posé sur la table et que le domestique ait disparu.

- Guten Abend, Kern, rectifia-t-il en préambule. J'espère que mes hommes ne vous ont pas trop abîmé.

- Du tout. De vrais gentlemen.

Coplan se servit une tasse de café et mordit dans un toast beurré.

- Ils ne le sont pas toujours, dit Zehner comme s'il déplorait les lacunes de leur éducation. Je serais désolé .s'ils changeaient d'attitude à votre égard.

- Moi aussi, affirma Coplan, la bouche pleine. Mais qu'est-ce qui vous fait croire qu'ils pourraient se montrer mal élevés ?

Zehner prit place dans un fauteuil et croisa les jambes. De face, il rappelait un peu Peter Lorre et s'il avait l'air un rien moins inquiétant, c'était compensé par le fait que lui était un tueur authentique. Ses deux sbires, les mains dans les poches, assuraient sa protection.

- Je ne les tiens plus en main dès que quelqu'un refuse de répondre à mes questions, expliqua Zehner en joignant le bout des doigts.

- Diable pourquoi en posez-vous, dans ce cas ?

- Parce que c'est indispensable. Mais mangez à votre aise, je ne suis pas pressé.

- Heureusement, dit Francis. J'ai une faim de loup.

Et, pour appuyer son affirmation, il entama un quatrième toast et une seconde tasse de café. Il acheva son repas, dans le silence. Enfin, après une dernière gorgée, il demanda

- Vous n'auriez pas une cigarette, par hasard ?

- Si.

Zehner fit un imperceptible clin d’œil à l'un de ses subordonnés et celui-ci sortit immédiatement un paquet de sa poche. Il le jeta à Coplan. Des allumettes suivirent.

- Merci.

Coplan alluma posément sa cigarette, rejeta la fumée par les narines et s'adossa aux coussins.

- Alors ? Que voulez-vous savoir

- Où vous avez fourré mon revolver, dit Zehner.

## CHAPITRE VI

Coplan tira une seconde fois sur sa cigarette avant de répondre. C'était bien à cela qu'il s'attendait, mais il comptait exploiter la situation au maximum.

- Je le tenais à votre disposition, dit-il calmement. On n'a pas idée de laisser traîner une pièce à conviction aussi accablante...

- Où l'avez-vous mis ? insista Zehner.

- En lieu sûr.. et je n'ai même pas effacé vos empreintes digitales.

- Dites-moi où, gronda Zehner à mi-voix, comme un fauve qui s'apprête à bondir.

- Ne vous énervez pas : Vous ne pourriez pas le récupérer tout seul mais nous pourrions y aller ensemble, accompagnés par votre main-d'œuvre locale si vous y tenez.

- Je regrette, dit Zehner, mais vous ne sortirez pas d'ici tant que le Mauser ne sera pas dans ma poche. Et votre séjour va manquer de charme, je vous le garantis.

- Écoutez, Zehner, dit Coplan d'un ton conciliant en appuyant les coudes sur ses genoux, j'ai l'impression que nous nous comprenons mal. Évitons les malentendus. Je vous répète que j'ai ramassé votre pistolet pour vous sauver la mise. Nous sommes Allemands tous las deux, et vous aviez certainement de bonnes raisons de supprimer Garnett. Je vous ai reconnu quand nous nous sommes cognés dans le parc, mais le fait que vous êtes un, ami de von Tarnow m'indique à quel bord vous appartenez. Cela suffit pour que je me range de votre côté. Je vous aurais spontanément rapporté votre arme dans quelque temps, après l'enquête. N'ayant aucune preuve contre vous, la police aurait dû lâcher prise. Ce n'était pas la peine de me faire attaquer deux fois par vos gorilles...

Zehner remua sur son siège et fronça les sourcils. D'une voix plus détendue, il objecta :

- Deux fois ? Vous vous trompez... On vous a cueilli du premier coup.

Au tour de Coplan de s'étonner. Il haussa les sourcils.

- Comment ? La tentative d'hier soir, devant la propriété de Lavajo, ce n'était pas vous ?

- Je n'y suis pour rien. Que s'est-il passé ?

Coplan raconta brièvement l'affaire, sans mentionner cependant la présence de Maria Gilez. Il expliqua qu'il avait assommé un de ses adversaires et mis l'autre en fuite, après la petite réunion organisée par Rosetti.

Zehner l'écoutait avec attention en se pinçant machinalement le nez, ses yeux globuleux constamment fixés sur ceux de son interlocuteur. Après la fin du récit, il réfléchit quelques secondes et dit brusquement

- Où avez-vous passé le restant de la nuit ?

Coplan haussa les épaules, montrant par son expression que cette question-là était dénuée d'intérêt.

- Chez une amie... Elle n'a rien à voir là-dedans. Regardez ma figure, j'avais besoin de quelques soins...

- Alors, dit Zehner sans s'attarder sur ce point, vous n'avez pas idée d'où vient le coup ?

- Pas la moindre. Je croyais que c'était vous.

Il y eut un silence, puis Zehner invita ses acolytes à quitter la pièce et à attendre dehors un signal de sa part pour ouvrir la porte. Les deux Argentins s'en allèrent. Quand le battant se fut refermé, Zehner prit une cigarette dans sa poche, l'alluma et reprit

- Ce que vous venez de me dire est plutôt embêtant. Quelqu'un d'autre se douterait-il que le Mauser est en votre possession ?

Coplan songea qu'il existait probablement d'autres raisons pour qu'on s'en prît à lui, mais il ne jugea pas utile d'en faire part. Ça n'aurait pas cadré avec son plan.

- Apparemment, concéda-t-il. Comment avez-vous su vous, que j'avais empoché votre pistolet ? Vous aviez eu le temps de me voir quand nous nous sommes cognés ?

- Non... J'ai sauté dans ma voiture sans regarder derrière moi, mais, deux minutes plus tard, j'ai eu une sueur froide en constatant

que l'arme m'avait échappé au cours de mon plongeon. J'ai fait demi-tour. Entre-temps, on avait fermé la grille. J'ai sonné, un domestique m'a ouvert en me signalant qu'un crime venait d'être commis. En cas de nécessité, ce type m'aurait fourni un alibi en or. Les invités étant toujours agglomérés de l'autre côté, je me suis rendu dans l'allée. Plus de Mauser, évidemment. Par contre, une paire de lunettes... Elles ressemblaient étrangement à celles que j'avais remarquées sur votre nez, une demi-heure auparavant, et le type qui s'était heurté à moi avait à peu près votre stature. Néanmoins je n'étais pas tout à fait sûr. J'ai fait surveiller votre maison par un de mes hommes, et comme par hasard, le lendemain matin vous entrez chez un opticien...

- Ouais, grommela Coplan. Et dans le parc, vous n'étiez pas couvert par quelqu'un d'autre ? Quelqu'un qui aurait assisté à notre collision ?

-- Non. J'opère toujours seul dans des cas pareils, assura Zehner, plus sinistre que jamais.

A nouveau, le silence régna dans la pièce. Un silence lourd, hanté de dangers indéfinissables. Dans la coulisse, des tiers introduisaient de fausses cartes dans le jeu. Contre qui ?

- Au fond, reprit soudain Zehner avec une rondeur suspecte, vous avez été très gentil pour moi... Dès le début, vous savez que je suis le meurtrier de Garnett mais vous ne dites rien. Vous ramassez l'arme du crime et vous la dissimulez soigneusement dans l'intention de me la rendre...

Ses traits se durcirent d'un coup et une flambée de suspicion étincela dans ses yeux.

- Quel est votre jeu ? Qu'est-ce que vous fichez à Buenos-Aires ?

- Moi ? Je représente la W.I. Gesellschaft, instruments chirurgicaux et...

- Pas de boniments ! aboya Zehner. Ne me prenez pas pour un imbécile ! Si d'autres que moi s'intéressent à vous, c'est que vous fourrez votre nez dans des histoires qui ne vous regardent pas.

- C'est possible, mais je ne le fais pas exprès... Pouvais-je me douter que vous alliez me rentrer dedans et perdre votre Mauser après avoir logé une balle dans le corps d'un citoyen britannique ?

La solidité de cet argument ébranla Zehner. Kern, en effet, pouvait avoir été victime des événements. Cependant, une obscure intuition prévenait l'Allemand que son prisonnier était un type habitué aux coups durs, un pêcheur en eau trouble, un collègue en quelque sorte.

Coplan estima le moment venu de fournir une explication satisfaisante. Avant que Zehner ait eu le temps de placer un mot, il reprit avec une sorte de rancœur :

- Je vais vous parler franchement... Depuis la fin de la guerre j'ai mené une existence qui n'a pas été rose tous les jours. Je suis inscrit sur la liste noire de plusieurs services secrets. Étant parvenu à me créer une nouvelle personnalité, je suis bel et bien représentant de cette usine. Je me suis arrangé pour qu'on m'envoie en mission, sachant que la plupart des anciens se sont réfugiés à Buenos-Aires et qu'il règne ici une véritable solidarité. C'est du moins ce que je me figurais... Or, depuis deux mois, je collectionne les camouflets. On dirait que le fait d'arriver d'Allemagne est un handicap pire qu'une maladie. Qu'est-ce qui se passe, ici ?

Il avait parlé sur un ton d'absolue sincérité. Au lieu de lui répondre, Zehner demanda presque avec douceur :

- Gestapo ?

- Non, dit Coplan à mi-voix. G.F.P. ( Geheime Feldpolizei, organisme allemand du temps de guerre, chargé du contre-espionnage dans les territoires occupés, et surtout à proximité des fronts de combat)

Zehner eut un profond soupir et son attitude se modifia entièrement. Il se leva, s'approcha de Coplan et lui posa la main sur l'épaule.

- Nous pouvons nous entendre, Kern, articula-t-il. Rendez-moi mon Mauser et ensuite je vous aiderai à conclure quelques affaires. Plus tard, je vous procurerai peut-être une meilleure situation...

Un sourire équivoque mit une ride aux coins de sa bouche et il acheva :

- Une situation plus conforme à... vos aptitudes.

Le visage de Coplan s'éclaira, étalant sa satisfaction. Zehner commit pourtant une erreur en s'imaginant que Kern était ravi des

perspectives qu'il lui avait ouvertes, alors qu'il se félicitait surtout d'avoir accompli le pas décisif qui devait l'introduire dans la filière.

- Voici comment nous pouvons récupérer votre Mauser, confia Coplan. Nous devons aller à la poste centrale, au Paseo Colon, pour retirer au guichet de poste restante un pli qui m'est adressé. C'est pourquoi je disais tout à l'heure que nous devions y aller ensemble : on ne le délivrera que sur présentation d'une pièce d'identité. Dans ce pli se trouve un bulletin de consigne pour une mallette déposée à la gare de Retiro. Vous pouvez la dégager seul si ça vous chante, ou m'en charger si vous avez confiance.

- Provisoirement, je préfère ne pas vous perdre de vue, vous m'êtes trop précieux, dit Zehner en lui tapotant l'épaule. Nous allons partir tout de suite.

- Quelle heure est-il ?

- Minuit et demi, mais ça ne fait rien, la poste et la gare sont ouvertes toute la nuit.

- Allons-y, dit Coplan en se levant à son tour. En passant, je voulais m'acheter une paire de lunettes...

En réalité, ce furent quatre hommes qui prirent place dans la limousine qui avait amené Coplan dix-huit heures plus tôt au domicile ,de Zehner. Les deux Argentins, silencieux comme des ombres, s'installèrent à l'avant tandis que Zehner et Kern s'asseyaient sur les coussins de derrière.

Les stores étant baissés, Coplan ne put se faire aucune idée de l'endroit où il se trouvait, mais lorsque la voiture eut roulé pendant dix minutes, ce fut l'Allemand lui-même qui les releva. A ce moment, l'auto débouchait dans l'Avenida 25 de Mayo et elle suivit cette voie jusqu'à la place. Un virage vers la droite, un second vers la gauche pour longer les bassins et, enfin, arrêt devant la poste.

Les quatre passagers descendirent. Zehner en personne accompagna Coplan au guichet tandis que ses acolytes se mêlaient séparément à la foule pour surveiller Francis de loin et pouvoir intervenir à la moindre alerte. Le retrait de la lettre s'opéra sans

incident et tous réintégrèrent la voiture. L'Argentin mit le cap sur la gare.

Sous les yeux méfiants de Zehner, Coplan ouvrit l'enveloppe et exhiba le bulletin. L'Allemand s'en empara aussitôt et le fourra dans sa poche, visiblement soulagé d'un grand poids.

Il ne fallut pas trois minutes pour arriver au Retiro. Le même scénario se déroula, mais ici ce fut Zehner qui empoigna la mallette. D'un pas pressé, il rejoignit sa voiture et y grimpa, suivi de près par Coplan et les deux Argentins. Le chauffeur attendit des ordres.

- La clef ? jeta Zehner d'une voix brève, le souffle court.

Coplan chercha dans sa poche, subitement effleuré par la crainte de l'avoir perdue... Il la découvrit cependant et la remit.

Fébrile, Zehner crocheta les deux serrures, souleva le couvercle et aperçut un paquet oblong.

- C'est ça ? s'enquit-il en tâtant l'emballage.

- Oui, dit Coplan.

Zehner prit le paquet sans le défaire et le glissa dans sa poche intérieure.

- A la maison ! ordonna-t-il au tvpe au volant.

Celui-ci mit le contact et appuya sur le démarreur. Le moteur se mit à ronronner.

Les quatre portières furent ouvertes brutalement, d'un seul coup, et quatre revolvers sortirent de l'ombre, braqués sur chacun des occupants de la voiture. Ce fut si soudain que, muets de saisissement, les passagers en eurent le souffle coupé. Pas un d'entre eux n'esquissa le moindre geste.

Une voix impérieuse, rauque et sèche, retentit au dehors.

- Sortez tous, bras en l'air, et vite !

En même temps, un coup de sifflet déchira l'air.

Dans l'esprit de Coplan, les pensées s'entrechoquèrent en une sarabande effrénée, mais il n'eut guère le loisir de réfléchir car un bras musclé venait le cueillir par le revers et l'arrachait de son siège. La même mésaventure survenait simultanément à Zehner et à ses complices ; les quatre hommes se trouvèrent alignés sur le trottoir, mains levées, avant d'avoir compris ce qui leur arrivait. Et chacun

d'eux sentait le canon d'un automatique appuyé durement dans ses reins.

Dans un soudain vagissement de sirène, deux motos suivies d'une voiture cellulaire vinrent s'aligner devant le groupe.

L'inspecteur Rosetti aboya des ordres ; les prisonniers furent embarqués sans ménagements, des cabriolets ceignirent leurs poignets et leurs chevilles, tout cela en un tournemain, avec une dextérité incroyable. Un policier prit en charge la voiture de Zehner ; il y eut des claquements de portière, un coup de klaxon, quelques pétarades, et le cortège s'ébranla dans un nouveau mugissement de sirènes. Toute l'affaire avait été menée tellement vite que les passants n'avaient pas eu le temps de se réunir sur les lieux.

Dans le panier à salade, les flics en civil jetaient des regards mauvais aux détenus pour leur ôter à l'avance toute envie de jouer au mariole. Ils conservaient leur automatique à la main, sûreté dégagée.

Les deux Argentins étaient verts. Des tics zébraient leur figure et leurs yeux agrandis, très mobiles, étaient ceux de bêtes traquées. Par contre, Zehner, le visage fermé, le front buté, semblait sculpté dans le marbre. Quant à Coplan, il commençait à réaliser dans quel guêpier il était fourré. Ramassé en compagnie d'individus aussi compromettants, il allait avoir du mal à se blanchir.

L'improvisation est toujours délicate quand on ignore ce que l'adversaire tient dans la manche. Et quand cet adversaire se trouve être la police, les choses prennent aisément vilaine tournure. Le pire, c'est que Coplan ne savait même pas pourquoi cette arrestation avait eu lieu. Si l'assassinat de Garnett était la première raison qui lui avait sauté à l'esprit, d'autres entreprises de Zehner pouvaient avoir motivé l'intervention de la police. Dieu sait quelles accusations de complicité il faudrait réfuter...

Le parcours s'effectua à toute vitesse et les sirènes ne cessèrent de hurler que lorsque les deux motos et le fourgon eurent pénétré dans la cour du quartier-général de la police. La grille se referma en grinçant.

Les policiers de garde vinrent ouvrir les deux battants du fourgon et les inspecteurs qui se trouvaient à l'intérieur sautèrent sur les

pavés de la cour. Rosetti, qui était resté près du chauffeur, apparut aussi et distribua des consignes à un rythme saccadé.

Alors on fit descendre les prisonniers pour les conduire dans les cellules du sous-sol. Ils furent incarcérés séparément, dans des cachots ne possédant pas de mur mitoyen, et la fouille fut effectuée séance tenante. Si Coplan n'avait sur lui rien de compromettant on ne pouvait en dire autant des autres. Les deux Argentins trimbalaient un véritable arsenal ; quant à Zehner, évidemment, il portait dans un paquet sa propre condamnation à mort.

Rosetti se montra résolu à mener ses interrogatoires tambour battant. Il fit d'abord mener dans son bureau celui des Argentins qui, la nuit précédente, avait ostensiblement joué du coutelas devant Coplan. Un cheval de retour, probablement...

Pour Francis, l'attente commença. Les trois murs blanchis à la chaux et la grille qui donnait sur le couloir ne constituaient pas un spectacle très réconfortant. Il avait un peu l'habitude des décors pénibles, mais il persistait à préférer l'air libre. Se battre contre des hommes, livrer un combat Incessant à des ennemis cachés demande beaucoup de mordant et de ténacité. Mais au moins on a les coudées franches, on peut agir, se déplacer sur l'échiquier. Tandis qu'une cellule... Ça coupe les moyens. C'est une sorte de symbole inerte, anonyme, la mâchoire d'un monstre implacable qui vous retire subitement de la circulation pour vous digérer quand ça lui plaît.

Coplan se secoua. Il avait mieux à faire qu'à philosopher : se préparer à l'interrogatoire, ou dormir, au choix. Il opta pour la seconde solution. Sa provision de sommeil ne serait jamais trop grande... Une de ses pensées s'envola vers Maria Gilez, grande responsable de sa fatigue.

Il eut un sourire indulgent puis il s'allongea sur la planche qui servait de couchette. Les bras sous la nuque et les yeux au plafond, il attendit le sommeil.

Sans doute s'était-il endormi sans s'en apercevoir car il se réveilla brusquement en entendant glisser les verrous. Il sauta sur ses pieds, se passa une main dans les cheveux et resserra sa cravate.

- Ulrich Kern, accompagnez-moi, enjoignit le gardien en repoussant la grille.

- Volontiers, dit Coplan.

Au terme d'une promenade dans le bâtiment aux couloirs mal éclairés, il fut introduit, dans un bureau. Rosetti, debout, attendait les mains dans les poches. La pendule posée sur la cheminée marquait quatre heures dix. Par les fenêtres fermées ne filtrait aucune lumière, car c'était la nuit, une nuit sans étoiles. On avait beaucoup fumé dans la pièce. Un fin brouillard bleu épaississait l'air.

- Asseyez-vous, commanda Rosetti, la voix autoritaire.

Du geste, il congédia le garde qui avait amené le prisonnier.

- J'ai examiné vos papiers, ils sont en règle, débuta l'inspecteur, Quelles sont exactement vos relations avec Zehner ?

Coplan ne dut pas chercher beaucoup.

Je le connais depuis trois jours. Nous avons été présentés l'un à l'autre chez le Senor Lavajo le soir du crime. Puis-je enfin vous demander la raison de cette arrestation spectaculaire ? Quels sont ces procédés ?

C'est moi qui questionne, trancha Rosetti, cassant.

Il se promena de long en large pour bien affirmer que la suite de l'entretien dépendait de son bon plaisir puis, tout à coup, il vint se planter devant Coplan en le fixant dans le blanc des yeux.

- Qui vous a dit, que vous étiez arrêté ?

Coplan fut légèrement estomaqué, mais il se fit ironique :

- Oh pardon ! C'est peut-être cette cellule qui m'a induit en erreur. Vous désiriez m'acheter quelques articles ?

- Vous poser quelques questions, tout simplement. Vous n'êtes pas inculpé. Tout au moins pas encore... Répondez : quand êtes-vous arrivé chez Zehner, hier ?

Aïe ! Voilà bien ce que Francis craignait... S'il disait la vérité, Rosetti le bombarderait impitoyablement d'autres questions pour apprendre la raison de l'enlèvement. S'il disait autre chose, il risquait d'être pris en flagrant délit de mensonge : tout dépendait du moment auquel avait débuté la surveillance de la maison de Zehner. Or, cela, Coplan l'ignorait...

Mille hypothèses s'échafaudèrent en deux secondes dans son esprit. Il évalua rapidement les probabilités contradictoires et choisit le cas le plus plausible :

- Vers trois heures de l'après-midi, affirma-t-il avec conviction.

- Dans quel but ? demanda Rosetti.

Coplan refréna le soupir d'exultation qui tendait à gonfler sa poitrine. L'inspecteur n'avait pas tiqué. La partie était presque gagnée.

- Pour bavarder, tout bonnement. Je croyais qu'il pouvait m'être utile dans la conduite de mes affaires.

- Et pourquoi l'avez-vous accompagné, cette nuit ?

- C'était le contraire, prétendit Coplan d'une voix paisible.

## CHAPITRE VII

- Que voulez-vous dire ? questionna Rosetti en rapprochant les sourcils.

Coplan venait sur-le-champ d'élaborer son système de défense. D'une part, l'inspecteur ne l'avait pas coincé sur la question de l'heure et avait immédiatement enchaîné son interrogatoire. D'autre part, l'expédition de la police avait été tellement bien montée qu'elle dénonçait une surveillance préalable, une surveillance qui avait commencé après 3 heures et qui ne s'était pas relâchée une seconde depuis : Donc les détectives avaient assisté aux formalités de la poste et, de ce côté, il fallait confirmer leurs observations.

Je veux dire ceci : notre entretien s'était prolongé bien au-delà des prévisions et, en fin de soirée, j'ai voulu prendre congé de Zehner parce que je désirais passer à la poste. C'est alors qu'il m'a offert de m'y conduire en voiture, étant donné qu'il voulait retirer un colis à la gare de Retiro. En route, nous avons convenu qu'après ces deux courses nous irions boire un verre...

- Qu'y avait-il, dans cette enveloppe que vous avez reçue au guichet ?

On lui avait tout enlevé lors de la fouille, donc Rosetti pouvait contrôler séance tenante.

- Un prospectus, affirma-t-il sans hésitation. J'avais écrit à une firme argentine spécialisée dans les bistouris, pour me documenter sur la concurrence locale. Vous comprendrez que je ne tenais pas à me faire expédier ça à mon adresse...

Un imprimé de ce genre figurait bien dans les papiers saisis sur lui. Rosetti aurait été prêt à parier n'importe quoi que le sieur Kern mentait outrageusement, mais personne n'aurait pu le prouver...

Il maîtrisa son  impatience, réfléchit, fit deux tours de la pièce et s'assit finalement derrière son bureau. Ce fut d'un air anodin qu'il s'enquit

- Le soir du crime, monsieur Kern, avec qui Zehner conversait-il au moment où le Dr Schultz, vous a présenté ?

Sur ses gardes, Coplan nota que, pour sa part, il n'avait jamais dit à l'inspecteur que c'était Schultz qui avait fait les présentations. Si Rosetti le savait, c'est qu'il l'avait appris autrement. Sans doute ne cherchait-il qu'à vérifier un témoignage...

- Attendez voir, dit Coplan en se passant la main sur le front pour rassembler ses souvenirs. Il était avec un autre Allemand, un certain von Tarnow...

- Bien. Et à quelle heure avez-vous quitté la soirée ?

- Je ne pourrais pas vous dire l'heure avec précision. Je me suis esquivé dès que j'ai vu qu'on faisait des préparatifs pour un concert de musique de chambre.

- Vous n'aimez pas la musique ? s'informa Rosetti en esquissant un sourire acide.

- Pas avec moins de dix exécutants, certifia Coplan, très sérieux.

- Avez-vous entendu le coup de feu ?

- Oui, mais j'étais déjà loin sur l'avenue et je ne savais pas qu'il venait de chez le Senor Lavajo.

Le piège était habile : un Mauser 9 mm, ça s'entend de loin. Si Coplan avait prétendu ne pas avoir remarqué la détonation, Rosetti aurait compris tout de suite que son client tâcherait de se défiler. En quittant la propriété à l'instant fixé par sa déclaration antérieure, Kern devait avoir entendu.

- Donc, pour nous résumer, dit Rosetti en balayant son bureau d'un regard distrait, c'est par pure coïncidence que vous étiez avec Zehner hier soir ; vous le connaissez à peine et vous ne pouvez fournir aucun renseignement utile sur le meurtre. C'est bien ça ?

- Exactement.

- Vous n'avez rien d'autre à ajouter ?

- Absolument rien.

- Entendu, dit Rosetti. Je vais vous faire relâcher. Aucune charge ne pèse sur vous. Je vais auditionner l'enregistrement de votre interrogatoire. Lorsque les derniers mots seront sortis du haut-parleur, vous déclarerez d'une voix claire : « Écouté, approuvé. Ulrich Kern »

- D'accord, dit Coplan.

Il prit une pose un peu plus confortable sur sa chaise, tous muscles relâchés, l'esprit plus serein. Les bobines du magnétophone dévidèrent la conversation enregistrée et Coplan s'acquitta de sa signature sonore.

- Voilà, conclut Rosetti en coupant le contact. Vous allez récupérer les objets saisis sur vous et vous pourrez regagner votre domicile...

Coplan acquiesça silencieusement et se leva.

- A propos, reprit brusquement l'inspecteur en dardant à nouveau sur lui un regard acéré, pourquoi votre appartement est-il dans un tel désordre ?

Coplan n'était pas encore tout à fait debout quand cette question percutante lui fut décochée. Il acheva pourtant son mouvement, et articula, stupéfait et indigné

- En désordre ?

Rosetti scruta avec méfiance le visage abasourdi de son interlocuteur, dont les traits ne se décontractaient pas.

- Oui, clama-t-il d'une voix véhémente, tout a été bouleversé. Qu'espérait-on découvrir chez vous ?

Si Rosetti avait appris dans quel état se trouvait l'appartement, c'est qu'il y avait fait opérer une perquisition, après son arrestation. Coplan jouait donc sur le velours en feignant l'ignorance.

- Mais, contesta-t-il, tombant des nues, qui donc aurait pu s'introduire chez moi, sinon des cambrioleurs ?

L'inspecteur inspira profondément pour reprendre son contrôle. Si le fait de tenir le meurtrier de Garnett en la personne de Zehner ne lui avait pas mis un baume sur le cœur, il n'aurait pu éviter de donner libre cours à sa fureur. Il avait la conviction intime que Coplan se fichait de lui, mais Francis ne se troublait pas, ne trébuchait sur aucune des peaux de banane qu'on semait devant lui, ne lâchait pas une parole imprudente et, par surcroît, conservait une expression de bonne volonté qui aurait désarmé un Grand Inquisiteur !

Tenace, le petit inspecteur tenta une ultime manœuvre.

- Où est votre seconde paire de lunettes ? tonna-t-il, presque écumant.

- Ma seconde paire ? s'étonna Coplan en fronçant les sourcils. Je n'en possède qu'une... J'ai cassé un verre ce matin et les ai laissées chez moi. Peut-être les cambrioleurs ont-ils fait main basse sur la monture. Elle est en or...

Découragé, Rosetti abandonna la partie. Il perdait son temps. Au reste, il tenait un coupable et des preuves irréfutables : l'assassin de Garnett était sous les verrous, pourquoi insister davantage ?

- C'est bon, maugréa-t-il. Vons pouvez partir.

Une lassitude soudaine l'envahit. La pendule indiquait cinq heures et un petit jour sale commençait à se mêler à la lumière des lampes électriques.

L'inspecteur ne releva même pas la tête quand Ulrich Kern, une main sur la poignée, prit congé de lui en termes courtois.

Coplan arriva chez lui une vingtaine de minutes plus tard. Il se sentait exténué par la tension nerveuse qui, tout au long de l'interrogatoire, l'avait maintenu en alerte.

Le spectacle de son intérieur dévasté n'améliora pas son humeur. Quand il eut refermé la porte, il entreprit de mettre les choses en place. Un des premiers détails dont il s'assura, c'est de la

présence de son G.P. Ni les acolytes de Zehner ni les flics n'avaient eu l'idée de jeter un coup d'œil dans les trois coquilles d'albâtre qui, à vingt-cinq centimètres du plafond, distribuaient une lumière indirecte. En tous cas, s'ils y avaient pensé, ils avaient oublié celle accrochée exactement au-dessus de la porte d'entrée. L'automatique était là.

Tout en caressant la crosse de son pistolet geste machinal qui lui procurait toujours un bizarre sentiment de réconfort, Coplan s'allongea sur son divan. Il était fatigué, pas de doute, mais il n'éprouvait nul désir de dormir. En dépit de la victoire qu'il venait de remporter sur Rosetti, et qui avait eu l'incontestable mérite de le tirer des griffes de la police argentine, sa situation était loin d'être brillante. On aurait même pu la qualifier de catastrophique, sans crainte d'exagérer...

Au vrai, les choses se présentaient sous un jour beaucoup plus fâcheux qu'auparavant. Sa tentative de s'infiltrer dans les organisations clandestines des Nazis se soldait par un échec complet avec l'arrestation de Zehner. L'atout qu'il avait sauvegardé dans ce but, c'est-à-dire le service qu'il voulait rendre au meurtrier afin de capter sa confiance et l'inciter à offrir une certaine coopération, venait d'être neutralisé par l'enquête de Rosetti.

De plus, il s'était mis sur les bras des adversaires inconnus, ceux qui l'avaient attaqué alors qu'il rejoignait Maria Gilez dans sa voiture. Impossible de savoir d'où sortaient ces zèbres-là...

Du côté de l'affaire d'Auteuil, il était gros-Jean comme devant : son petit tour chez les Reuter ne l'avait pas fait progresser d'un millimètre. En plus, malgré l'adresse de ses réponses et peut-être à cause d'elle, il avait attiré sur lui l'attention de la police. En l'occurrence, Rosetti n'était pas un type à sous-estimer.

Bref, de quelque côté qu'il se tournât, il était à zéro. Et encore, cette appréciation, péchait plutôt par optimisme car en fait, il était à moins quelque chose. Cette conclusion manquait totalement de saveur et Coplan s'autorisa une grimace dépitée qui tira vers le bas les deux coins de sa bouche. Son air maussade ne s'estompa que lorsqu'il alluma une cigarette et se servit deux doigts de whisky. Il était mal parti, dans toute cette combine... Le moment était propice

pour reconsidérer tous les problèmes et déterminer un plan d'action offensif. L'alcool stimulait ses réflexions sans entamer sa lucidité. Au contraire, il lui communiquait une très légère excitation qui ranimait certains détails enfouis dans sa mémoire...

Ses raisonnements se heurtaient cependant à des questions insolubles. Comment Rosetti avait-il identifié si vite l'assassin de Garnett ? L'inspecteur aurait-il mis le doigt sur le mobile ?

Pour sa part, Coplan aurait donné gros pour apprendre ce détail, car il était convaincu que l'exécution de l'Anglais était liée de façon étroite à l'objectif principal qu'il poursuivait : quel secret les Allemands d'Argentine défendaient-ils si âprement sans hésiter sur le choix des moyens ?

Une idée se fit jour dans son esprit. Il venait de juxtaposer plusieurs faits et, brusquement, un nom prit du relief. Comme toujours quand on ouvre les yeux sur une vérité dissimulée jusque-là aux démarches de la pensée, il s'étonna de ne pas y avoir songé plus tôt. C'était évident : s'il existait une personne qui pût le mener à la fois au cœur des deux mystères, ce ne pouvait être que Lola Reuter.

Il se plut à jongler avec cette nouvelle perspective et à méditer sur les services éminents que peut rendre une jolie femme quand elle est bien dressée. Ses vues acquirent peu à peu une telle profondeur... qu'il s'endormit.

Il ne s'éveilla qu'aux environs de midi, après avoir rêvé que Maria Gilez, toute nue, l'obligeait sous la menace d'un revolver à mettre une énorme paire de lunettes. Ragaillardi par ces images cocasses autant que par les résolutions qu'il avait prises avant de s'endormir, il procéda promptement à sa toilette.

Il choisit un complet gris clair en tweed léger, une chemise champagne et une cravate bleu roi. Il fit danser son G.P. dans sa main comme pour le soupeser, puis le glissa dans sa poche intérieure gauche. Un artifice, dû aux talents du tailleur, évitait que ce lourd pistolet ne bosselât l'impeccable devant du veston.

Ensuite, et sans cesser de siffloter la marche entraînante de la Navy américaine qu'il fredonnait dans ses moments d'expansion, il

empila dans deux valises de cuir ses objets d'usage courant. Ceci fait, il commanda un taxi par téléphone.

Avant de descendre, il scruta la rue par l'entrebâillement du rideau. Si plusieurs véhicules stationnaient dans les parages, aucun promeneur équivoque ne s'attardait devant les vitrines, aucun lecteur de journal aux yeux papillotants ne s'appuyait à un lampadaire

Par l'intermédiaire du parlophone, Coplan avisa la concierge qu'il s'absentait pour deux ou trois semaines, étant appelé à Rosario pour affaires. Ensuite, il empoigna ses valises, ferma, la porte et descendit par l'ascenseur.

C'est de l'intérieur du taxi qu'il jeta une adresse au chauffeur. La voiture s'élança au milieu du trafic, se faufila entre autobus et tramways puis bifurqua vers Arenales.

Cette avenue, parfaitement rectiligne sur plusieurs centaines de mètres, constitue un cauchemar pour d'éventuels suiveurs car elle est assez peu fréquentée l'après-midi. Grâce à elle, toutefois, Coplan acquit la certitude qu'aucun véhicule ne l'avait pris en chasse, de près ou de loin. Alors, modifiant ses instructions, il désigna une autre adresse, un hôtel de troisième ordre du quartier de la Bocca.

Le chauffeur se félicita intérieurement d'un changement de programme qui allongeait la course, mais il eut garde de s'étonner ouvertement qu'un Senor de cette condition se rendît dans un coin de la ville dont la réputation est aussi exécrable. Il ne s'y passe pas de jours sans rixes, règlements de comptes ou autres incidents en rapport avec l'entôlage et la retape.

Coplan mit pied à terre devant un immeuble d'apparence assez sordide, paya et franchit le seuil. Une matrone aux cheveux dépeignés grimaça un sourire extasié en apercevant un client de bonne mine, tellement inattendu à l'Hôtel Napoli... Avec force courbettes, elle accueillit le visiteur non sans jeter des regards rapaces sur ses valises. Coplan mit fin à son caquetage inlassable et réclama une chambre. Il l'obtint aussitôt et monta par un escalier délabré.

Lorsqu'il eut déballé ses effets personnels sans prêter la moindre attention au décor minable qui l'entourait, il rédigea une longue lettre. Cette occupation lui prit un certain temps car il ne négligea aucun détail. Maintenant, c'était bien décidé, il ne laissait plus rien au hasard et il assurait ses arrières.

Pourtant, il n'emporta pas cette missive si importante. Il la déposa dans une des pochettes de sa valise et referma, celle-ci à clef.

Deux heures après, il sortit, une main négligemment glissée dans la poche du pantalon, l'air désinvolte. Il acheta un journal au premier camelot venu, constata avec plaisir que l'arrestation de Zehner était annoncée à grand fracas sans que le nom de Kern fût mentionné dans l'article. Il ne lui restait plus que deux choses à régler avant la soirée : passer par la banque pour prendre de l'argent et s'occuper de la location d'une voiture.

Ces deux démarches furent accomplies avant six heures. Au volant d'une Chevrolet noire, il fit une promenade aux environs de la ville pour avoir la voiture bien en main et mesurer ses performances. Relativement satisfait, il alla ensuite engloutir un repas copieux.

Vers dix heures du soir, il fit son entrée chez Lavajo.

Conformément à ses espoirs, les articles de la presse avaient fait rappliquer tous les amis du fastueux Argentin. Pour ces gens, l'occasion était inespérée : ils n'allaient pas rater leur chance de jacasser sur l'événement du jour...

Un monde fou se pressait dans les salons rutilants. Lavajo avait fait de son mieux pour passer l'éponge sur l'épisode dramatique qui avait terni le prestige de son hospitalité ; il suffisait de regarder les visages pour constater que le climat était au beau fixe. Garnett enterré, son meurtrier hors d'état de nuire, cela faisait un sujet de conversation tout trouvé, tout était donc pour le mieux.

Coplan fendit les groupes, à la recherche de certaine personne qu'il eût aimé rencontrer. Il aperçut de loin la jolie Dolorès en conversation avec Leary, ce qui l'inclina à changer de direction. Ailleurs, Radel, Lola Reuter et von Tarnow formaient bande à part. Coplan avait bien l'intention de s'introduire dans ce cercle, mais pas tout de suite. Ayant à peu près fait le tour des salons sans avoir

repéré celle qu'il espérait, il se disposait à aborder Schultz quand une main le tira par la manche. Il se retourna et vit Maria Gilez, souriante, qui jouait de l'éventail.

- Bonsoir, monsieur Kern, dit la féline créature en accentuant le mot « monsieur » avec une insistance complice.

Coplan éprouva un petit choc de satisfaction. Le sex-appeal un peu poivré de Maria opérait sur lui comme un charme.

- Bonsoir, Senora Gilez, fit-il d'un ton cérémonieux tandis qu'il portait la main de la jeune femme à ses lèvres.

La veille, il avait atteint avec elle un degré d'intimité qu'il eût été difficile de dépasser à moins d'être acrobate, et cet échange de politesses en public ne manquait pas d'un certain sel.

- Vous êtes bien rentré ? s'enquit-elle d'une voix presque imperceptible, ses yeux verts tournés ailleurs.

- Sur un nuage, assura Coplan.

S'il lui avait dépeint ses aventures ultérieures, elle aurait été capable d'entrer en transes et de l'embarquer dans une nouvelle succession de divertissements épuisants. Or, ce soir, il tenait à conserver les mains libres.

- Charmante soirée, assistance choisie, badina-t-il pour éviter un colloque trop personnel. La vie reprend ses droits, semble-t-il. Tous les habitués sont présents...

- Oui. Et leur bande s'est même accrue de quelques nouveaux membres... Le Senor Lavajo devrait se montrer un peu plus difficile et ne pas ouvrir ses portes à n'importe qui. La leçon aurait dû porter ses fruits, ne croyez-vous pas ?

Coplan eut un geste évasif.

- En principe, un individu de la meilleure société peut aussi être un assassin en puissance...

- Je ne le conteste pas, mais ces réunions finiront par manquer d'agrément si l'on y accepte tout le monde.

- Ne serait-ce pas plutôt une raison de leur succès ? questionna Coplan avec un regard en coin. Je suis sûr que les soirées du Senor Lavajo ont déjà facilité bien des idylles...

Maria réprima très vite un sourire, puis son visage prit une expression morose.

- Vous comprenez très bien ce que je veux dire, affirma-t-elle. Aucun cercle ne gagne à s'étendre constamment.

- Bien sûr, admit Coplan d'une voix conciliante. Entre nous, pensez-vous que Lola Reuter soit la maîtresse de Radel ?

Pas une femme au monde ne résiste au plaisir de cancaner ; règle générale démontrée par l'expérience et qu'appliqua sans vergogne Francis Coplan pour recueillir des bribes d'information.

Maria Gilez l'examina à la dérobée, le soupçonnant de nourrir une secrète admiration pour l'éclatante Lola, mais il avait l'air si indifférent qu'elle sentit fondre son appréhension.

- Je ne le pense pas, j'en suis certaine, articula-t-elle sourdement. Les infortunes du Dr Reuter ne se comptent plus...

- Non ? fit Coplan, les yeux ronds.

Maria eut un petit haussement d'épaule impatient. Elle agita son éventail un peu plus vite.

- On voit que vous n'êtes pas à Buenos Aires depuis bien longtemps. Dans la bonne société, Mme Reuter n'a pas une excellente réputation. Elle a fait un bon mariage : époux modèle, riche, complaisant. Une occasion inespérée.., surtout dans son cas...

Tout cela était débité d'un air pincé, assez acerbe, et Coplan s'amusa de penser que l'histoire de la paille et de la poutre conserve une inaltérable actualité. De bonne foi, Maria ne semblait établir aucun parallèle entre la situation de Lola Reuter et la sienne propre.

- Est-elle donc de basse condition ? s'informa-t-il, sourcils levés.

- Pf, fit Maria avec dédain. Pensez donc ! Une apatride, née Madrine... Ça sent les Balkans à vingt lieues...

- Ah ? dit Francis.

## CHAPITRE VIII

Un déclic venait de se produire chez Coplan. Pour la première fois, il entrevoyait une brèche dans le mur de mystère qui se dressait autour de lui depuis de début. Lola Madrine... La sœur de Sonia ? De Sonia qu'elle avait prétendu ne pas connaître, sinon d'après les photos d'enfance ?

Dissimulant son intérêt sous des dehors distraits, il poussa d'une façon détournée Maria Gluez dans la voie, des confidences.

Il y a longtemps qu'elle a épousé Reuter ?

- Deux ou trois ans... Elle a certainement un passé d'aventurière. Je me demande d'ailleurs ce que les hommes lui trouvent de si particulier...

Décidément, Maria n'était pas tendre. Lola lui avait-elle soufflé un amant ? Tim Garnett, par exemple ?

- Moi aussi, je me le demande, approuva Coplan en passant son bras sous celui de sa maîtresse. Et peu désireux en apparence de poursuivre la conversation sur ce sujet, il proposa :

- Si nous allions prendre un verre de champagne ?

- Avec plaisir, dit Maria, rassérénée.

Ils se dirigèrent vers le buffet, qui subissait un siège en règle. Petits fours, sandwiches et gâteaux secs se partageaient les faveurs des invités.

- Attendez-moi, dit Coplan. Ne vous mêlez pas à cette cohue...

Jouant des coudes, il parvint à faire remplir deux coupes qu'il ramena précautionneusement vers sa compagne. A son retour, il la trouva en train de bavarder avec le Dr Schultz.

Celui-ci, avec une expression de surprise qui s'effaça aussitôt, s'écria :

- C'est donc vous le chevalier servant de la Senora Gilez ! Bonsoir, Kern...

Son regard bleu clair alla de Coplan à Maria comme si, d'emblée, il eût deviné entre eux une connivence charnelle. Cette perspicacité indiscrète frisait l'indécence, bien qu'elle ne fût pas extraordinaire de la part d'un psychiatre.

- Nous achevons le dialogue entamé hier soir sous votre égide, Docteur, dit Coplan avec un demi-sourire en remettant une coupe à Maria.

Schultz se frotta les mains avec satisfaction pour déclarer de but en blanc :

- Elle n'a pas traîné, cette enquête... Imaginez-vous ça ! Zehner, un assassin ! Qu'est ce qui a bien pu le pousser à commettre un tel acte... Je l'avais toujours pris pour un individu bien équilibré !

C'est terrible, concéda. Coplan. Découvrir subitement qu'un homme qu'on croyait honorable nourrissait des instincts meurtriers. Il y a de quoi vous rendre malade.

- Pardon, intervint Maria après avoir bu une gorgée. Moi, je lui ai toujours trouvé un air singulier, inquiétant. Quand il me serrait la main, ça me donnait la chair de poule...

- Intuition féminine ? suggéra Francis, moqueur.

- Pourquoi pas ? dit Schultz. Dans certains domaines, les femmes témoignent d'une sensibilité particulière qui nous laisse toujours pantois.

- Vous le connaissez bien, Docteur ?

- Euh.., oui et non. Il était arrivé à Buenos-Aires il y a sept ans, je crois, Il s'occupait d'une affaire de construction aéronautique, comme de nombreux ingénieurs allemands émigrés en Amérique latine. En fait, je ne le voyais jamais en dehors d'ici et il n'était guère causeur.

- Bizarre, dit Coplan. Ce que je ne vois vraiment pas, c'est le mobile qui a pu le guider. On n'assassine pas quelqu'un, au cours d'une soirée, sans motif sérieux...

Schultz eut une mimique dubitative.

- Mon cher, je doute fort que les dessous de cette affaire soient jamais publiés, en admettant qu'elle soit tirée au clair... Tant de drames obscurs se produisent à l'heure actuelle dans le monde.

Coplan et Maria approuvèrent en silence, d'un hochement de tête entendu, comme des gens auxquels la lecture des quotidiens a enseigné pas mal de choses.

Je m'excuse, dit Coplan à brûle-pourpoint en consultant son bracelet-montre, j'étais simplement venu faire acte de présence ce soir et je suis désolé de vous quitter si tôt, mais il faut que je m'en aille...

Si Schultz ne manifesta pas autre chose qu'un regret courtois, Maria Gilez ne prit pas cette annonce avec la même sérénité. Toutefois, la proximité du psychiatre la contraignit à contrôler sa réaction. Un éclair traversa ses yeux verts.

- Vous vous couchez tôt, monsieur Kern, souligna-t-elle avec une nuance de dérision.

- Sauf circonstances exceptionnelles, toujours avant minuit, assura Coplan en la regardant de biais. Vous reverrai-je ici samedi ?

Elle comprit et lui fit meilleure figure.

- Peut-être, dit-elle d'un ton léger.

Coplan lui baisa la main sans trop appuyer, serra celle de Schultz et partit à longues enjambées, non sans un pincement de regret d'ailleurs, mais ses préférences personnelles devaient céder devant un travail qui promettait d'être mouvementé.

Il fit un détour pour éviter, le groupe dont Lola Reuter était le centre et passa dans le parc. En approchant de la grille, il se souvint de l'attaque de la veille mais ne ralentit pas son avance. Un coup pareil ne risquait pas de se reproduire à vingt-quatre heures d'intervalle, alors que la propriété était envahie par une foule de gens.

Franchissant la grille sans même jeter un coup d'œil de part et d'autre, il rejoignit sa voiture et mit le moteur en marche... Trente secondes plus tard, il roulait à vive allure en direction d'Arenales. Sept minutes lui suffirent pour arriver chez Laura.

Comme c'était le jour de fermeture du « *studi*o », Laura le reçut dès qu'il se fut annoncé au parlophone.

- Te voilà déjà ? bougonna-t-elle en resserrant la ceinture de son peignoir. C'est ce que tu appelles venir bavarder pendant mon jour de congé... Et il est minuit moins le quart..

Coplan ne se défendit pas. Dans le fond, c'était une bonne fille ; elle avait un cœur d'or, mais son caractère !...

- C'est curieux, remarqua-t-il, tu es toujours de mauvaise humeur les jours où tu n'as pas de consultation.

Elle se tourna vers lui comme si un serpent l'avait mordue. Les yeux étincelants, une mèche de cheveux en bataille, elle l'apostropha

Dis donc, que veux-tu insinuer ?

Intérieurement, il l'admira. Le métier qu'elle exerçait ne parvenait pas à l'enlaidir ; son visage n'était pas plus marqué que celui d'une honnête femme de trente ans ; sur ses longues jambes nues, le grain de sa peau bronzée était ferme et lisse. Et elle dégageait un parfum frais, propre.

- Écoute, mon petit,, fit-il d'un ton ennuyé, ne nous disputons pas... Tu es ma seule copine à Buenos-Aires, ta chambre est un des rares endroits où je me sente bien. Sois gentille : sers-nous à boire et viens t'asseoir auprès de moi. J'ai des choses sérieuses à te dire ; si je ne me trompe, la tempête va bientôt se lever.

Laura oublia instantanément ses griefs. Ses traits devinrent soucieux et, au lieu de préparer des verres, elle se laissa tomber sur le canapé, contre Coplan.

- Qu'est-ce qui se passe ? s'informa-t-elle, les yeux rivés sur les siens.

- Pour l'instant, rien encore, mais ça ne va plus durer. Il se pourrait que j'aie besoin de ton aide, et même très vite.

- Quel genre d'aide ?

- Je te le préciserai plus tard... En tout cas, retiens ceci : j'ai changé d'adresse. Provisoirement, j'habite l'Hôtel Napoli, à la Bocca. Si je ne venais pas te rendre visite aux jours prévus, laisses-en passer deux, puis va à cet hôtel et dis que tu viens rechercher la valise que tu m'avais prêtée, la plus petite des deux. Je préviendrai la propriétaire... Dans cette valise, tu trouveras un message en clair. Lis-le pour ta documentation personnelle, puis envoie-le à Paris, en code. Compris ?

Laura appuya le coude sur son genou, puis posa son menton dans le creux de sa paume.

- Ça tourne autour de quoi, ton affaire ?

Coplan leva légèrement le bras et le laissa retomber en signe d'ignorance.

- Si je le savais... C'est parce que je n'en ai pas la moindre idée que je prends mes précautions. Ce qui est sûr, c'est que deux bonshommes se sont déjà fait dégringoler, et aussi une femme. Quant à moi, on a essayé de m'avoir et je me demande pourquoi. Alors, tu vois, ça manque plutôt de clarté.

- Oui, dit-elle. C'est toujours pareil, quand on y voit clair c'est que c'est fini. Ou qu'on est liquidé. Tu parles d'un métier...

Coplan lui passa un bras autour des épaules et posa sur sa joue un baiser empreint d'une tendresse fraternelle.

- Ne te frappe pas, petit. Je ne me défends pas trop mal, et je suis content de te savoir derrière moi.

- Recule, grand idiot, dit Laura en le repoussant pour ne pas s'amollir.

Ce contact lui causait un trouble étrange.

- Je vais te servir à boire, ajouta-t-elle, la voix un peu enrouée. Whisky ou cognac ?

- Whisky, un fond. J'ai encore du travail ce soir...

- Si je comprends bien, tu vas encore filer tout de suite ?

- Tu as deviné, petit.

Laura ne dit rien, mais Coplan ressentit son silence avec plus d'acuité qu'un reproche. Ça se passait souvent comme ça, entre eux. La vie est pleine de ces choses sans issue, de ces petits maux auxquels on ne peut porter remède. A quoi bon s'appesantir...

Ils choquèrent leur verre et le vidèrent d'un trait, puis ils se regardèrent avec la conviction intime qu'il était impossible d'exprimer ce qu'ils avaient à dire.

Bonsoir, Laura, marmonna Coplan. A très bientôt, peut-être.

- On dit ça... Bonsoir, Kern.

Il descendit dans la rue et réintégra sa voiture, l'esprit déjà tendu vers son prochain objectif. Maintenant, il pouvait y aller. Et tant pis pour les étincelles.

Il roula d'abord vers le centre de la ville, puis il fit le tour de la place 25 de Mayo et remonta en empruntant la Rivadavia.

A une dizaine de mètres du 256, il stoppa le long du trottoir et alluma ses feux de position. Sa montre marquait minuit et demi. Au maximum, une demi-heure d'attente en perspective...

Il s'enfonça dans son siège, les yeux dépassant à peine le bord inférieur du pare-brise, aux aguets. En principe, son plan devait donner des résultats, ce soir même.

Vers minuit cinquante, une puissante Studebaker vint se ranger non loin du 356, mais ce ne fut qu'après quelques secondes, nécessaires aux adieux sans doute, que Lola Reuter mit pied à terre.

Coplan la vit claquer la portière et adresser un petit signe de la main au conducteur de la voiture lorsque celle-ci démarra. Alors il bougea. Il sortit à son tour et alla droit à la rencontre de la femme.

Celle-ci eut un léger sursaut en voyant approcher cette haute silhouette, mais Coplan se hâta de la rassurer

- Madame Reuter, s'exclama-t-il, je suis bien content de ne pas vous manquer. J'ai téléphoné chez vous en vain... J'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous importuner si tard...

- Ah ! C'est monsieur Kern, si je ne m'abuse...

Visiblement soulagée de voir qu'elle n'avait pas affaire à un inconnu, elle poursuivit, d'une voix où perçait du mécontentement :

- C'est donc tellement urgent ? Qu'avez-vous à me dire ?

- Voici, commença Kern avec embarras. J'ai expédié un télégramme à Paris, et les nouvelles que j'ai reçues en retour sont assez spéciales... Il m'est difficile de vous expliquer tout ça en pleine rue et...

- Ah ? fit Lola Reuter, quelque peu intriguée. Eh bien, dans ce cas, montez deux secondes... J'espère que mon mari ne sera pas encore au lit.

- Hm... Je le souhaite. Je ne serai pas long, mais j'estimais qu'il était de mon devoir de vous mettre au courant...

Ils prirent l'ascenseur et pénétrèrent dans l'appartement. En les voyant entrer, Reuter eut un haut-le-corps qui, étant donné les circonstances, n'avait rien de surprenant.

- Monsieur Kern ! s'étonna-t-il. Qu'est-ce qui me vaut l'honneur d'une visite aussi... inattendue....

Lola posa un baiser sur le front de son mari, alla pendre son léger manteau au petit vestiaire du hall, et revint au fumoir, les yeux brillants, la bouche humide.

Coplan attendit qu'elle se fût assise pour prendre place dans un fauteuil. Son embarras avait complètement disparu.

- J'ai le regret de vous informer que Max Stark et son amie Sonia ont été assassinés à Paris il y a quinze jours, articula-t-il posément.

Lola et son mari fixèrent Kern bouche bée, sans autre réaction. Celui-ci ajouta une question

- Vous ne le saviez donc pas ?

Un silence étrange s'installa d'abord dans la pièce, puis le visage de, Lola se durcit et revêtit une expression hautaine. Quant à Reuter, il balbutia d'une voix un peu étranglée :

- Mais... Non, évidemment... Comment l'aurions-nous su ?

- Vous mentez, dit Coplan sans élever le ton. Vous le saviez avant ma première visite ici. C'est du reste pourquoi elle vous a inquiétés. Vous avez même pris une telle frousse que vous n'avez pas attendu cinq minutes pour sauter sur le téléphone et prévenir certains de vos amis. C'est dans cette intention que, sous prétexte de m'offrir le thé, vous m'avez fait sortir de votre bureau, soi-disant pour chercher l'adresse de Max Stark à votre aise. Et pendant que je jouissais du charme de la conversation de votre admirable épouse, vous commandiez l'équipe qui m'a attaqué le lendemain soir. Qu'est-ce qui vous a tellement inquiété, monsieur Reuter ?

Les traits de l'Allemand étaient ceux d'un homme acculé. Il lança vers sa femme un regard éperdu, une sorte d'appel à l'aide. Lola fit montre de plus de sang-froid.

- Qu'est-ce que vous nous chantez là, monsieur Kern ? Quelle est cette histoire à dormir debout ?

Elle vibrait d'une indignation sincère et dardait ses yeux étincelants sur Coplan avec tant de mépris que celui-ci fut effleuré par un doute ; mais sa logique reprit le dessus et il se cabra :

- Des histoires, c'est vous qui en racontez ! Quels sont ces amis inaccessibles qui vous ont confié la garde de cet appartement ?

- Allons, allons ! dit Lola en haussant les épaules. Il n'y a aucun, mystère dans tout cela. Nous allons tranquillement déguster une fine et éclaircir les choses d'une façon un peu moins tragique.

Ce disant, elle se leva pour aller vers la desserte.

- Ne bougez pas, ni l'un ni l'autre ! gronda Coplan en exhibant son G.P.

Lola fut clouée sur place par la vue du pistolet. Elle pâlit, partagée entre la fureur et la crainte.

- Asseyez-vous ! lui intima Coplan, le visage dur.

Il se redressa, marcha vers la desserte, en ouvrit successivement les tiroirs et mit au jour un splendide Lüger qu'il empocha sans tarder.

- Un joujou trop dangereux dans les mains d'une jolie femme, murmura-t-il en revenant s'asseoir face au couple. Maintenant, j'ai quelques questions à vous poser, à tous les deux, et je vous

conseille d'y répondre au pas de course. Mettons les choses au point. Vous connaissez Stark bien mieux que vous le prétendiez ; il n'y a pas eu d'intermédiaire entre lui et vous. Lola, niez-vous que Sonia était votre sœur ?

- Non, répondit-elle d'un ton hargneux. Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

- Le fait en soi n'a qu'une importance relative, mais si vous vouliez m'en dire le moins possible, c'est précisément parce que vous connaissiez la raison du voyage de Max et Sonia. Quelle était cette raison ?

Coplan avait prévu que les difficultés commenceraient à ce moment-là, aussi avait-il songé à quelques moyens de persuasion. Le silence obstiné de Lola et de son mari lui prouva qu'il ne s'était pas trompé, ce qui l'incita à mettre ses projets à exécution.

Écoutez, dit-il d'un ton qui fleurait la menace, j'ai beaucoup de choses à vous demander et peu de temps à perdre. Vous ne ferez pas d'esclandre car c'est ce que vous craignez le plus. Si vous restez muets, je vous garantis que nous allons nous amuser gentiment, à trois. Alors ?

Crispé dans son fauteuil, Reuter faisait songer à un oiseau pris au piège. Du couple, estima Coplan, c'était lui le moins résistant aux méthodes psychologiques. Lola conservait un air de défi qui n'augurait rien de bon. Ce n'est pas à elle qu'il arracherait des confidences, mais c'est par elle qu'il les obtiendrait...

Devant le mutisme de ses hôtes, il se résolut à passer aux actes. Il avança vers Reuter, qui leva sur lui des yeux apeurés et se rétracta convulsivement dans son fauteuil. Son bras exécuta un geste vif : le canon du G.P. frappa sèchement la tête de l'Allemand et celui-ci s'affaissa, détendu, assommé.

Lola n'eut pas le temps de se ruer comme une furie sur Coplan, car celui-ci lui envoya dans le foie un dur crochet du gauche. Le souffle coupé, la femme ouvrit désespérément la bouche pour happer l'air, n'y parvint pas et s'agenouilla presque sans bruit avant de s'effondrer tête en avant.

La première partie du programme étant réalisée par l'anesthésie momentanée des deux époux, Coplan entama la seconde, celle qu'il

nommait la phase productive.

Il ficela Reuter à son fauteuil à l'aide des cordelières des rideaux, bien droit, comme un condamné sur la chaise électrique. Puis il lia les deux poignets de Lola, souleva son beau corps inerte et le déposa sur le divan. Là, il acheva le travail en lui ligotant les chevilles.

Ensuite, avec un peu d'eau et des gifles bien appliquées, il réveilla ses deux victimes. Celles-ci comprirent qu'elles étaient à sa merci, et que la suite de l'entrevue n'aurait plus rien de commun avec un échange de propos oiseux.

- Alors ? répéta Coplan d'un air engageant. Qui commence ?

Lola et son mari échangèrent un regard, lèvres pincées. Pas un mot.

- Désolé, fit Coplan en s'approchant de la jeune femme. Monsieur Reuter, vous passez pour un mari complaisant. Le serez-vous au point de laisser abîmer votre épouse ?

Il agrippa d'un geste brutal le décolleté et prolongea la déchirure jusqu'au bas de la robe. En-dessous, Lola ne portait qu'un soutien-gorge et un slip. Ces deux minuscules vêtements furent arrachés d'une secousse et Coplan s'en servit pour en faire un bâillon de fortune qu'il appliqua étroitement sur la bouche de la femme Celle-ci effectua quelques sauts de carpe pour se dérober, mais cette résistance fut vite brisée par un coup du plat de la main sur la carotide.

Pétrifié par une indignation scandalisée, Reuter voyait sa femme quasiment nue aux mains d'un ennemi sans scrupules. S'il continuait à se taire, Dieu sait quel traitement elle allait subir...

Ce qui se passait en lui n'était guère difficile à deviner. Et Coplan voulut anéantir ses dernières ressources nerveuses. Puisque ce type se taisait dans de telles conditions, c'est que l'enjeu devait en valoir la peine. Raison de plus pour ne reculer devant rien.

Se servant d'une rallonge de fil électrique, Coplan la brancha dans une prise de courant.

- Pas rigolo, du 220, prévint-il en appliquant les deux broches sur la face interne de la cuisse de Lola, très haut.

Derrière son bâillon, la femme émit un râle sourd, tandis qu'un soubresaut affolé banda frénétiquement tous ses muscles. La décharge dura cinq secondes... Une éternité. Quand Coplan rompit le contact, Lola était mouillée de sueur, des pieds à la tête. Une brûlure violacée marquait sa chair.

Reuter, lui, tremblait comme une feuille. Ses dents se mirent à grelotter.

Coplan se pencha sur lui.

- Tu te décides ? La suite sera pire...

L'Allemand, grimaçant comme s'il allait pleurer, renifla, pitoyable. Mais, brusquement, il secoua la tête de gauche à droite en se mordant les lèvres pour s'interdire de parler.

- Tant pis. Tu l'auras voulu ! ricana Coplan.

## CHAPITRE IX

Coplan extirpa de l'une de ses poches un canif à deux lames et déplia la plus petite. La pointe s'abaissa verticalement sur la chair tendre et lisse de Lola, y creusa une dépression, puis se déplaça cruellement vers le genou, traçant sur son passage un sillon rouge dont le sang jaillit. Le mouvement avait été exécuté avec une précision froide et calculée : Lola se tendit comme un arc en poussant un affreux cri de gorge. Son corps splendide se contracta, son buste se pencha vers ses jambes entravées qui remontèrent sur le ventre. Elle se jeta alternativement du côté gauche sur le côté droit, avec des gémissements inarticulés, jetant un regard horrifié sur la balafre profonde qui zébrait sa chair sur plus de vingt centimètres.

Coplan essuya d'un revers de main la sueur qui perlait sur son front. C'était un genre de boulot qu'il détestait, mais il se sentait capable d'aller beaucoup plus loin si les deux autres persistaient à ne rien dire.

Immobilisant Lola sur le divan, de ses mains incrustées dans ses épaules nues, il se pencha sur elle.

- Au fond, c'est toi la principale intéressée... Rien à déclarer ?

Une volonté farouche brilla dans les yeux de velours sombre. Lola inspira profondément, dressant ses seins orgueilleux, puis elle secoua négativement la tête avec une telle force que ses cheveux lui balayèrent la figure.

Derrière lui, Coplan entendit s'élever la voix sans timbre, chevrotante, de Reuter. Il lâcha la jeune femme pour se tourner vers le mari, qui marmonnait des paroles incompréhensibles avec une expression hagarde. Coplan crut une seconde que le pauvre gars était devenu fou, mais le regard soumis de l'Allemand n'était pas privé de raison.

- Comment ? Vous disiez ?

La pomme d'Adam de Reuter monta et descendit : il faisait un effort considérable pour libérer sa gorge et articuler distinctement.

- Attendez, haleta-t-il. Ne continuez pas... Je vais vous répondre. Donnez-moi un peu d'eau...

Coplan chercha un verre, le remplit et le porta à la bouche de l'homme vaincu. Celui-ci but avidement, les dents choquant le verre. Un peu de liquide coula de la commissure des lèvres.

Sur le divan, Lola les fixait tous les deux, l'œil éteint. Elle paraissait avoir admis l'inéluctable, et se résigner aux conséquences de la faiblesse de son mari.

- Voilà... dit Reuter avec effort. Max Stark avait été envoyé à Paris pour y assumer le rôle d'agent de liaison...

- Pour quelle organisation ?

- Pour l'A.G.D., naturellement...

Reuter avait émis ces derniers mots comme s'il estimait que son interlocuteur devait être au courant.

- Que transportait-il ?

Il avait emporté des fonds... ou plutôt un chèque d'un montant élevé, et un document, extrêmement important.

- Bon, dit Coplan. Mais pourquoi, après lui avoir confié une mission à Paris, l'avez-vous fait exécuter ?

Reuter, qui avait conservé jusque-là une attitude effondrée, redressa brusquement la tête pour contempler Francis. Il afficha un air incrédule, surpris.

- Mais... objecta-t-il, vous devez vous en douter... Sinon, pourquoi l'A.G.D. vous aurait-il envoyé ici ?

L'esprit de Coplan s'obscurcit. Il eut soudain une sorte de prescience que les Reuter et lui avaient les idées orientées sur des choses très différentes...

- Mettons les choses au point, dit-il en faisant table rase de tout ce qu'il avait mentalement édifié comme théorie. Primo, je ne suis pas envoyé par l'A.G.D. et j'ignore ce que désignent ces initiales. Secundo, je ne comprends toujours pas la raison du crime d'Auteuil. Tâchez d'être clair.

Reuter parut absolument effaré. Il fixa Coplan comme pour se convaincre que ce dernier ne lui tendait pas un piège, ne jouait pas la comédie. La physionomie attentive, tendue, qu'il vit à un mètre de lui ne traduisait autre chose qu'une volonté impérieuse de savoir, d'élucider un problème. Elle n'avait conservé aucune trace d'animosité.

- Si vous n'êtes pas de l'A.G.D., alors je ne vois vraiment pas en quoi tout ceci vous concerne, maugréa Reuter, plus calme. Commencez par débâillonner ma femme...

- Non, coupa Francis. Parlez d'abord.

L'Allemand fit, de l'épaule un signe d'impatience, mais il obéit.

- Max Stark et Sonia ont été supprimés parce qu'ils étaient les émissaires de l'A.G.D. en Europe. Le document qu'ils avaient emporté, était ultra-secret : c'était un rapport sur l'activité du Service et un programme d'action pour les mois à venir. Il devait être transmis à un autre agent de liaison, à Francfort : en fait, les renseignements qu'il contenait auraient permis à des spécialistes de comprendre l'organisation et le fonctionnement du réseau, C'est pourquoi nous voulions mettre la main sur ce pli inestimable.

Coplan sentait qu'il était en train de glisser d'un plan sur un autre. Alors qu'il s'était assigné comme premier objectif de clarifier l'affaire d'Auteuil, puis d'aborder le domaine de sa mission principale, il voyait que les aveux de. Reuter empiétaient sur les deux terrains à la fois.

- Et vous l'avez, récupéré ?

- Oui.

- Qu'est-ce que l'A.G.D. ?

- *Ausland Geheim Dienst* (Service Secret de l'étanger). Un service secret reconstitué ici par les anciens Nazis.

- Mais alors, questionna Coplan, pourquoi le combattez-vous ?

En fait, il l'avait deviné avant que Reuter ne lui répondît, et c'est ce qui l'incita à délivrer Lola de son bâillon. Il lui délia aussi les chevilles et posa une serviette imprégnée d'eau sur sa blessure, tandis que Reuter débitait d'une voix saccadée, sifflante, une succession de phrases décousues.

- Ils ont déjà fait trop de mal à notre peuple... Ce sont des démons... Rien à faire en Allemagne : le pays est occupé par des armées étrangères, il est divisé, ruiné. Ils ne pouvaient pas reconstituer là-bas un service de renseignement... Seul leur chef suprême est en Allemagne, tout le reste a été monté ici. Ils nourrissent des espoirs fabuleux, insensés. Ils ont de l'argent, des compétences. Ceux qui ont échappé à la grande catastrophe de 1945 ont conservé un fanatisme intact... Nous ne pouvions pas assister à leurs menées occultes en restant les bras croisés... Ils finiront par attirer sur notre pays un cataclysme encore plus grand que le précédent...

- Alors, compléta Francis, vous avez monté une autre organisation pour détruire la leur ; c'est bien ça ?

Reuter hocha la tête en signe d'assentiment. Coplan poursuivit :

- En reprenant à Max Stark le document qu'il avait emporté, vous découvriez d'un seul coup leurs plans et vous pouviez leur porter un coup mortel, décisif ?

De nouveau, Reuter acquiesça.

Maintenant, les raisons profondes de la division en deux clans des Allemands de Buenos-Aires apparaissaient avec toute la clarté désirable. Ils se livraient mutuellement une guerre féroce, aussi implacable et cruelle qu'une guerre de religion.

- Mais comment aviez-vous appris que la mission de Stark présentait pour vous un intérêt primordial ?

Derrière lui, Lola éclata en sanglots. Elle enfouit sa tête dans un coussin et son torse fut agité de soubresauts convulsifs.

Coplan éprouva un malaise. Les résultats obtenus justifiaient moralement ses actes, mais il était incommodé par l'idée que les Reuter ne représentaient plus pour lui des ennemis, mais plutôt des alliés...

Il se laissa tomber avec lassitude dans un fauteuil, et interpella Reuter. Ce dernier, au lieu de lui répondre, conservait un visage absent. Mais il sursauta tout à coup, émergea de sa rêverie et marmonna :

- C'est grâce à ma femme que nous obtenions certaines informations... Sa sœur était une nazie cent pour cent, mais pas elle !

Voilà donc pourquoi Lola entretenait une liaison avec Radel, pourquoi elle fréquentait von Tarnow et Zehner... Elle avait du cran, cette fille. Malgré la mort de sa sœur, elle était demeurée fidèle à la cause de son mari, jusqu'à la torture.

Un vague complexe de mauvaise conscience grandit comme une plante vénéneuse dans la, poitrine de Coplan. Avec une âcre irritation, il chassa une nuée de scrupules tardifs qui l'assaillaient, injustement à son avis.

Lola avait cessé de pleurer. La crise était passée, les douleurs cuisantes s'atténuaient.

Coplan s'approcha d'elle, un peu gêné à présent par sa somptueuse nudité et par les vilaines blessures qu'il lui avait infligées. Il dénoua ses liens qui enserraient ses poignets, glissa deux autres coussins sous sa nuque et lui passa son propre mouchoir.

Puis il prit place à côté d'elle et poursuivit son interrogatoire

- C'est vous qui avez dénoncé Zehner ?

Les joues encore humides de larmes, elle approuva.

- Garnett avait découvert quelque chose qui mettait l'A.G.D. en péril ?

Nouveau signe d'approbation muette.

- Vous savez quoi ? insista Coplan.

- Non, souffla-t-elle. Je l'avais prévenu le soir même, dans le parc, que ses jours étaient en danger, mais il croyait comme vous

que j'appartenais à leur organisation et peut-être a-t-il pris mon avertissement comme une menace déguisée...

Coplan respira plusieurs fois profondément pour se contraindre au calme. Cette fois, il embrayait.

- Nous avons tous foncé dans le brouillard, émit-il. Vous m'avez pris pour l'agent de l'A.G.D. chargé de venger Stark. Moi j'ai cru que vous protégiez l'assassin. Mettons les choses au clair et parlons franc : je suis attelé comme vous à la démolition de ce réseau et je vous promets qu'il sera pulvérisé, mais votre aide peut me faire gagner du temps. Dites-moi qui se trouve en possession, actuellement, du document dérobé à Max Stark ?

Lola échangea un rapide regard avec son mari. Tous deux avaient écouté ces paroles avec une attention qui s'était muée progressivement en stupeur. Ils avaient cru trop longtemps se trouver en présence d'un agent du camp adverse pour saisir d'emblée tous les aspects de ce retournement de situation. Coplan leur laissa le loisir de méditer, puis il développa son argumentation :

- Pour moi, la mort de Stark était le seul fil susceptible de me guider. L'identité de l'assassin ne m'intéressait que dans la mesure où elle me conduisait vers ses chefs. Vous voyez que votre intérêt commande de me dire où est ce document, d'autant plus que je ne vous laisserai pas le choix.

Les inflexions persuasives, son accent convaincant, de même que le dilemme dans lequel il enfermait les Reuter, entamaient peu à peu leur farouche réserve. Et, chose assez paradoxale après ce qui venait de se produire, la fermeté inébranlable, de leur interlocuteur éveillait chez ceux-ci la tentation de s'en faire un allié.

Ce fut Lola qui rompit le silence, et sa déclaration dépassa les espoirs de Coplan. Avec une confiance subite, elle avoua

- C'est Lehman qui est allé à Paris pour exécuter Max. C'est lui qui détient le pli.

- Très bien, conclut brusquement Coplan en quittant le divan. Ou habite-t-il ?

- Dans la banlieue, dit Lola, à San Martin, Calle Irigoyen 23.

- Vous allez lui téléphoner pour le prévenir de votre arrivée. Dites-lui que vous devez le voir de toute urgence au sujet du type

qui se montrait curieux à l'égard de Stark, Précisez que vous n'êtes pas chez vous et que vous n'osez pas rentrer avant de l'avoir vu.

Sa voix avait résonné d'une manière incisive ; elle avait repris un ton de commandement qui contrastait avec ses paroles précédentes. Un sentiment de crainte étreignit à nouveau Lola. Si pourtant cet homme était un envoyé de l'A.G.D.?

Coplan lut dans sa pensée et il s'adoucit.

- Rassurez-vous, dit-il. Je veux que les choses aillent vite parce que je veux frapper avant qu'ils aient eu le temps de me cataloguer comme adversaire. Faites-moi confiance.

Lola se leva en cherchant vainement à rapprocher les bords de la déchirure de sa robe. Pieds nus, elle marcha vers le bureau de son mari. Coplan ne la quitta pas d'une semelle ; il se posta auprès de l'appareil tandis qu'elle formait le numéro et s'empara de l'écouteur supplémentaire pour suivre la conversation.

Il n'eut pas à intervenir car la jeune femme s'acquitta d'une façon parfaite de la commission. Elle agença ses phrases avec beaucoup de naturel, laissant transpercer un soupçon d'inquiétude dans la voix.

A l'autre bout du fil, Lehman ensommeillé, devint subitement nerveux. Il pressa Lola d'en dire davantage, mais elle se contenta de l'informer qu'elle arriverait le plus vite possible.

Quand elle eut terminé, Coplan la remercia et arracha d'un coup sec les fils du téléphone.

- Je regrette, dit-il, je ne prends aucun risque. Maintenant, enfilez un manteau et accompagnez-moi...

- Comment ? Vous voulez que... ?

- Oui, et en vitesse...

En passant les manches d'un manteau qu'elle décrocha à une patère, elle questionna :

- Et mon mari ?

- Je m'en occupe, dit Coplan.

En effet, de son canif il faisait sauter les liens qui entravaient Reuter sur son fauteuil. L'Allemand bougea, fit jouer ses articulations ankylosées et posa un regard interrogateur sur sa femme.

- Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter parce que j'emmène votre épouse, reprit Coplan à l'adresse de Reuter. Il ne lui arrivera rien si vous n'essayez pas de me tirer dans le dos. Ne sortez pas de chez vous, n'ouvrez pas si on sonne, n'essayez pas de téléphoner avant son retour et n'oubliez pas qu'elle me servira d'otage si vous vous mettez en travers de mes projets, si peu que ce soit...

Abattu, Reuter ne répondit rien. Il fouilla dans la poche de sa robe de chambre à la recherche d'une cigarette. Lola s'approcha de lui en boitillant, posa un baiser sur sa joue et lui serra l'épaule. Puis elle, marcha vers la porte, Coplan derrière elle.

Dans l'ascenseur, Francis se pencha et dit :

- Mon avertissement est aussi valable pour vous : abstenez-vous de mettre des bâtons dans les roues ou ça risque de retomber sur votre mari.

Lola leva vers lui ses yeux magnifiques. Elle n'était plus du tout effrayée, semblait-il. Une ardente curiosité brilla dans ses prunelles quand elle lui demanda :

- Pour qui travaillez-vous ? Vous ne vous appelez pas Kern ?

Coplan sourit. De petites rides apparurent soudain aux coins de ses yeux ; son expression devint aussi bienveillante qu'elle avait été rébarbative une minute plus tôt.

- Vous ne le saurez probablement jamais, dit-il. Sachez simplement que j'appartiens à un pays qui sait reconnaître et apprécier le courage. J'espère que vous n'aurez pas de cicatrices...

Ils arrivaient au rez-de-chaussée et il ouvrit la porte pour la laisser passer devant lui. Il l'aida à monter dans sa voiture, en fit le tour et s'installa au volant. La montre du tableau de bord indiquait trois heures vingt.

Il embraya, changea de vitesse et redescendit la Rivadavia.

- Attention, vous faites erreur, le prévint Lola. San Martin, c'est dans l'autre sens.

- Je sais, dit Coplan imperturbable. Aussi n'est-ce pas là que nous allons en premier lieu...

- Comment ? s'étonna-t-elle, le front plissé par une nouvelle inquiétude. Où me conduisez-vous ?

- En lieu sûr. Supposez que Lehman soit pas d'accord, et qu'il ne veuille pas me remettre de plein gré ce que vais lui demander... Je ne tiens pas à ce qu'il vous arrive quelque chose si notre discussion tourne à l'aigre, Et je ne désire pas non plus que vous succombiez à la tentation de vous ranger de son côté, après la séance de cette nuit...

Lola se renfonça dans son fauteuil, mais ce mouvement lui arracha un petit cri de douleur.

- Vous voyez bien, dit Coplan. Il vous faut du repos et des soins...

Il se sentait en pleine forme, à présent. La roue avait tourné, les perspectives s'étaient élargies. Bien des points qui l'avaient tracassé s'étaient éclaircis comme par enchantement.

Le tour de force de l'inspecteur Rosetti avait repris ses proportions véritables, puisque le policier avait été secondé par une indicatrice bénévole. D'autre part, le Vieux recevrait bientôt des renseignements précis sur l'affaire d'Auteuil, des détails qui lui permettraient de refermer le dossier et de l'envoyer aux archives. Et puis, plus tard, si tout allait bien, il recevrait, un autre rapport qu'il lirait avec une expression irritée et une féroce jubilation intérieure...

Coplan mit fin à ces désagréables pensées en concluant à haute voix

- Vous êtes trop belle, Lola. Vous attirez trop l'attention...

Elle crut qu'il voulait commencer à lui faire la cour, mais il se hâta de la détromper.

- Voyez-vous, expliqua-t-il, je ne pouvais pas faire un pas sans vous rencontrer... Chez Lavajo, je vous vois en compagnie de Garnett et le pauvre garçon est assassiné. Je vais à l'ancienne adresse de Max Stark : je vous vois dans son appartement et me souviens de vous avoir vue la veille. Quelqu'un perd un bracelet dans le parc, le soir du crime, et on me dit que c'est le vôtre. Je retourne hier soir chez Lavajo, et vous conversez avec les amis de Zehner, qu'on vient de coffrer. Avouez que ces coïncidences successives ont fini par vous envelopper d'une auréole de mystère...

Lola ne dit mot. En son for intérieur, elle dut admettre qu'elle avait été imprudente. Mais le moyen de faire autrement ?

Coplan décrivit un virage qui le mit dans l'axe de l'avenue Arenales, puis il stoppa une centaine de mètres plus loin.

Il fit sortir Lola, lui donna le bras et la mena dans le couloir d'un immeuble. Ils franchirent deux portes avant d’arriver devant l'ascenseur. Au troisième étage, Coplan sonna trois petits coups. Laura vint ouvrir, la figure maussade.

- Qu'est-ce que tu veux encore ? jeta-t-elle en examinant Coplan et Lola, les yeux plissés.

Le couple entra tandis que Laura reprenait peu à peu ses esprits. Elle était furieuse d'avoir été arrachée à son lit.

- Encore une conquête ? ironisa-t-elle. Tu aurais pu prévenir.

- Je t'ai prévenue, rétorqua Francis. Je t'ai dit que j'aurais besoin d'aide...

Puis, montrant Lola et écartant un pan du manteau pour dévoiler la plaie qui courait le long de la cuisse

- Soigne-moi ça. Puis tu la mettras au lit avec deux cachets d'aspirine. Et tu la conserveras en pension jusqu'au moment où je viendrai la réclamer. Si je ne reviens pas, tu la lâcheras dans huit jours...

Il réfléchit deux secondes et ajouta :

- Traite-la bien, mais n'hésite pas à la calmer si elle insiste pour sortir. Et vérifie bien l'état de la serrure de sa chambre. Pigé, petit ?

- Encore une trouvaille, ronchonna la fille. Elle s'appelle comment, ta chérie ?

- Lola, dit Coplan.

Il pêcha dans sa poche intérieure gauche le Lüger qu'il avait trouvé dans la desserte, chez les Reuter, et le tendit à Laura.

- Conserve-le aussi.

- J'en ai déjà un, protesta-t-elle, toujours acariâtre.

- Ça fera deux, dit Coplan en le lui fourrant dans la main. Et bonne nuit toutes les deux !

- Tu vas encore te balader ?

- C'est maintenant que la promenade commence, précisa Francis.

Quand Coplan regagna sa voiture, il était exactement dans l'état d'esprit du fauve qui quitte sa tanière avec un estomac criant famine.

Muscles gonflés, sens en éveil et volonté, tendue lui communiquaient une sorte d'élan intérieur. C'était comme s'il portait en lui une boule d'énergie, une force violemment expansive.

Il accomplit à une allure record la distance qui séparait Arenales de l'agglomération de San Martin. Lehman devait se ronger les poings en attendant Lola, et il eût été peu charitable de le faire languir...

La traction s'engagea dans la rue Irigoyen et fit crier ses freins en stoppant avec précision devant le numéro 23, une maison à deux étages. De la lumière brûlait à l'une des fenêtres du second.

Coplan ouvrit la portière et sauta sur le trottoir. Il était contre la porte d'entrée avant même que la portière ait eu le temps de se refermer avec un claquement sec, et son index gauche écrasa le bouton de la sonnerie.

Lehman devait être à mi-chemin dans la cage d'escalier car il ouvrit la porte quelques secondes à peine après que la sonnerie eût retenti. Le battant ne s'était écarté de dix centimètres que Coplan le repoussait d'un coup de pied brutal, impétueux, et fonçait dans le couloir.

Lehman avait attrapé la porte en pleine figure : refoulé, rejeté en arrière, il recula en titubant, le nez et le front meurtris, la vue brouillée. Avant qu'il eût compris ce qul se passait, Coplan l'avait agrippé d'une main et lui enfonçait de l'autre le canon de son G.P. dans le ventre. Du talon, il avait refermé la porte d'entrée.

- Pas d'histoires, vieux frère, gronda-t-il. Le type qui s'intéresse à Max Stark c'est moi. J'ai une faveur à te demander...

En parlant, il avait repoussé l'Allemand vers les premières marches de l'escalier; l'obligeant à monter à reculons. Il ne relâcha pas sa prise, ferme comme une griffe d'acier. Pour tuer dans l'œuf toute velléité de résistance chez l'adversaire, il frappa deux fois celui-ci en travers de la figure avec le canon de son pistolet, juste assez fort pour que l'autre ne puisse rassembler ses idées ou préparer une riposte.

Le visage sanglant, Lehman se retint instinctivement à la rampe pour ne pas tomber en arrière, mais la poigne irrésistible de Coplan

le força à lâcher, à monter encore. Au premier palier Francis fit pivoter son prisonier et lui colla le canon dans les reins.

- Avance, grinça-t-il. Sois poli, conduis ton invité au salon pour une petite audience et pas de coup fourré, hein !

Intérieurement, il pria le ciel que Lehman fût seul dans la maison, quoiqu'il fût bien décidé à envoyer dans les songes n'importe quel locataire qui aurait eu la malencontreuse idée de manifester sa présence.

Dans le crâne de Lehman résonnait un effroyable tumulte, comme si les vibrations de dix gongs se prolongeaient sans fin dans la nef d'une cathédrale. Sans réaction, abasourdi, il obéissait d'une façon quasi automatique, progressant dans sa propre demeure avec le regard hébété d'un somnambule.

Les deux hommes pénétrèrent dans la pièce éclairée, un living tapissé de bibliothèques, avec deux clubs et des cendriers sur pied. Un cigare fumait tout seul dans une des coupes d'acier chromé.

Coplan envoya l'Allemand dans un fauteuil, d'une secousse accompagnée d'un croc-en-jambe, puis il se carra en face de lui, debout, les mains dans les poches du veston.

- Cette entrée en matière ne doit pas t'affecter outre mesure, dit-il en guise de préambule. Nous pouvons parfaitement devenir les meilleurs copains du monde si tu ne te mêles pas de jouer au dur.

Il exhiba négligemment son G.P., le remit en poche et reprit :

La police française recherche activement le type qui a égorgé deux touristes étrangers, au boulevard Murat. La guillotine attend un client et, dans le cas qui nous occupe, l'extradition s'obtiendrait les doigts dans le nez. Tu aurais une chance sérieuse d'éviter de passer sur la planche si tu me remets une petite chose...

Lehman fixa sur son interlocuteur des yeux gris où, soudain, s'alluma une, lueur d'intérêt teintée de crainte. Il était encore trop étourdi pour reprendre entièrement contrôle de lui-même, mais les paroles de Coplan le réveillèrent mieux qu'une douche glacée. Il avala péniblement sa salive, puis commença d'une voix fêlée :

- Mais... qui êtes-vous ? Que voulez-vous?

- Je veux les documents que tu as volés chez Max Stark, ceux pour lesquels tu l'as tué.

Cette phrase avait été articulée avec une si sombre certitude que Lehman renonça presque à nier, mais l'instinct de conservation prit le dessus.

- Je ne vois pas à quoi vous faites allusion, marmotta-t-il en baissant le regard. Vous vous êtes introduit chez moi par effraction et..

- La barbe ! Tu es dans le bain jusqu'au cou... Reuter a parlé, sa femme de ménage te reconnaîtra, on a tes empreintes digitales sur le papier d'argent que tu avais glissé dans le culot de la lampe du hall, bluffa Coplan avec une satisfaction cynique. Allons, vite, saisis la dernière perche que je t'offre : donne-moi gentiment ces papiers.

Lehman essuya la sueur et le sang qui se mélangeaient sur son visage livide. Il voyait s'effondrer brusquement comme un château de cartes tous ses espoirs d'impunité. Une peur affreuse le saisit au ventre, lui mordit l'estomac. Alors qu'il avait baigné dans un sentiment de sécurité totale pendant deux semaines, depuis qu'il était revenu en Argentine, il voyait apparaître devant lui comme en un cauchemar un individu derrière lequel se profilait l'ombre de la guillotine. Ce fut instinctif : il fonça en avant tête baissée, comme un taureau furieux, animé par une haine aveugle.

Après avoir poussé l'Allemand dans ses derniers retranchements, Francis s'attendait plus ou moins à ce sursaut de rage du type qui n'a plus rien à perdre ni à ménager. Vif comme l'éclair, il esquiva le choc et frappa de haut en bas sur l'occiput de Lehman. Ce dernier s'affala à plat-ventre sur le tapis avec un bruit sourd, mais il parvint à planter ses ongles dans la jambe de Coplan et à s'accrocher à elle avec une frénésie démente, mordant à pleines dents dans la chair.

Coplan faillit hurler : sa force s'écoulait comme un fluide sous la vague de souffrance qui lui montait au cerveau. Cramponné à lui, Lehman s'efforçait de le terrasser, appuyant de tout son poids sur le membre qu'il étreignait, à présent à deux bras. Alors Coplan mobilisa toutes ses ressources pour briser cet étau ; au risque de faire éclater la boîte cranienne de l'Allemand, il lui asséna un formidable coup de crosse. L'autre fit. « han ! », s'immobilisa dans une attitude implorante, puis croula d'un bloc, les yeux révulsés.

Envahi soudain par une crainte indicible, Coplan se demanda s'il ne venait pas de tuer son adversaire... Il eut peur, peur d'avoir supprimé lui-même sa meilleure carte, son atout maître. Si Lehman était mort, la situation redevenait pire qu'après l'arrestation de Zehner...

L'angoisse aux tripes, il se pencha sur le corps massif étalé devant lui, s'agenouilla pour examiner la plaie du cuir chevelu par où suintait un sang noirâtre. D'un doigt précautionneux, il tâta les os, chercha le pouls et fut traversé par la panique : il ne sentait plus rien. Il se coucha presque pour coller l'oreille contre la poitrine de Lehman ; anxieux, la respiration suspendue, il épia le moindre bruit.

Au bout de dix secondes, il se releva pour étudier le visage blafard aux narines pincées. Un faible souffle, si ténu que Coplan se demanda s'il n'était pas simplement le produit de son imagination, soulevait à peine le torse du blessé. Il finit pourtant par se convaincre que Lehman vivait...

Alors il se releva complètement, s'essuya le front d'un geste du bras et chercha d'un regard un peu égaré une boisson quelconque. Sur une table à thé il aperçut une carafe et des verres. Il attrapa la carafe et se mit à boire au goulot sans s'inquiéter de ce qu'elle contenait. Le liquide brûlant qui coula en lui était un alcool, mais il n'aurait pu dire lequel.

Il revint ensuite vers le blessé et entreprit de lui donner quelques soins, avec une sollicitude que n'eût pas désavouée la plus sensible des sœurs de charité. Néanmoins, il fallut à Lehman un bon nombre de compresses, une ingestion forcée de gin et une bonne bouffée d'air frais pour qu'il récupérât un minimum de lucidité. Aussitôt qu'il eût repris conscience, Coplan le harcela

- Je t'avais prévenu... Mais rappelle-toi qu'il vaut mieux avoir un crâne un peu amoché que plus de crâne du tout ! Alors, où sont ces papiers ?

Lehman mâcha deux ou trois fois sa salive avant d'articuler avec un effort visible :

- Je les ai brûlés... Trop compromettants...

- D'accord. Mais tu les avais décodés, tu avais pris des notes. Ou sont-elles ?

Il le secoua une fois de plus pour lui arracher son secret.

Lehman laissa retomber sa tête avec découragement. Il était aussi abattu qu'un être humain peut l'être. Vidé de ses forces physiques, trahi par ses amis, acculé par les circonstances, il se sentait rouler dans un abîme sans fin. Sa capacité de résistance était réduite à néant. Il haussa les épaules, pour lui-même, résigné devant une issue inéluctable.

- Dans la pièce à côté, souffla-t-il. Le secrétaire... Un double fond dans le tiroir... supérieur.

Çoplan estima qu'il pouvait abandonner l'Allemand par terre : l'autre était trop mal en point pour l'inquiéter sérieusement.

Se frottant la cuisse à l'endroit de la morsure, il se mit en quête des précieux feuillets. Il ne tarda pas à les trouver : quatre pages de texte serré. Son œil parcourut rapidement de haut en bas les notes que Lehman avait écrites à la main. Certains lambeaux de phrases le convainquirent de l'authenticité des informations qu'elles contenaient. Un court paragraphe, qu'il relut deux fois avec une attention concentrée, lui fit exactement le même effet qu'un électro-choc...

Il revint vers Lehman sans parvenir à masquer l'énervement qui faisait trembler ses mains.

- Vous croyez vraiment que l'A.G.D. est capable de ça ? questionna-t-il en brandissant les feuillets à un mètre de l'Allemand toujours étendu.

Lehman eut un pâle sourire de dérision. Sa bouche se crispa pour murmurer

- Peut-être pas tout de suite, mais ils y arriveront... C'est ce que je voulais vous demander l'autre jour... quand nous nous sommes battus devant la grille... chez Lavajo. Je croyais que vous faisiez partie de leur clan... étant donné votre visite chez Reuter.

- Ah, c'était vous, l'homme au masque de plastique ? Vous aviez mal calculé votre coup...

- Nous étions pressés, avoua Lehman avec une grimace de douleur.

Il attendit que l'élancement qui fulgurait dans sa tête se fût dissipé pour compléter sa pensée :

- Votre curiosité vous rendait dangereux...

- Et ça continue, affirma Francis. Mais, à présent, c'est de l'autre association d'enfants de Marie que je vais m'occuper.

Il enfouit les quatre feuilles dans sa poche gauche, essuya soigneusement la crosse de son G.P. avant de le garer dans l'autre, puis il explora les alentours dans l'espoir de dénicher quelque chose qui ressemblât à une corde. Ne trouvant rien, il songea à la ceinture de Lehman. Il en défit la boucle et tira vivement pour dégager la bande de cuir de la taille de l'Allemand. Il garrotta les chevilles de manière que le bout libre ressortît du côté des talons, puis il réunit les mains pour les ligaturer ensemble en les rapprochant le plus possible des pieds, dans le dos. De cette façon, Lehman se trouvait aussi paralysé que si on l'avait ficelé comme une momie.

Allant vers le téléphone, Coplan forma le numéro du quartier général de la police. Quand on décrocha à l'autre bout du fil, il dicta un bref message :

- Prenez note : au 23, Calle Irigoyen, San Martin, vous pouvez prendre livraison d'un meurtrier qui vous sera réclamé incessamment par la Justice française pour un double crime commis à Paris. Ne tardez pas, il risque de prendre la fuite. C'est tout.

- Quoi ? Comment ? hurla le flic de service au standard.

- 23, Calle Irigoyen, San Martin, répéta Coplan, puis il raccrocha.

Quand il se retourna vers Lehman, celui-ci offrait un piteux spectacle. Les traits tremblants, décomposés, l'Allemand geignit

- Vous m'aviez promis que... si...

- Je tiens mes promesses. dit Coplan d'un ton froid. Je vais te donner le moyen d'échapper au couperet...

Il alla vers la fenêtre à glissière, souleva le panneau vitré pour ménager la plus grande ouverture possible, puis il traîna le corps ligoté de Lehman jusqu'au rebord et l'y installa dans un équilibre précaire, en dépit des faibles soubresauts de son prisonnier.

- Voilà, expliqua-t-il. Rien ne t'empêche de te flanquer dans la rue avant l'arrivée de la police : la décision t'appartient. Nous avons tous les deux choisi le même métier, mais quand on est forcé d'éliminer un adversaire, on n'égorge pas celle qui l'accompagne après l'avoir violée. Même dans notre jungle, il y a des règles, salaud !

Laissant Lehman gigoter des la position instable ou il l'avait placé, il quitta l'appartement à toute allure, laissa ouverte la porte du couloir et fonça vers sa voiture. Les flics allaient rappliquer en vitesse et il s'agissait de prendre de l'avance.

Tout en exécutant avec vivacité les manœuvres de démarrage, il réfléchissait activement au développement futur de l'affaire. Les quelques lignes qu'il avait lues l'avaient tellement surexcité qu'il était dévoré d'impatience de prendre connaissance du tout. L'ampleur du complot dépassait de loin ce qu'il avait soupçonné et il ne voyait plus très bien comment il arriverait à bout de son entreprise...

Au lieu d'emprunter immédiatement la route qui conduisait à Buenos-Aires, il mit le cap vers le fleuve dans l'intention de rejoindre l'avenue Général Zapiola, qui longe le Rio de la Plata sur une dizaine de kilomètres en ligne droite. Il était cinq heures moins dix.

La voiture filait bon train sur l'asphalte humide. Dans le lointain apparurent bientôt les lumières de l'estuaire, au-delà du ruban de la route. Coplan amorça un virage qui devait rendre sa course parallèle au Rio, à la mer, pouvait-on penser car les quarante kilomètres de largeur du fleuve et la brise saline qui s'en élevait évoquaient déjà le grand large.

Quand il vit sur sa droite les étendues sombres du terrain de polo, il relâcha l'accélérateur, débraya et appuya sur la pédale de frein. Lorsque l'auto se fut immobilisée, il alluma une cigarette et débarqua sur la route. Il éprouvait une nécessité insurmontable de respirer l'air âpre et généreux de la nuit, de rafraîchir son front enfiévré, de maîtriser le cours désordonné de ses pensées. Il laissa errer ses yeux sur l'eau clapotante, accompagna du regard un cargo crachant des volutes de fumée noire et qui essoufflait à remonter le Rio ; un bref instant, il envia la vie paisible des hommes qui travaillaient à bord de ce navire inconnu, venu de dieu sait quel rivage du monde.

Au bout de quelques minutes, après avoir mentalement passé en revue les événements de la nuit, il vit mieux ce qu'il lui restait à faire. Lehman avait-il eu le courage d'en finir avant l'arrivée de la police ? Les journaux du lendemain en parleraient, inutile de s'appesantir sur la destinée de ce sadique...

Francis revint dans la voiture et, à la lumière du tableau de bord, entreprit de lire de bout en bout les notes de l'Allemand. Il se passa la main sur les yeux, puis relut certains paragraphes, proprement incroyables. Si le quart de ce que dévoilait cette traduction était vrai, l'audace de ces plans et l'intelligence géniale de celui qui les avait conçus défiaient toute prévision... Un frisson lui parcourut l'échine à la pensée que ces préparatifs avaient échappé aussi bien à la police argentine qu'aux agents secrets du C.I.C. et de l'I.S. Sauf à un peut-être, Garnett. Mais ce dernier avait-il eu le temps matériel de transmettre ses renseignements à d'autres membres de l'I.S. avant d'être exécuté ?

Coplan se promit d'éviter un semblable désastre : il est des secrets dont il vaut mieux ne pas être le seul dépositaire car ils ont le don d'attirer la foudre. Tant pis, il allait encore se faire rabrouer, mais il n'avait pas d'autre alternative.

Il remit le moteur en marche et démarra. Un regain d'optimisme lui dilata la poitrine car il avait conscience de tenir fermement en main les fils principaux de l'intrigue, et d'être en mesure d'intervenir efficacement quand il le voudrait et comme il le voudrait.

Un quart d'heure après, il tourna dans Arenales pour aller chez Laura. Quand il arriva en vue de la maison, une obscure appréhension vint ternir sa belle confiance... Ses yeux avaient accroché la carrosserie blanche d'une ambulance en stationnement, à trois mètres de l'entrée de l'immeuble.

Il haussa brusquement les épaules. Si ses nerfs se mettaient à flancher à la vue d'un véhicule... Il s'en voulut de voir dans le moindre incident un peu anormal une corrélation avec ses propres soucis. C'était idiot. Ça se produit à tout moment, que des gens doivent se faire opérer d'urgence. Pourquoi pas dans la maison de Laura ?

Mais il avait beau raisonner, une sourde anxiété grandissait en lui sans explication valable. En vertu du principe qu'il est toujours indiqué d'aller carrément au-devant d'une difficulté inévitable, il ne tergiversa pas davantage et pénétra dans le couloir de l'immeuble. En apparence, tout était calme. Au fait, cette ambulance avait peut-être ramené quelqu'un...

Il prit l'ascenseur, stoppa au troisième et, avant de sonner, il colla une oreille prudente contre la porte de l'appartement. Silence complet : les deux femmes devaient ronfler à poings fermés. S'accusant d'une défiance injustifiée, il sonna les trois petits coups habituels.

Le son s'était à peine éteint que la porte s'ouvrait avec une rapidité fulgurante et que deux hommes en blouse blanche se ruaient sur lui comme des bolides. Avant qu'il eût reculé de deux pas, les autres étaient sur lui. Bâtis en force, le dépassant tous deux d'une tête, ils avaient certainement l'habitude des clients récalcitrants car la prodigieuse habileté avec laquelle ils lui tordirent les deux bras pour le réduire à l'impuissance fut proprement étourdissante. Il se secoua comme un sanglier, rua, se débattit avec fureur, mais il sut que ses efforts étaient vains et que sa résistance n'aurait d'autre effet que d'aggraver sa défaite.

En dépit de l'ardeur de la lutte, les deux infirmiers étaient demeurés aussi indifférents que s'ils eussent transporté un piano à queue d'une pièce à une autre. Sur leur faciès impassible ne se lisait ni animosité ni satisfaction. Avec la conscience professionnelle qui semblait être leur qualité dominante, ils ligotèrent Coplan de manière qu'il ne pût plus bouger un petit doigt.

Entre-temps, Lola était apparue dans l'encadrement de la parte. Elle fixait sur le prisonnier un regard teinté de triomphe, quoique sans méchanceté excessive.

- C'est trop beau ! constata-t-elle d'un ton admiratif. Venir vous jeter dans la gueule du loup alors que je désespérais de vous rattraper chez Lehman !...

Coplan, serrant les mâchoires pour ravaler sa rogne, ne répondit rien.

- Embarquez-les l'un après l'autre, et sans traîner ! commanda la jeune femme aux ambulanciers, puis elle retourna dans l'appartement sans plus se soucier de lui.

L'un des hommes le fit basculer, l'autre le souleva par les pieds et il fut emmené comme un colis par la cage d'escalier. On le poussa dans la camionnette blanche. Un promeneur matinal passa à proximité, s'arrêta deux secondes pour observer le manège. Un des

infirmiers se tourna vers lui, s'appliqua l'index sur la tempe et le fit pivoter d'un air entendu. Un sourire béat et compréhensif éclaira la face du promeneur, qui poursuivit sa route en secouant les épaules comme pour prendre le ciel à témoin que de pareilles choses ne devraient pas exister.

Un des infirmiers remonta, suivi peu après de son collègue. Deux minutes ne s'étaient pas écoulées qu'ils revenaient avec Laura, échevelée, crachant des injures. Toujours impassibles, ils la fourrèrent à côté de Coplan dans l'intérieur matelassé de l'ambulance. Lola monta près du chauffeur, un des hommes en blouse restant près des « *malades* ».

La voiture s'ébranla aussitôt. Et son conducteur eut le culot d'actionner de façon ininterrompue la cloche d'alarme réservée aux véhicules de secours public.

## CHAPITRE XI

Ni Laura ni Francis Coplan n'auraient été capables de dire combien de temps ils avaient roulé, lorsque le véhicule s’arrêta devant une grille qu'on ouvrit peu après pour lui livrer passage. Les pneus crissèrent sur du gravier pendant une centaine de mètres puis stoppa.

Les deux prisonniers n'eurent pas le loisir de jeter un coup d’œil sur le décor quand on vint les extraire de l'ambulance pour les porter à l'intérieur du bâtiment. Le jour n'était pas encore levé ; seules les premières lueurs de l'aurore diluaient l'obscurité. Tout ce qu'ils purent voir, c'est qu'un parc entourait l'édifice et que ce dernier était plus grand qu'une résidence ordinaire.

Sans leur laisser le temps de respirer, on les introduisit séparément dans des locaux capitonnés qui ressemblaient fichtrement à des cellules : barreaux épais aux fenêtres, portes à guichet et verrous de cuivre.

Cependant, avant de les abandonner à leurs amères réflexions, on enleva les liens qui les paralysaient. Tout cela sans un mot, sans

brutalité inutile. On ne leur avait rien subtilisé de ce qu'ils portaient sur eux.

Coplan se laissa tomber sur la couchette d'une blancheur immaculée qui constituait tout l'ameublement. Il n'avait nul besoin de se livrer à des déductions savantes pour aboutir à la conclusion qu'il se trouvait bel et bien dans un asile d'aliénés. Et un rapprochement d'idées bien simple lui indiqua que, tôt ou tard, il allait être mis en présence du Dr Schultz.

Cette éventualité pouvant se produire d'un instant à l'autre, Francis fit taire les sentiments divers qui bouillonnaient en lui pour se préparer méthodiquement à l'entrevue. Sans se faire d'illusion sur les perspectives immédiates, il pouvait encore nourrir un espoir, et c'est en ses facultés de raisonnement qu'il devait le placer.

Pourtant, peu à peu ses idées s'embourbèrent. Aucune objection ne s'éleva en lui quand il sentit ses paupières s'alourdir et son corps se détendre ; il estima que son organisme avait bien droit à un peu de réparation... Il sombra dans le sommeil.

Il s'éveilla brusquement, tiré de sa somnolence par un cliquetis de serrure. La vue du décor environnant lui fit l'effet d'une douche et, en un éclair, il réalisa la gravité de sa situation avec une acuité plus grande peut-être que lorsqu'on l'avait enfermé dans cette cellule. Laura, sa suprême ressource, était incarcérée comme lui... Et ce ne pouvait être que par sa faute à elle si les choses en étaient arrivées là...

La porte capitonnée s'écarta. Le Dr Schultz entra dans la pièce tandis que les silhouettes de deux infirmiers se profilaient derrière lui mais restaient à l'extérieur. La fermeture automatique rappela le battant.

Les poings aux hanches et le visage furieux, Schultz l'apostropha avec véhémence

- Vous en avez fait de belles ! Et vous vous figuriez que votre combine allait réussir ? Hein ? Grâce au ciel, la médecine s'entend mieux à envoyer scientifiquement les gens dans l'autre monde qu'à

les en préserver... Soyez rassuré sur ce point, vous aurez une mort naturelle ! Avec certificat de décès en bonne et due forme, permis d'inhumer paraphé par un médecin légiste de premier ordre...

- et enterrement de première classe, termina Coplan, peu impressionné. J'y tiens beaucoup ! Je pourvoirai aux dépenses. Ceci dit, que voulez-vous exactement ?

Schultz braquant sur lui des yeux étincelants, froids comme de l'acier poli, se contraignit à redevenir calme, puis il articula d'une voix sourde en martelant ses paroles :

- Je veux vous écarter de notre route, Kern, sans plus. Nous ne pouvons pas tolérer plus longtemps que quelqu'un se mêle de régler nos propres. problèmes : vos objectifs sont certainement très éloignés des nôtres, et nous les ignorons, ce qui est plus. grave. Rendez-moi les documents que vous avez volés chez Lehman ! Épargnez-moi de vous réduire à l'état de cadavre avant de les récupérer ! !

Coplan ne fit aucune difficulté pour remettre au psychiatre ce que celui-ci venait de réclamer avec une force superflue. A ce moment, Lola Reuter entra à son tour dans la cellule. Schultz se retourna d'un air bougon, puis ses traits s'adoucirent quand il vit la jeune femme.

- Les voilà, grogna-t-il d'un ton satisfait en s'adressant à elle.

Mais Lola paraissait plus intéressée par le prisonnier que par les papiers que Schultz tenait dans la main.

- Eh bien, monsieur Kern, dit-elle avec un soupçon de moquerie, ne pensez-vous pas que vous aviez sous-estimé notre organisation ?

Coplan la regarda comme un chat regarde un camembert, puis son expression se teinta d'ironie.

- Madame Reuter, le hasard n'intervient pas à l'actif d'une organisation : vous ne pouviez prévoir que je reviendrais chez Laura au cours de la nuit... Permettez-moi de vous poser une question : connaissez-vous les circonstances exactes dans lesquelles votre sœur a été assassinée ?

Légèrement déconcertée, la jeune femme rapprocha les sourcils, puis fixa sur le Dr Schultz des yeux interrogateurs. Le médecin demanda, bourru

- Que voulez-vous dire ?
Coplan s'assit sur sa couchette et alluma une cigarette aussi tranquillement que s'il se fût trouvé dans un salon, devant une table et trois tasses de thé.
- Ceci vous concerne également, docteur Schultz. Vous-même, savez-vous ce que contiennent les notes de Lehman ?
- Pas encore... Du moins, pas dans le détail, bien que j'aie une idée générale de l'importance exceptionnelle de ces documents.
- Disons une importance terrifiante, souligna Francis. Je serais tenté de vous inviter à en prendre connaissance avant de poursuivre cet entretien. Ce que vous allez apprendre peut modifier votre point de vue et jeter un jour nouveau sur la situation.
Cette fois, le psychiatre contempla son prisonnier d'un air intrigué, puis il assujettit ses lunettes pour parcourir le texte couvrant les quatre feuillets.
- Asseyez-vous donc, je vous prie, fit Coplan en désignant la place libre à côté de lui à Lola Reuter. Votre jambe vous fait-elle encore souffrir ?
Et tandis que Schultz s'absorbait dans sa lecture, Coplan reprit à mi-voix pour ne pas le distraire.
- Votre sœur a été tuée d'une manière atroce, et je doute fort que si on vous avait renseignée avec exactitude vous auriez continué à prêter vos services...
- Lehman a été obligé de l'abattre d'un coup de revolver alors qu'elle voulait défendre Max, dit Lola avec conviction.
Un nuage de tristesse passa dans ses beaux yeux noirs, puis elle ajouta comme pour se justifier :
- Ma sœur était dans l'autre camp ; la fatalité a voulu qu'elle doive disparaître. Des cas semblables se sont produits dans plusieurs familles de notre pays, vous savez... Nous sommes nées à Budapest...
- Je suis désolé de vous rapporter une autre version, dit Coplan, et le cas échéant je pourrais vous montrer des photos qui prouvent que la mienne est plus vraie.
Il raconta d'une façon objective comment Lehman avait opéré et l'acte ignoble qu'il avait commis. Or, la mort de Sonia pouvait être

évitée, puisque Leman avait atteint tous ses objectifs avant la rentrée de la jeune femme au pavillon. La maîtresse de Max n'aurait même jamais soupçonné l'identité du meurtrier et, au surplus, elle se serait bien gardée de donner à la police française des renseignements qui l'auraient compromise, elle.

Lola montra un visage atterré. Sa lèvre se mit à trembler, et un sentiment d'horreur se répandit peu à peu sur ses traits. En elle monta soudain une bouffée de haine. Si son cœur s'était résigné à un sacrifice qui paraissait inéluctable, si elle avait consenti à admettre que sa sœur, pour des intérêts supérieurs, avait dû être supprimée dans cette lutte sans merci, elle se révoltait contre la gratuité de ce crime immonde. Pas un instant elle ne songea mettre en doute les révélations de Coplan.

- Quoi qu'il advienne par la suite, continua Coplan qui avait épié les réactions de Lola avec une attention aiguë pour déterminer sans risque d'erreur à quel moment il devait utiliser son émotion, sachez que cet individu a eu le sort qu'il méritait, et que votre sœur est vengée.

- Qu'est-ce que vous dites ? Clama Schultz en repliant la liasse qu'il venait de parcourir, alerté par les pleurs de Lola.

- Elle vous l'expliquera elle-même, dit Coplan d'un ton neutre. Vous avez fini de lire ?

Le médecin acquiesça, hargneux.

- Oui, ça confirme mes prévisions. Mais où voulez-vous en venir ?

- A ceci : un complot d'une telle envergure ne sera pas détruit par une organisation clandestine comme la vôtre, quels que soient les moyens que vous mettiez en œuvre. Il ne le sera pas davantage par une action isolée comme la mienne. L'A.G.D. dispose de vastes ressources en hommes, en argent et en matériel, et il a des ramifications sur trois continents. Vous pourrez lui causer des dommages énormes, je vous l'accorde, mais vous risquez des chocs en retour qui, eux, seront capables d'anéantir totalement votre réseau. Par ailleurs, en me maintenant en captivité ou en me vouant à une mort subite, vous rendez à l'A.G.D., c'est-à-dire à votre pire ennemi, un service inestimable et vous vous mettez sur les bras un

nouvel adversaire qui se montrera encore beaucoup plus coriace que le premier, vous pouvez y compter...

Schultz dévisagea son interlocuteur avec sa perspicacité coutumière. En tant qu'homme de science habitué à interpréter les moindres aspects d'une physionomie et à leur attribuer une valeur exacte, il comprit sur-le-champ que ces paroles méritaient un examen sérieux.

- Expliquez-vous davantage, dit-il d'un ton bref.

- Je vous propose le marché le plus avantageux que vous puissiez espérer, affirma Coplan. Passez-moi toutes les informations dont vous disposez, de manière que je puisse avoir une vue d'ensemble du problème. Ma qualité me permet de mettre en branle toutes les forces policières et armées de ce pays, et si je me suis abstenu de le faire jusqu'à présent c'est parce que j'ignorais ce que j'avais en face de moi. Je vous donne ma parole que les opérations de nettoyage seront menées à bonne fin en un temps record, et que ni vous ni aucun de ceux qui vous ont secondé ne seront inquiétés. Que choisissez-vous ?

Le docteur demeura silencieux. Qu'un homme qu'il tenait à sa merci eût le front de l'inviter à se dépouiller bénévolement du fruit de plusieurs années de lutte, voilà qui ne manquait pas d'une certaine saveur. Mais ce qui était plus remarquable encore, c'est que ses arguments paraissaient irréfutables et que la solution qu'il préconisait était peut-être inespérée... L'alternative pouvait se résoudre dune façon simple : ou bien lui, Dr Schultz, psychiatre renommé et homme d'honneur, faisait disparaître cet agent secret d'une grande puissance (et laquelle ? il n'en avait pas la moindre idée...) et poursuivait dans l'illégalité une lutte à l'issue douteuse qui ne lui laisserait jamais le moindre repos, qui exigerait d'immenses sacrifices d'argent et de vies humaines pour un résultat problématique, ou bien il remettait à cet homme - derrière lequel se dressait un pays tout entier - le soin d'exterminer une bande de fous furieux qui menaçaient la paix du globe.

C'est à ce stade de ses réflexions qu'il vit devant lui le visage pathétique de Lola.

Deux heures plus tard, Coplan pénétrait dans la cellule où Laura était détenue. La jeune femme avait un air mauvais qui ne se dissipa pas entièrement quand elle vit que son visiteur n'était autre que Kern.

- Ah, c'est toi...

Maussade, et pas très étonnée, elle rejeta une mèche de cheveux qui lui pendait dans la figure.

- Bonjour, petit, salua Coplan avec jovialité. Tu as bien dormi ? On t'a apporté le café au lait ?

- Pas fermé l’œil, maugréa Laura, irascible. Qu'est-ce que c'est que cette boîte ? Un cabanon ?

- Tout juste.

- Je l'avais toujours dit, que c'est ici qu'on finirait, articula-t-elle d'une voix traînante. Elle est chouette, ta trouvaille... Tiens, passe-moi une cigarette.

- D'accord, dit Coplan en lui tendant le paquet, mais ne t'imagine pas que tu vas flemmarder toute la matinée. Un peu de tenue, je viens te prendre pour t'emmener à la salle à manger. Nous sommes invités tous les deux !

- Tu te fous de moi ? Ou bien tu débloques ?

- Du tout, ma chère. Il est grand temps que tu passes dans ta chambre personnelle pour y faire ta toilette. Tu ne peux pas déjeuner dans cet accoutrement... hm... presque professionnel.

- Ça va, dit Laura en tirant une bouffée. Tu es Napoléon et moi Joséphine. Seulement, n'essaye pas de traverser la porte car tu vas te casser la gueule, elle est fermée.

Coplan vint près d'elle, posa une main ferme sur son épaule et dit d'un ton sérieux.

- Non, petit. Elle n'est plus fermée. Qu'est-ce que tu croyais ? Qu'on nous réunissait avant la balle dans la nuque ?

Laura consentit enfin à changer de position. Elle se redressa, s'assit sur le rebord du maigre matelas et scruta la figure de Francis.

- C'est vrai ? questionna-t-elle, subitement tendue, saisie par un espoir fou. Ils nous libèrent

- Mais bien sûr que c'est vrai ! s'écria-t-il. Tu vas t'en rendre compte tout de suite. Allons, ouste !

Amicalement, il l'obligea à l'accompagner vers la porte, qu'il ouvrit large d'un geste ostensible.

- Tu es sûr que ce n'est pas un piège ? s'enquit-elle encore, peu convaincue.

- Mais, bon sang ! s'énerva Coplan. Quand je te le dis ! Grouille toi...La suite te fera comprendre...

- Tu t'en es tiré ? souffla-t-elle avec une admiration indicible, comme si elle renonçait définitivement à comprendre les miracles que Kern pouvait provoquer à sa guise..

Il l'entraîna dans un corridor ripoliné, lui fit gravir les marches d'un escalier recouvert de balatum et la conduisit au premier étage du bâtiment avec autant d'aisance que s'il y avait habité pendant des années. Ici, le carrelage faisait place au parquet et le blanc laqué des murs du bas à la tapisserie.

- Nous sommes dans la clinique du docteur Schultz, un éminent psychiatre, expliqua Francis en conduisant toujours Laura. Ici, ce sont ses appartements privés. Il a bien voulu mettre une chambre à ta disposition. Nous allons passer un ou deux jours chez lui.

Maintenant, elle était prête à croire tout ce qu'il racontait. Il aurait pu lui dire qu'il allait l'épouser, elle l'aurait encore cru... Elle marchait un peu comme dans un rêve. La perspective de passer deux jours entiers à ses côtés lui semblait merveilleuse, plus stupéfiante encore que ce brusque retournement...

Il l'introduisit dans une pièce somptueusement meublée, une chambre à coucher de grand luxe. Ébahie, Laura fut -fascinée par les tapis de fourrure, le lit tendu de satin bois de rose, le lustre aux douze lampes-flammes, la psyché.

- Mince ! siffla-t-elle. Tu parles d'un palace...

Coplan prit place dans un fauteuil.

- Dis donc, dit-il brusquement, tu m'as fourré dans un beau pastis, hier soir. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Dégrisée, Laura sentit s'évanouir son enchantement. Le poids des réalités quotidiennes lui retomba sur les épaules. Avec une

lassitude plus morale que physique, elle se laissa tomber sur un tabouret.

- Je ne me suis pas assez méfiée, avoua-t-elle. Vous n'aviez pas l'air en trop mauvais termes tous les deux ; elle était blessée, tu m'avais demandé de la soigner. Elle bavardait gentiment avec moi. J'ai dû aller prendre des pansements dans la pharmacie... Quand je suis revenue, elle n'avait pas bougé d'un millimètre, mais quand je me suis penchée sur elle pour lui appliquer ma compresse, elle m'a proprement assommée avec une potiche, la vache ! Je ne sais pas combien de temps je suis restée dans les pommes, mais elle a dû en profiter pour téléphoner...

- Mais moi, insista Coplan, comment m'ont-ils attendu, moi ? Mon retour n'était pas prévu...

- Non, mais pendant que ses types me ficelaient, elle regardait par la fenêtre. Elle a dû te voir descendre de voiture...

Coplan voulait simplement s'assurer que l'ambulance n'était pas venue chez Laura parce qu'on l'avait suivi à sa sortie de chez Reuter ; si tel avait été le cas, on aurait aussi pu délivrer Lehman après sa visite... Et cette possibilité-là n'était pas sans le tracasser. La mise au point de Laura lui donnait des apaisements.

L'esprit allégé, il se remit à houspiller la jeune femme, qui s'attendait plutôt à un lavage de tête soigné qu'à un encouragement amical.

Laura fut trop soulagée pour tenter d'approfondir cette volte-face inattendue, assez incompréhensible pour elle, et procéda sans plus tarder à sa toilette.

Vers une heure, ils se rendirent tous deux dans la salle à manger. Ils n'étaient pas les premiers : Schultz, Lola Reuter et son mari prenaient l'apéritif devant une loggia ensoleillée. Par les fenêtres ouvertes montaient des senteurs printanières.

Il y eut un bref instant de gêne : tous devaient s'habituer au changement radical qui avait bouleversé leurs relations en quelques heures, et faire table rase de griefs encore effervescents.

Le psychiatre dissipa la contrainte en lançant avec bonhomie à Francis cette allusion à l'un de leurs entretiens chez Lavajo :

- Je vous avais prévenu, monsieur Kern, que vous alliez au-devant d’ennuis en ne prenant pas position dans les dissensions des Allemands d'Argentine...

- Le plus surprenant, fit remarquer Coplan, très à l'aise, c'est que mes ennuis les plus sérieux sont venus de votre côté, alors que je ne vous visais pas spécialement ! En fait, à part Zehner, je n'ai jamais été en contact direct avec mes adversaires réels. Je ne suis pas encore parvenu à forcer le barrage de leur incognito.

- Justement, dit Schultz, c'est un point que nous allons aborder au cours du dîner ; de notre côté, nous connaissons parfaitement la plupart des membres influents de l'A.G.D. Mais nous ignorons tout de leurs attributions, de leur rôle véritable. Qui en est le chef ? Mystère. D'où partent les directives ? Nous n'en savons rien. C'est ce qui nous a conduits à supprimer Stark, pour nous approprier certains documents qui nous guideraient un peu dans ce dédale. Mais, passons à table...

Les cinq convives prirent place, Coplan et Lola d'un côté de la table, Reuter et Laura de l'autre, et le docteur au bout, le dos au soleil. Une bonne vint faire le service.

- Nous pouvons parler en toute tranquillité, assura Schultz en désignant la servante d'un mouvement des yeux. C'est un cas-type de débilité mentale. De plus, elle ne comprend pas un mot d'allemand.

- Avez-vous lu les journaux parus en fin de matinée ? s'enquit Coplan. Y parle-t-on de Lehman ?

- Je vous crois ! intervint Reuter qui semblait avoir surmonté définitivement sa rancoeur. Un titre haut comme ça... La police a découvert son corps baignant dans une mare de sang, devant le seuil de sa maison. Ce qui intrigue surtout les enquêteurs et les journalistes, c'est qu'il avait les pieds et les poings liés. Ils se demandent à quel mobile l'agresseur a obéi, alors qu'il lui était facile de flanquer la victime par la fenêtre et de faire croire à un accident.

- Je lui ai donné une chance d'abréger son supplice, dit Coplan d'un ton froid. Un individu de cette espèce déshonorait votre réseau.

Personne n'osa, ou ne voulut atténuer la rigueur de cette oraison funèbre.

Après deux secondes de silence, Schultz murmura :
- Il a cependant rendu à notre cause un inestimable service, car si, en fin de compte, nos projets aboutissent, ce sera en grande partie à lui que nous le devrons.
Peut-être, mais croyez bien que j'y serais parvenu sans lui, ou malgré lui, ou contre vous tous, articula Coplan d'une voix contenue. Et maintenant, docteur Schultz, entrons dans le vif du sujet...

## CHAPITRE XII

C'est le jour suivant que la machine se mit en branle. Coplan quitta la clinique du docteur Schultz pour se rendre directement à l'hôtel Napoli, à la Bocca. La mégère qui l'avait accueilli la veille le salua d'un sourire édenté, dévorée d'envie de lui demander pourquoi il n'avait pas dormi dans la chambre qu'il avait louée, payée, mais il était déjà loin quand elle eut terminé de préparer sa phrase.
La porte branlante à peine refermée sur lui, il empoigna la plus petite de ses deux valises, l'ouvrit d'un tour de clef et saisit du bout des doigts le pli que renfermait la pochette. Il relut tout d'abord le texte, le corrigea, le ratura, ajouta deux nouveaux paragraphes et recommença le tout sous une forme plus condensée. Ensuite, sur une autre feuille, il transcrivit ce texte en code, ce qui restreignit encore le message, chaque mot se trouvant remplacé par un chiffre.
Il vérifia si la traduction était correcte en refaisant l'opération inverse : pas d'erreur, nulle confusion possible. Tous les papiers dont il s'était servi, hormis le message définitif, furent systématiquement brûlés l'un après l'autre dans un cendrier et les cendres furent finement écrasées, broyées.
Quand il eut achevé cette besogne, Coplan eut l'impression d'avoir appuyé sur un de ces boutons qui, à peine plus grands qu'une tête de punaise, déclenchent en cascade une succession interminable de phénomènes colossaux. Le sort en était jeté : ces quelques rangées de chiffres contenaient plus de puissance que les

engins les plus modernes de l'armée la plus forte. car ils avaient été alignés à temps...

Il est plutôt rare qu'un agent secret mette la main sur un renseignement tellement capital qu'il puisse bouleverser le cours de l'Histoire. Il en existe cependant quelques exemples, mais, chose curieuse, devant l'énormité de la découverte, les hauts dirigeants ont hésité à y croire, à utiliser ces informations inespérées (Un cas typique est celui de l'affaire Cicéron ; les Allemands possédaient des renseignements de premier ordre qu'ils n'ont pas osé utiliser). Et c'est précisément cette éventualité qui, ce matin-là, flanqua une sorte de trac à Francis Coplan. En son for intérieur, il invoqua tous les saints du Paradis pour que le Vieux lui fasse crédit et parvienne à convaincre les autres services.

Il se rendit dans un bureau télégraphique et expédia son texte chiffré « *Urgent* » déplorant en lui-même que les ondes n'aillent pas à une vitesse plus grande que celle de la lumière. Car à partir de ce moment-là, il ne lui restait plus qu'à attendre, à se ronger les sangs dans l'attente d'une réaction qui se manifesterait à Buenos-Aires même.

Dés que le télégramme fut parti, Coplan regagna la clinique et prévint la concierge de son domicile habituel, à Corrientes, de faire suivre son courrier sous enveloppe chez le Dr Schultz, Par prudence, il réclama d'elle la plus grande discrétion et lui interdit de communiquer sa nouvelle adresse à qui que ce fût.

Trois heures plus tord, à l'autre bout du monde, à Paris, le Vieux se vit apporter un télégramme en code auquel était épinglée la traduction en clair établie par le service du Chiffre. Il parcourut hâtivement les lignes dactylographiées, fixa la signature avec un rapprochement de sourcils, relut une seconde fois. Un carillon. vibra dans sa tête comme la sonnerie d'un réveil-matin sournois et inaccessible. Cette sensation désagréable s'apaisa bientôt et fit place à une extrême lucidité. Les collaborateurs immédiats du Vieux s'interrogèrent du regard en voyant le Patron prendre sa figure des grands jours et réclamer subitement une dizaine de dossiers. Ils ne surent d'ailleurs jamais exactement ce qui s'était passé car, sans avoir prononcé un mot, le Vieux avait empoché les deux messages

et était parti en claquant la porte. Il n'avait pas jugé utile de dire qu'il se rendait aux Affaires Étrangères.

Au terme de l'entretien qu'il y eut séance tenante avec plusieurs hauts fonctionnaires, il regagna ses propres locaux avec la satisfaction d'avoir fait tout ce qui était en son pouvoir. Le reste ne dépendait pas de lui. Aussi s'attela-t-il à résoudre, et à monter, d'autres énigmes.

Au Ministère, par contre, la mèche était allumée et la flamme se propageait tout au long de la voie hiérarchique. Elle finit par pénétrer dans le bureau monumental du grand chef du Quai d'Orsay, sous l'aspect d'un monsieur d'une rare élégance, aux cheveux grisonnants, porteur d'une enveloppe grand format, qui exposa les données du problème en un langage châtié.

Après un long conciliabule et la consultation de plusieurs experts, le Ministère fit élaborer une note pour l'Ambassadeur de France auprès du gouvernement argentin. En fait, ceci prit plus de quarante-huit heures, quarante-huit heures pendant lesquelles Coplan se promenait comme un fauve en cage dans la clinique du Dr Schultz, maudissant le Vieux, vouant à tous les diables la lenteur de l'Administration et les finesses de la diplomatie. Son impatience était certainement compréhensible, mais elle était injustifiée car aussitôt que l'Ambassadeur eut en main la note qui lui était adressée, captée sur ondes courtes par les récepteurs spéciaux de ses services, il étudia la chose sur l'heure. Il rédigea une requête en termes élevés et sollicita une entrevue avec le Ministre de l'Intérieur. L'audience fut fixée au lendemain.

Nul ne sait ce qui fut dit au cours de cette conversation qui se prolongea plus d'une heure, mais la conséquence la plus visible fut qu'un branle-bas agita les divers départements du ministère argentin plus encore que si des élections avaient été annoncées pour une date prochaine .Trois jours passèrent, au cours desquels on rassembla fiévreusement des données aussi diverses que des fiches anthropométriques, des extraits de comptes en banque, des licences d'importation, des feuilles de visas d'entrée, des rapports de police, des casiers judiciaires et bien d'autres renseignements. Des

spécialistes se penchèrent sur des cartes géographiques, des experts convoquèrent des professeurs éminents. Dans certaines usines, des ingénieurs durent s'atteler à la rédaction de mémoires que des messieurs à l'allure effacée étaient venus demander une heure auparavant à leur directeur.

Un volumineux dossier fut ainsi constitué et un beau matin le Commissaire Rosetti récemment promu, fut appelé en conférence par une des huiles du Ministère. Il se vit confier, à sa réelle surprise, l'organisation d'une opération de police qui promettait d'être le clou de sa carrière. Mais ce qui le surprit davantage et le laissa plutôt suffoqué, c'est que son interlocuteur lui ordonna pour finir de se mettre en rapport au plus tôt avec un certain M. Kern, domicilié dans Corrientes et de collaborer avec lui de la façon la plus entière, la plus totale, dans la préparation du coup de filet. Pour conclure, cet auguste personnage lui assura qu'il pouvait faire appel au concours de l'armée s'il l'estimait indispensable, et que des instructions seraient distribuées dans ce sens.

Francis Coplan faillit hurler de joie quand il reçut enfin dans son courrier une convocation de la police, comme quoi tout n'est qu'une question de circonstances et de point de vue. Une demi-heure plus tard, il était dans le bureau de Rosetti, un autre bureau que celui où il avait éprouvé quelques émotions rares la semaine précédente.

Mais ii n'y avait pas que le bureau de changé ! Le commissaire Rosetti manifesta à l'égard du sieur Kern d'une affabilité qui en disait long sur les influences qui avaient joué entre temps.

- Ravi de vous revoir, M. Kern, dit Rosetti, toujours sous pression. Je présume qu'il est superflu de vous exposer la raison de ma convocation ?

- Tout à fait superflu, Commissaire, dit Coplan, à qui l'étiquette clouée sur la porte avait appris la promotion du détective. Je suis heureux, pour ma part, que cette affaire vous ait été confiée puisque j'ai eu personnellement l'occasion d'apprécier vos méthodes.

Cette politesse un peu sibylline ne désarçonna pas l'Argentin.. Il fit semblant de prendre le compliment au pied de la lettre et aborda l'essentiel

- Vous détenez, paraît-il, des renseignements de premier ordre sur des activités clandestines qui se développent sur notre territoire et mettent en danger la sécurité de plusieurs nations ?

- C'est exact. Je suis toutefois persuadé que mes informations n'offriront tout leur intérêt que si elles sont confrontées avec les vôtres : je vais donc vous résumer le tout, puis vous me communiquerez vos propres indices. Un travail de synthèse et quelques investigations de détail nous permettront d'élaborer un plan d'action et d'arrêter tous les coupables. D'accord ?

- D'accord, opina Rosetti en s'asseyant à son bureau. le vous écoute.

Les yeux noirs du commissaire se vrillèrent dans les prunelles grises de Coplan. Celui-ci joignit les mains et, pensif, attentif à ne pas lâcher un seul mot qui pût révéler l'origine de ses renseignements ou la manière dont il se les était procurés, commença :

- Vous savez mieux que moi que de nombreux Nazis ont trouvé en Argentine une hospitalité que d'aucuns estiment trop généreuse. Parmi eux figurent quelques noms célèbres et très représentatifs des hautes sphères du Troisième Reich. Si ces gens ont été frappés d'hébétude au lendemain de la cuisante défaite de leur pays, ils n'ont pas tardé à reprendre confiance dès qu'ils ont compris que les États-Unis et la Russie se disputaient la dépouille de l'Allemagne et que celle-ci, penchant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pouvait récolter assez de subsides pour se redresser rapidement, rééditier son industrie lourde et redevenir maîtresse en Europe. Ces émigrés ont aussitôt constitué des comités divers qui, sous des appellations de fantaisie, recouvrent en réalité un regroupement solide des anciens fanatiques du Führer. C'est ainsi que votre pays est devenu, à son corps défendant, le dernier bastion du Nazisme dans le monde. Ces gens, avec la ténacité qui les caractérise, ont senti grandir leurs ambitions à mesure que l'Allemagne se relevait. Celle-ci étant occupée, aucun réseau d'espionnage ne pouvait y être constitué. Quant à l'embryon d'arme, il est sous le contrôle direct des grandes Puissances. Les Nazis émigrés ont alors imaginé de donner

à leur pays, et de l'extérieur, les instruments qu'il ne peut se créer à l'intérieur, c'est-à-dire des moyens de pression diplomatiques...

Coplan s'interrompit pour allumer une cigarette, et Rosetti saisit l'occasion pour dire :

- Tout ça nous nous en doutions bien, mais, jamais nous n'avons pu le prouver d'une manière irréfutable. Chaque fois que des étrangers sont sortis de la légalité, nous avons sévi, quelle que fût leur nationalité : nous tenons à notre réputation de neutralité et d'indépendance... D'ailleurs, ajouta-t-il, vous en avez été le témoin...

- Aux premières loges, confirma Coplan sans sourire. A propos, qu'a finalement donné votre enquête sur Zehner ?

- Rien, avoua Rosetti d'un air sombre. Sa culpabilité a été établie par les preuves matérielles, mais nous n'avons rien pu lui arracher au sujet du mobile. Et pourtant, je vous garantis que nous l'avons cuisiné ! Pourquoi me demandez-vous ça ?

- Parce que ce crime est en relation directe avec l'affaire qui nous occupe. J'y reviendrai... Je disais donc que ces émigrés ont voulu forger à l'Allemagne un instrument de puissance plus fort qu'une armée...

- Hein ? sursauta Rosetti. Rien ne peut être plus fort qu'une armée, sinon une autre, ou une coalition d'autres.

- C'est ce qui vous trompe, Commissaire. Vous raisonnez comme il y a vingt ans... et nous n'en sommes plus là, malheureusement. Il existe à l'heure actuelle quelque chose qui surclasse les forces de l'air, de terre et de mer d'une nation. Et ce quelque chose, on est en train de le construire ! Chez vous ! En Argentine !

- Quoi ! bondit Rosetti, comme si un serpent lui avait subitement adressé la parole.

- Un satellite artificiel ! articula avec une fougue croissante Coplan. Une forteresse de l'espace, tournant autour de la terre à une altitude de 1.500 kilomètres sans dépense d'énergie, invulnérable dans l'état actuel de la science, armée de projectiles téléguidés puis autoguidés et renfermant une bombe H dans leurs flancs, capables de réduire en cendres impalpables n'importe quelle ville de la planète et d'atteindre leur cible à une vitesse plusieurs fois supérieure à celle des fusées les plus rapides, étant donné la

hauteur de chute ! Voilà ce que vos « *réfugiés politiques* » sont en train de monter petit à petit !

Effaré, Rosetti fixa sur Coplan ses yeux flamboyants. Manifestement, il avait besoin de toutes ses ressources mentales pour digérer cette révélation. Cette histoire semblait sortir tout droit du cerveau d'un fou, et voilà que cet étrange Mr Kern, que lui avaient recommandé les plus hautes autorités du pays, venait la lui jeter à la figure comme une réalité immédiate !

A la longue, le commissaire se passa l'index dans le cou pour desserrer l'étreinte de son col de chemise. Du bout de la langue, il tenta plusieurs fois de s'humecter les lèvres, sans succès. Il avait chaud et froid, il avait soif et n'aurait rien pu avaler.

- Ce n'est pas possible, dit-il finalement de sa voix rauque. Ça ne tient pas debout...

- Patientez, rétorqua Coplan, je vais vous le prouver !

- On ne m'avait pas parié de ça, en haut lieu ! clama Rosetti en lançant les bras au plafond. On m'a chargé de décapiter une organisation clandestine menaçant la neutralité du pays, et on m'a donné les pouvoirs d'agir à l'échelon national, mais il n'a jamais été question de... d'un...

- D'un satellite ? Mais c'est précisément sa construction qui est l'objectif principal de vos fauteurs de troubles ! D'ailleurs attendez, vous ne savez pas tout. Leur plan est le suivant : ils sont en relation étroite avec le Bloc  Allemand, qui coiffe une trentaine de groupes néo-nazis en Allemagne même, et ils ont obtenu ainsi l'appui de l'industrie lourde. C'est dans la Ruhr que les pièces détachées du futur satellite sont usinées, mais aucune entreprise ne sait à quoi doit servir le morceau de charpente dont la fabrication lui a été confiée. Les plans ont été établis par des experts dont certains, à l'heure actuelle, travaillent pour les États-Unis. D'autres pièces sont innocemment fabriquées ailleurs, en Angleterre, en France, en Italie, et te tout converge vers l'Argentine... Cela, on vous en a parlé ?

- Oui. Dans le dossier figurent de nombreux documents relatifs à des échanges de produits métallurgiques...

- Les choses sont tellement avancées qu'ils espèrent commencer, d'ici trois mois, les lancements dans la stratosphère.

Leur intention est de placer le satellite sous le commandement d'un cerveau électronique, sans aucune présence humaine à bord. Et ce cerveau lui-même sera sous l'influence d'un poste émetteur de radio sur ondes centimétriques camouflé à terre.

- C'est fantastique, infernal ! émit Rosetti.

Puis, après une brève réflexion, il objecta, en s'épongeant le front

- Mais s'ils étaient arrivés à leurs fins, jamais ils n'auraient osé se servir d'un tel engin... Vous rendez-vous compte que tous les pays menacés auraient exercé des représailles terribles sur le territoire allemand ? Même si cette forteresse de l'espace demeurait hors d'atteinte, inexpugnable, elle n'aurait pu éviter cela et, tôt ou tard, elle se serait trouvée à court de munitions.

Ces arguments lui paraissant sans réplique,

il attendit les bras croisés la réponse de Coplan. Elle vint comme une balle.

- Ils y ont pensé ! Ce n'est pas de cette façon qu'ils comptaient s'en servir. Une fois le satellite en place et armé de torpilles plein ses soutes, ils voulaient le vendre !

- Comment ? bredouilla Rosetti, estomaqué. Le vendre ? Et à qui ?

- Au plus offrant, U.R.S.S. ou U.S.A. L'opération était géniale... Voici le projet tel qu'ils l'avaient conçu : à partir du moment où une nation possède un satellite artificiel, elle est en mesure de faire pencher la balance des forces d'une manière décisive : c'est là le cauchemar des stratèges, et vous n'ignorez pas que les États-Unis se livrent jour et nuit à des recherches qui leur permettront d'avoir les premiers une base sidérale. Bon. L'Allemagne serait ainsi devenue l'arbitre du destin de la planète, car elle aurait accordé son alliance au pays qui se serait montré disposé à lui accorder le plus d'avantages, à appuyer toutes ses revendications. Une fois le marché conclu, elle aurait livré en garantie le poste de commande terrestre, qui peut être transféré en n'importe quel endroit du globe ! Vous saisissez ?

- Grands Dieux ! proféra Rosetti. C'est inimaginable !

- Mais non, Commissaire. N'oubliez pas que les armements mondiaux sont entrés dans une ère nouvelle, et que nous sommes

au seuil de la conquête de l'espace. Ne lisez-vous donc pas les journaux ?

- Si, dit l'Argentin, mais je croyais que toutes ces choses en étaient encore au stade expérimental, aux calculs de laboratoires.

- Vous n'êtes pas le seul... Tout le monde le croit. Il a fallu que nous trébuchions sur le crime commis par un sadique pour en arriver à nous convaincre que la réalité dépassait nos pires prévisions.

- Mais d'où tenez-vous donc toutes ces informations ? s'enquit Rosetti chez qui le naturel reprenait le dessus après les plus stupéfiantes oscillations de sentiments.

Coplan lui dédia une grimace dubitative.

- De gauche et de droite, fit-il d'un air évasif en songeant aux notes qui avaient coûté la vie à Stark et à Lehman.

Puis ses pensées sautèrent brusquement vers Garnett, la troisième victime. Rosetti s'y était peut-être mal pris, avec Zehner. Il devait y avoir moyen de tirer quelque chose de ce type. Lola n'avait guère fourni de piste intéressante, sinon que Radel faisait partie du complot et qu'il appartenait au Comité d'études techniques de l'A.G.D.

Peu satisfait par la réponse vraiment trop fluide de Coplan, Rosetti se garda cependant de répéter sa question sous une autre forme, mais il interrompit le cours des réflexions de son interlocuteur car il éprouvait une furieuse envie de se mettre à l'ouvrage, d'édifier son plan de bataille.

- Alors, dit-il nerveusement, veuillez jeter un coup d'œil sur toutes les données qui ont été rassemblées par nos services. J'ai une liste de suspects à coffrer par principe, quitte à les relâcher plus tard si nous ne réunissons pas assez de preuves pour leur cas particulier.

- Permettez, dit Coplan.

Son regard parcourut la liste, qui comprenait au moins deux cents noms, la plupart inconnus, mais parmi lesquels figurait notamment le sien... Il le désigna du doigt à Rosetti, qui se tenait derrière lui.

Une bouffée de chaleur monta au front du commissaire.

- Euh... oui, évidemment. A cause de vos accointances avec Zehner... A ce moment, je ne...

- Je comprends parfaitement, dit Francis en barrant le nom de Kern, puis celui des Reuter, du Dr. Schultz et de Lehman. A côté de ce dernier, il mit une petite croix.

- Ceux-là, expliqua-t-il, j'en réponds comme de moi-même. Bien qu'Allemands, ils ne trempent pas dans le complot. Tous les Allemands ne sont pas Nazis, je le sais par expérience (Voir : Signaux dans l'Ombre). Voyons la suite. Avez-vous une autre liste, comprenant les usines de matériel aéronautique et électronique, des usines où des émigrés occupent des postes de direction ?

- Certainement, dit Rosetti en cherchant dans le sommaire le numéro de référence de ces documents.

Il les trouva, les étala devant Coplan. Celui-ci les mit à part pour les confronter avec les listes de suspects et pour isoler les noms qui se reproduisaient sur les divers feuillets.

Toujours par recoupements, il aligna d'autres noms qui apparaissaient soit parmi les membres des associations d'émigrés, soit dans l'entourage des savants argentins attachés aux laboratoires atomiques. Il finit ainsi par grouper une cinquantaine de personnes : parmi elles devaient immanquablement se dissimuler, soit les vrais coupables, soit des complices dont l'arrestation entraînerait celle des grands chefs de l'A.G.D.

- Voilà toujours pour la première opération, dit-il en tendant à Rosetti le résultat de son travail. Quand nous aurons mis la main au collet de ces gens-là, le cercle aura déjà fortement rétréci autour des principaux responsables. Ceux-ci sentiront que leur sécurité est menacée et ils commettront des gaffes : il est à présumer qu'ils essayeront de fuir. Aussi, avant de procéder au coup de filet, mettez en état d'alerte la police des gares, des ports et des aérodromes, faites surveiller les frontières et mobilisez tous les effectifs maritimes patrouillant dans le Rio de la Plata, afin d'éviter que nos clients ne filent vers l'Uruguay.

- Comptez sur moi, fit le petit commissaire avec un rictus de satisfaction. Quand partons-nous en campagne ?

- Le plus vite possible. Demain à l'aube.

- Parfait. Et qu'allez-vous faire entre-temps ? Restez-vous à mes côtés ?

- Oui, dit Coplan. Mais je voudrais interroger Zehner. Dans sa cellule, si possible.

## CHAPITRE XIII

La lourde grille de fer s'ouvrit et le condamné à mort, dont les chevilles étaient enchaînées, releva la tête avec défiance.

- Bonsoir, Zehner, dit Kern à l'homme assis sur un escabeau.

L'autre le dévisagea, le front plissé, le visage contracté en une expression d'étonnement et de crainte. Un léger sursaut fit tressaillir ses traits, puis il reprit une physionomie morne et indifférente.

- Vous êtes dans de vilains draps et je ne peux rien pour vous sauver, lui avoua Coplan. Mais si vous m'aidez, vous aurez au moins deux grandes satisfactions : la première, c'est d'être vengé ; la seconde, de savoir que votre recours en grâce aura beau coup de chance d'être accepté.

Méfiant, Zehner lui jeta un regard oblique.

- Ainsi, siffla-t-il avec mépris, vous faisiez quand même partie de l'autre bord...

- Pas autant que vous le croyez, dit Coplan. Franchement, je ne suis pour rien dans votre arrestation et vous le savez si je l'avais voulu, vous étiez coffré le soir même de la mort de Garnett. Mais ceci n'a rien à voir dans ce qui m'amène, et ne vous cassez pas la tête à deviner ma position exacte : c'est de vous qu'il s'agit. Si vous me donnez le nom de celui qui vous a donné l'ordre d'abattre Garnett, je vous dirai qui vous a trahi. Car on vous a trahi, Zehner...

Le condamné frissonna. Il remua sur son escabeau et ce mouvement fit tinter lugubrement ses chaînes.

- Qui ? questionna-t-il brusquement.

- Au point où vous en êtes, je ne vois aucune raison de vous le cacher : Lola Reuter...

Le détenu proféra une abominable succession de jurons et d'injures. La poitrine soulevée par un souffle court, il éclata :

- Je m'en doutais ! Ce ne pouvait être que cette sale garce ! Radel n'a pas su fermer sa gueule ! Le con ! Le fumier ! C'est lui qui m'avait donné l'ordre... Le salaud ! Toujours fourré avec cette salope, au lieu de s'occuper de...

Il s'arrêta pile, respira bruyamment.

- Merci, dit Coplan. Vous n'avez pas besoin d'en dire plus. Je tâcherai de faire reporter la date de votre exécution, de manière à permettre à votre avocat d'introduire une requête auprès du Président.

Il jeta son paquet de cigarettes et une boîte d'allumettes au condamné, puis il appela le gardien. Une seconde plus tard, il grimpait quatre à quatre les escaliers qui conduisaient au rez-de-chaussée de la prison. Une voiture l'attendait dans la cour intérieure pour le reconduire au Quartier Général de la Police.

En pénétrant dans le bureau de Rosetti, Coplan lança au commissaire sans même le saluer

- Le suspect numéro 1 est Radel, l'ancien colonel de la Luftwaffe, conseiller technique aux usines pour lesquelles travaillait Zehner, C'est lui le véritable exécuteur de Garnett. Que savez-vous des installations de celle firme ?

Rosetti sauta sur son dossier. Après quelques recherches, il exhiba une note qu'il lut avec fébrilité :

- S.A.H.A. Sociedad Aeronautica Hispano-Argentina : quatre usines, situées à Buenos-Aires, Tucuman, Bahia-Blanca et Mendoza. Terrain d'essai non loin de Tucuman, dans le désert de Gran Chaco. Firme spécialisée dans les appareils à réaction trans-soniques. Personnel : 10.000...

- Ça va ! coupa Francis. C'est déjà plus qu'il n'en faut pour préparer nos batteries. Par mesure de précaution, faites cerner l'usine de Tucuman par la troupe et ordonnez à une escadrille de chasse de prendre possession du terrain d'essai. Nous irons examiner tout ça de près aussitôt que les arrestations seront effectuées. Minutez les opérations pour qu'elles se déroulent simultanément sur toute l'étendue du territoire. Il ne faut pas qu'un seul de ces espions nous échappe ou ait le temps de prévenir les cellules établies à l'étranger.

- D'accord, dit Rosetti en appuyant sur un clavier de boutons de sonnerie. Pas un ne filera entre les mailles, mais ce qui m'intéresse surtout, c'est le chef occulte de toute cette machination. Et tant que celui-ci ne sera pas étendu raide mort ou colloqué dans le plus profond de nos cachots, je ne fermerai plus l'œil.

- Moi non plus, confessa Coplan.

Quatre heures du matin sonnaient aux clochers des églises, et un vent frais emporta sur les campagnes le tintement des horloges. Le ciel était encore obscur, à peine bleuté par le scintillement des étoiles. Recroquevillés dans leur lit, les gens goûtaient dans toute sa plénitude la chaude douceur d'un profond sommeil. Pas tous cependant. A l'aérodrome de Cordoba, des mécaniciens faisaient sortir des hangars des appareils aux lignes effilées, à la lumière, de projecteurs éblouissants qui peignaient en gris les pistes de béton. Dans des casernes, des soldats se harnachaient en maugréant contre les inventions saugrenues du général de division. Et un peu partout, des inspecteurs et des agents de la police attendaient le signal de la curée.

Coplan et Rosetti avaient grillé un nombre incalculable de cigarettes en mettant au point les plus infimes détails de l'expédition. Le bouillant commissaire frémissait d'impatience contenue alors que Coplan témoignait d'un calme presque surnaturel.

Revenant pour la dixième fois sur l'une des dispositions les plus controversées du plan, Rosetti déclara avec la même obstination

- Je vous dis qu'il est préférable que je sois sur place, que je prenne en main le commandement direct du raid sur la S.A.H.A. et que j'arrête personnellement ce Radel.

Coplan secoua la tête, non moins obstiné.

- Votre place est ici, Commissaire. D'ici vous tenez tous les fils en mains et vous pouvez lancer toutes les directives utiles en cas de nécessité. Nous entrerons en action après...

Exaspéré, Rosetti haussa furieusement les épaules et consulta sa montre. Elle indiquait cinq heures moins dix.

Coplan se servit une tasse de café noir et reprit :

- Ayez confiance en vos hommes, que diable ! Dans moins d'une heure et demie tout sera terminé et votre véritable rôle commencera...

Mais ses objurgations demeurèrent sans effet, et Rosetti ressembla de plus en plus à un loup affamé qu'un treillis de fil de fer empêche de se jeter sur une brebis.

A cinq heures précises, il communiqua au poste central de radio de la police l'ordre de déclencher les opérations. A ce moment, tous les chefs de détachement devaient ouvrir le pli cacheté qui leur avait été remis la veille au soir, et prendre connaissance des consignes précises qui avait été élaborées. Celles-ci stipulaient notamment qu'aussitôt après avoir rempli leur mission, ils devaient en rendre compte dans le plus bref délai au Quartier Général par une des vingt lignes téléphoniques qui avaient été isolées dans ce but.

Les premiers rapports furent enregistrés trois quarts d'heure après le signal. Ils émanaient des officiers qui avaient cerné et occupé les installations de Tucuman ; le terrain d'essai était, lui aussi, pris en charge par des parachutistes et survolé en permanence par une escadrille de chasse.

Coplan se frotta dans les mains, sans toutefois émettre de commentaire. Rosetti s'immobilisa devant une grande carte qui couvrait un des murs de son bureau et piqua deux épingles à tête coloriée sur le point que formait Tucuman.

Alors, par l'interphone, les communications se succédèrent à un rythme accéléré. Chacune d'elles annonçait la fin d'une mission et le résultat obtenu, perquisition, contrôle ou saisie. Rosetti notait le tout, au fur et à mesure, sur des listes qu'il avait préparées et sur lesquelles il ne portait que quelques signes conventionnels hâtifs.

Penché sur son épaule, Coplan surveillait le déroulement de cette manœuvre de grand style avec un intérêt extrême. C'était bien la première fois de sa carrière qu'il se trouvait du côté du manche et que le branle-bas de combat n'était pas sonné contre lui, ce qui le changeait un peu...

Pourtant, en dépit de l'avalanche d'informations qui se déversait dans le bureau, ou plutôt à cause d'elle, le commissaire donna

bientôt des signes d'agitation. Peu à peu, ses traits s'étaient creusés et sa figure avait pris un teint blafard. Il ne put bientôt plus réprimer le tremblement de ses mains et fut contraint de s'appuyer plus fermement sur la table pour griffonner ses notes. Des gouttes de sueur perlèrent sur son front et, sans se détourner de son travail, il articula d'une voix tenaillée par l'appréhension :

- Ça ne tourne pas rond, Mr Kern... Je crois que nous allons vers un désastre...

- Pourquoi ? demanda Coplan d'un ton aussi neutre que possible pour voiler sa propre anxiété.

- Parce qu'une proportion extraordinairement élevée de suspects ne sont plus à leur domicile... Presque partout, les types ont déguerpi...

- On les rattrapera, puisque les frontières sont fermées. Lancez leur signalement...

- Un service s'en occupe déjà ! répliqua Rosetti avec hargne.

Sa voix s'enfla progressivement et devint aiguë en prononçant avec précipitation les phrases suivantes :

- Mais réalisez-vous pleinement ce que cela signifie ? Ça veut dire que notre piège a été éventé ! Ça veut dire qu'ils ont été prévenu.

Un instant, le cœur de Coplan s'arrêta de battre. Si cette vaste opération qui mobilisait des milliers d'hommes se soldait par un échec, il était irrémédiablement et définitivement coulé ! Il avait eu le culot d'exiger l'intervention des services diplomatiques, de requérir l'aide de la police argentine, de l'armée, et de faire exécuter un immense travail. Et tout ça pour aboutir à zéro ?-Son esprit se cabra devant une hypothèse aussi affolante. Même si les maîtres de l'A.G.D. se tenaient cois après une aussi chaude alerte, même s'ils renonçaient temporairement à poursuivre leur fantastique projet, cette demi-victoire n'était pas suffisante. Coplan devait les tenir dans ses griffes, leur faire rendre gorge et anéantir leur gang jusque dans ses moindres ramifications !

Au lieu de répondre à Rosetti cramponné à son bureau et hurlant des ordres dans l'interphone, il s'abîma dans une réflexion tellement intense que l'éclat de son regard parut se ternir. Un poing fourré

dans sa poche et l'autre devant la bouche, il fit appel à toute sa lucidité, à toutes ses facultés de raisonnement pour découvrir l'erreur qui avait pu être commise. Où et quand avait filtré une partie du secret ?

- Et Radel ? A-t-on au moins épinglé ? aboya-t-il soudain en braquant des yeux presque égarés sur ceux de Rosetti.

Le Commissaire lui répondit sur le même ton.

- Non ! clama-t-il. Il a disparu de chez lui depuis plusieurs jours !

- Nom de D... fumina Coplan en français, puis, brusquement conscient de la gaffe, il vociféra en espagnol :

- Laissez tomber ! Mettez un adjoint votre place et commandez à toute allure une voiture pour nous et deux camions de policiers armés jusqu'aux dents !

- Pour quoi faire ?

- Vous le verrez bien ! Ne perdez pas un dixième de seconde !

Renonçant à comprendre, mais subjugué par le ton impératif et par l'inflexible certitude qu'il lisait à présent sur la figure de Kern, Rosetti réclama les trois véhicules et le personnel d'accompagnement. Puis il vérifia d'un geste rapide le pistolet qu'il portait sous l'aisselle gauche et jeta

- Vous êtes armé ? Nous pouvons descendre...

- Allons-y, gronda Francis. Ce n'est pas un pistolet de plus qui fera l'affaire si vos agents sont équipés de mitraillettes et de grenades...

En dépit de leur différence de taille, les deux hommes arrivèrent ensemble dans la cour. Ils s'engouffrèrent dans une Studebaker noire où deux policiers attendaient déjà, assis sur les sièges avant

- Florès ! jeta Coplan. A tombeau ouvert et sans sirènes !

La voiture s'ébranla, effectua un large virage dans la cour, franchit le portail et s'élança dans l'avenue, bientôt suivie du grondement des camions qui devaient participer à l'assaut.

- Quelle heure est-il ?

- Six heures cinq... D'ailleurs voyez, l'aube se lève...

- C'est parfait, dit Coplan qui se sentait un peu mieux. Il vaut mieux que le jour soit levé, nous y verrons plus clair...

- Mais consentirez-vous enfin à me dire , où nous allons ? explosa Rosetti.

- Dans une clinique psychiatrique annonça Francis.

Et il ne desserra plus les dents le restant du parcours. Lorsque les voitures eurent atteint les abords de la demeure du Docteur Schultz, il sortit de son mutisme.

- Stoppez ici... Si nous voulons réussir sans faire trop de dégâts, il nous faut quitter les voitures dès maintenant.

Rosetti donna des ordres en conséquences et les policiers sautèrent de leurs camions. Dans ce matin calme, l'air acquérait une ineffable pureté, il était vivifiant comme une eau de lavande. Narines frémissantes et muscles tendus, tous les hommes du détachement firent cercle autour de Coplan et du commissaire pour écouter les consignes.

- Une dizaine d'agents cerneront la propriété à l'extérieur, expliqua Francis, tout à fait maître de lui à présent. Les autres se posteront de part et d'autre de la grille de manière à ne pas être aperçus du bâtiment. Je vais me présenter seul devant le portail. Quand on m'aura ouvert et quand je me serai engagé dans l'allée, alors seulement vous foncerez à ma suite. Ne tirez qu'en cas de résistance caractérisée : il faut que nous capturions vivants les individus qui se cachent dans cette demeure...

En très peu de temps et dans un silence surprenant, Rosetti et sa troupe occupèrent les emplacements désignés.

Coplan s'avança, seul, en direction de la grille d'entrée et appuya sur le bouton de sonnette. Il arborait un visage serein et promenait un regard distrait sur les frondaisons du parc, où les oiseaux gazouillaient joyeusement pour saluer le lever du jour. Quelques minutes passèrent, interminables.

Finalement, une porte s'ouvrit et l'infirmier de garde de nuit apparut au bout de l'allée. Sa blouse blanche faisait tache sur le vert des pelouses. Il avança d'un pas tranquille, roulant ses puissantes épaules, une légère expression d'étonnement sur ses traits frustes, A cinq mètres, il reconnut Coplan et ébranla un sourire..

- Ah, c'est vous, Mr Kern ! dit-il en approchant. Vous êtes bien matinal...

- Tardif, plutôt, corrigea Francis. Je n'ai pas dormi cette nuit, j'arrive de Rosario...

L'infirmier eut une mimique compréhensive et fourragea dans la serrure, donna deux tours de clé, puis écarta un des battants du portail. Coplan pénétra dans le parc et dit d'un ton négligent

- Ne refermez pas... Je vais repartir tout de suite avec la voiture. Le Docteur est-il déjà levé ?

- Pas encore. Vous vouliez lui parler ?

Le gardien avait emboîté le pas sans sourciller. Son trousseau à la main, il déambulait sans la moindre méfiance, heureux de pouvoir échanger quelques mots avec son visiteur.

- Ne le réveillez pas, dit Coplan. Je lui...

Un fin bruit de pas sur le gravier fit pivoter la tête de l'infirmier. Sa bouche s'arrondit et ses yeux s'écarquillèrent lorsqu'il vit soudainement déboucher une troupe d'hommes armés jusqu'aux dents qui fonçaient vers lui avec une rapidité inconcevable. Avant qu'il eût ébauché la moindre réaction de défense ou de fuite, Coplan lui avait asséné un terrible coup du tranchant de la main dans la nuque. Sa tête se rejeta en arrière, sa vision s'estompa et ses genoux fléchirent. Il ne se sentit même pas tomber et s'affala lourdement dans les cailloux. Un coup de matraque s'abattit avec un bruit mat sur son crâne, tandis que Rosetti faisait signe à ses hommes de ne pas s'occuper du corps.

Coplan en tête, ils s'engouffrèrent dans la maison endormie. Dans le vestibule, une dizaine d'agents furent dispersés au sous-sol et au rez-de-chaussée, avec mission d'empêcher quiconque de sortir des locaux. Malgré d'infinies précautions, ces allées et venues ne s'opérèrent pas sans un léger remue-ménage.

Rosetti et Coplan, suivis de trois inspecteurs, montèrent les escaliers. Le tapis étouffa le bruit de leurs pas et, d'un signe, Francis invita les policiers à ne plus bouger. Il se dirigea vers la porte de la chambre à coucher du psychiatre. Il tambourina en appelant :

- Docteur... Ouvrez-moi. C'est Kern

- C'est vous qui faites tout ce boucan ? clama de l'intérieur la voix bourrue du médecin. Qu'est-ce qui se passe ?

- Je vous apporte des nouvelles... Dépêchez-vous !...

- Je viens, maugréa Schultz en se drapant dans une robe de chambre.

Les pieds dans des savates, il vint ouvrir sa porte, les yeux encore embués de sommeil.

Il jeta sur Francis un regard intrigué et mécontent.

- Vous avez des singulières idées... Venir à une heure pareille Qu'est-ce qui ne va pas ?

- Ce qui ne va pas, dit Coplan, c'est que tout l'état-major de l'A.G.D. a échappé à l'arrestation, et qu'il a trouvé refuge dans votre clinique.

- Quoi ? hurla Schultz, subitement empourpré par une violente colère. Vous êtes devenu fou ?

- Ne succombez pas à la déformation professionnelle, Docteur, articula Coplan d'une voix métallique en avançant de deux pas vers le médecin. Les crapules que nous recherchons sont sous votre toit parce que vous les y avez fait venir...

Avec une légèreté insoupçonnable chez un homme de cette corpulence, Schultz bondit en arrière, la main droite plongeant sous son oreiller, mais Coplan se projeta sur lui d'une détente formidable de jarrets et saisit son poignet dans une étreinte de fer. Les deux adversaires roulèrent sur le lit comme des forcenés, animés tous les deux par une rage aveugle. C'est alors que surgit Rosetti et que sa voix retentit, aussi cinglante qu'un coup de fouet :

- Séparez-les ! ordonna-t-il à ses inspecteurs qui, comme des projectiles, s'abattirent à leur tour sur les deux combattants, et, à coups de matraque, les obligèrent à lâcher prise.

Écumant, et témoignant d'une vigueur exceptionnelle en dépit du martèlement auquel il était soumis, Schlutz beuglait, déversait un torrent d'injures en se débattant avec frénésie. Mais il ne pouvait rien contre trois hommes ligués contre lui et qui connaissaient toutes les ressources du corps à corps. En quelques secondes, il fut cloué sur place, paralysé, soudé. au sol.

Haletant et couvert de sueur, Coplan l'abandonna aux mains des policiers. Se tournant vers Rosetti, il le prévint :

- Ils sont tous du même calibre... Pas un ne se livrera sans combattre... et il nous les faut vivants ! Qu'aucune cellule ne soit

ouverte sans que vous ayez trois hommes disponibles pour y pénétrer... Emballez-les successivement, tous, y compris les vrais dingos : nous ferons le triage par la suite.

Rosetti approuva brièvement et se précipita dans l'escalier. Arrivant comme un cyclone au milieu des policiers qui gardaient le vestibule, il entreprit l'exploration systématique de toutes les pièces du bâtiment. Bientôt s'éleva un concert de hurlements, les uns émanant des individus traqués que les agents malmenaient durement pour briser toute velléité de fuite, les autres provenant des fous authentiques qui, gagnés par la terreur, vociféraient en se ruant contre les parois de leurs cellules.

## CHAPITRE XIV

Les cars de police, toutes sirènes mugissantes à présent et réveillant des rues entières sur leur passage, regagnèrent le Quartier Général à une allure record. Ils entrèrent en trombe dans la grande cour pavée et furent aussitôt entourés par les agents. Les détenus, menottes aux poignets, la plupart en vêtements de toile blanche, défilèrent avec des expressions hagardes entre deux rangées de gardiens presque aussi effarés.

A la demande de Coplan, Rosetti fit conduire sur-le-champ le Dr Schultz dans son bureau. Au moment où ils entraient, l'adjoint du commissaire eut un mouvement de satisfaction en voyant revenir son chef.

- Une communication de T u c u m a n, transmise peu après votre départ, nous a signalé qu'une forte explosion avait détruit un gazomètre désaffecté... Personne ne sait s'il s'agit d'une coïncidence oh si...

- Ce n'est pas une coïncidence, soyez tranquille ! interrompit Coplan. Nous allons en apprendre le fin mot, ici même.

Étroitement surveillé, Schultz avait été assis de force sur une chaise. En entendant les paroles de l'adjoint, un certain soulagement avait détendu ses traits crispés.

- Allez-y, cuisinez-le, grogna Rosetti en s'installant à son bureau.

Pas la peine, dit Coplan. C'est moi qui vais vous expliquer son rôle : le grand chef de l'A.G.D., c'est lui. Vous avez devant vous l'un des individus les plus intelligent de la planète, et probablement le plus dangereux.

Coplan alluma une cigarette, souffla la fumée et se mit à califourchon sur une chaise. Face au psychiatre, c'est d'une voix très naturelle, presque sur le ton d'une conversation amicale, qu'il poursuivit :

Oui, Schultz, je vous tiens pour un grand bonhomme, et j'en viens presque à regretter que vos facultés ne serviront plus à personne, pas même à vous... Je l'ai déjà dit votre plan était génial. Si vous aviez pu le mener à bien, votre célébrité aurait dépassé celle des grands de l'Histoire. Mais, comme toujours, il y a eu un cheveu, un minuscule grain de sable qui a tout fichu par terre. Et le grain de sable, en l'occurrence, c'est l'effroyable trouille qui m'a saisi quand j'ai cru que tout me filait entre les doigts, il y a une heure exactement.

Au milieu d'un silence religieux, Coplan fixa la fumée de sa cigarette d'un air songeur, puis il braqua l'index vers le médecin :

- Vous savez, on perd toujours à vouloir être trop malin. Les événements finissent par se retourner contre vous. Votre suprême astuce, c'était d'être le chef de l'A.G.D. et d'avoir pris en même tempe la tête du groupement qui le combattait d'une façon acharnée. En misant sur deux tableaux vous parveniez à détourner les coups qui menaçaient le réseau qui vous tenait le plus à cœur, celui qui devait rendre à l'Allemagne sa puissance économique et militaire. Vous pratiquiez un jeu proprement diabolique et vous meniez en bateau un tas de pauvres gens, comme les Reuter par exemple.

Rosetti jetait alternativement des regards acerbes sur Kern et sur le médecin. Il ne comprenait pas encore pourquoi, peu auparavant, Kern avait barré de la liste des suspects celui qu'il désignait à présent comme l'ennemi numéro 1. La suite du soliloque de Coplan allait dissiper ses incertitudes.

- Évidemment reprit Francis, vous n'aviez pas d'autre porte de sortie : le marché que je vous avais mis en main était trop avantageux pour que vous ne vous sentiez pas obligé de l'accepter.

Si vous rejetiez mon offre de poursuivre à outrance la lutte contre l'A.G.D., votre position devenait indéfendable devant vos amis ; vous n'aviez aucune raison plausible de me faire disparaître, et vous craigniez que l'I.S. ou le F.B.I. soient derrière moi. En ayant l'air de l'accepter, vous vous mettiez au-dessus de tout soupçon, vous me rouliez proprement : vous disposiez d'assez de temps pour cacher vos complices, pour détruire les preuves de l'existence du complot et vous infligiez aux services de sécurité argentins un camouflet colossal dont ils ne se seraient pas vite remis... Oui, je vous l'avoue, j'ai marché dans votre astucieuse combine et pendant que j'allumais la mèche, vous remplaciez la dynamite par de la brique pilée. Vous brûliez tout ce qui se rapportait à la construction du satellite, plans et calculs prenaient le chemin de l'étranger. Mais c'est précisément le fait que trop de suspects s'étaient évaporés qui m'a mis la puce à l'oreille. Vous alliez trop fort, Schultz ! Il aurait fallu faire la part du feu ! Qui avait lancé le «*sauve-qui-peut*»? Qui pouvait l'avoir lancé ? Vous ! Et personne d'autre que vous, puisque vous étiez le seul à savoir depuis le début qu'une opération était projetée. Vos précautions se sont retournées contre vous comme un boomerang... Les preuves de votre culpabilité me sont alors apparues avec une clarté aveuglante. Tenez, un exemple, un soir vos ambulanciers m'ont capturé chez une amie. Eh bien ça ne collait pas. Non... Reprenons les faits : auparavant, je suis allé chez les Reuter, je les ai fait parler. j'emmène Lola et je la préviens que je vais chez Lehman pour me procurer des notes que vous lui avez ordonné de ramener à Paris. Lola vous téléphone après avoir mis sa gardienne hors combat, et que faites-vous ? Au lieu de voler au secours de votre excellent collaborateur, au lieu de me rattraper chez lui et de me disputer ces fameux papiers, vous laissez froidement tomber Lehman et c'est Lola que vous envoyez chercher par vos malabars... Ça n'était pas logique. Du moins en apparence. En réalité, si. Parce que vous me donnez le temps de punir l'assassin de Max Stark ! Je joue en plein dans vos cartes, et vous n'êtes pour rien dans ce règlement de comptes. Vous savez pertinemment que vous récupérerez les notes quand je réapparaîtrai à l'endroit où je me figure que Lola est toujours prisonnière. Le hasard veut que j'y

revienne tout de suite : vous m'attrapez au vol, et plus tôt que prévu...

Coplan s'arrêta, se détourna de l'accusé et continua en s'adressant à Rosetti :

- Il a joué sur les deux tableaux en permanence, et toujours dans l'intérêt de l'A.G.D.

Voyez comment il s'y est pris dans l'affaire Garnett : il signale à Radel que l'Anglais doit être éliminé. Radel en donne l'ordre à Zehner qui, avec un sens bien germanique de la discipline, abat Garnett sans tarder. Mais ensuite, pour éviter que l'enquête de la police ne prenne des proportions dangereuses, Schultz se hâte de lui jeter le coupable en pâture, sachant fort bien que Zehner ne trahira pas. conseille alors à Lola Reuter, en tant que chef de l'autre groupe, de dénoncer l'assassin, et Lola, qui est une adversaire farouche de l'A.G.D., s'empresse de vous indiquer le nom du type. Vous surveillez la maison... et vous me coffrez avec les autres à la gare de Retino.

Le Commissaire acquiesça et déchiqueta du bout des dents la pointe d'un maigre cigare. Tout en cherchant ses allumettes, il s'informa :

- A propos de Lehman, vous avez fait allusion à un crime commis sur un nommé Max Stark. Où ce crime s'est-il produit ?

- A Paris, il y a trois semaines. Ce Stark avait été envoyé en Europe pour assurer la liaison avec le Bloc Allemand. Sa mort est redevenue pour moi une véritable énigme à partir du moment où j'avais formulé l'hypothèse que Schultz était simultanément le chef de deux bandes antagonistes. Je ne parvenais pas à résoudre ce problème : Schultz faisant assassiner son propre agent alors que celui-ci porte un document essentiel qu'il lui a lui-même confié ? Cela semblait paradoxal, insoluble. Et pourtant l'explication existait, elle résidait dans un déplacement accompli par Stark, un voyage-éclair à Stuttgart au cours duquel l'Allemand avait rencontré quelqu'un. Ce voyage étant en opposition formelle avec les instructions qui lui avaient été données au départ, et qui lui interdisaient d'avoir avec l'Allemagne des contacts autres que par

courrier, il montrait que Stark pratiquait un jeu personnel, qu'il était au bord de la trahison. C'est ça, Schultz ?

Figé sur sa chaise, le psychiatre avait repris complète possession de lui-même. Il avait écouté avec une attention soutenue le récit de Coplan, comme s'il contrôlait la rigueur d'un raisonnement ou l'exactitude de faits auxquels il était absolument étranger. Il ne fit aucune difficulté pour répondre :

- C'est vrai, Kern. Voulant m'assurer de sa fidélité, je lui avais tendu un piège : un agent prétendument soviétique devait lui offrir une somme considérable en échange de renseignements techniques sur le satellite. Stark a marché d'emblée. Il me fallait donc le liquider et reprendre des papiers qui, dans ses mains, pouvaient provoquer une catastrophe. Un bon petit travail pour Lehman, qui croyait dur comme fer dérober à l'A.G.D. un de ses messages les plus compromettants. En fait, il nous le restituait, l'imbécile... Vous aviez raison, tout à l'heure : je n'avais plus aucun intérêt à protéger Lehman après, il valait mieux qu'il disparaisse... et puisque vous vous en chargiez...

- Encore un point d'acquis, fit Coplan. Et le gazomètre de Tucuman, qui l'a fait sauter ?

Radel, avoua le médecin. Lui seul connaissait suffisamment le poste de commande terrestre du futur satellite pour le faire sauter scientifiquement, de manière qu'il n'en reste rien qui puisse être utile aux enquêteurs, vous comprenez ?

- Admirablement ! Rien ne pouvait mieux convenir, pour dérober à la vue les antennes spéciales d'un émetteur sur ondes centimétriques, que les immenses parois d'un gazomètre. Et du même coup, vous évitiez les rayonnements latéraux qui auraient pu être détectés par des récepteurs des environs...

- Oui, éructa Rosetti frémissant de colère, c'était magnifique, mirobolant, mais cet exploit de Radel sera le dernier !... Je prie la Madone qu'il ait l'idée de fuir par la voie des airs : il aura la fin qu'il aurait dû avoir il y dix ans, une rafale d'obus dans son appareil !

Schultz se redressa sur son siège et adopta e attitude hautaine. Plein de morgue, il prononça d'une voix dédaigneuse :

Pensez-vous que la mort nous fasse peur? Nous l'avons vue trop de fois en face, et sous trop de formes, pour qu 'elle nous émeuve encore. Après nous il en viendra d'autres, et ils réussiront là où nous avons échoué...

- Bien entendu ! dit Coplan. Mais, pour le quart d'heure, le monde a déjà suffisamment de peines à se remettre et je préfère que vos plans grandioses se réalisent dans un lointain futur. Il me reste pourtant à vous remercier pour le gracieux avertissement que vous m'aviez donné un soir... Désolé de n'avoir pu en tenir compte.

Puis, sans attendre de réplique il se tourna vers Rosetti

- Pour moi, vous pouvez le faire évacuer. Le reste n'est plus que du travail de routine, et vous en aurez au moins pour six mois à éplucher votre dossier,..

Rosetti flt un signe aux gardiens et le Dr Schultz partit vers une destinée assez brève qui se terminerait prochainement un jour à l'aube. Avant de sortir, il adressa une rapide inclinaison de tête à Coplan et au Commissaire, puis il s'en fut, n'ayant pas perdu une once de sa dignité.

Coplan vint s'asseoir sur le, rebord du bureau de Rosetti.

- Ouf ! Quelle heure est-il ?

- Huit heures dix.

- Je prendrais bien un solide petit déjeuner. Pas vous ?

- Si, convint Rosetti chez qui la tension s'atténuait peu à peu. Si nous allions le prendre à l'extérieur ?

- Bonne idée.

Au moment où ils allaient quitter la pièce, l'Argentin saisit Coplan par la manche et le fixa avec une nuance d'amusement dans les yeux.

- Dites-moi, Mr Kern, ne seriez-vous pas Français ?

Coplan ne cilla pas. Il se gratta légèrement la joue gauche, réfléchit, puis des pattes d'oie ridèrent le coin de ses yeux: Avec un demi-sourire, il appuya la main dans le dos du Commissaire pour l'entraîner au dehors et utilisa une de ses formules ambiguës :

- Si vous le croyez, oubliez-le.

Vers dix heures du matin, Francis Coplan se promenait dans l'avenue 25 de Mayo, où régnait une circulation intense et où un soleil généreux faisait scintiller le capot des voitures. Il ressentait le poids de la fatigue, mais une allégresse intérieure l'incitait à la flânerie. Il découvrait autour de lui la vie simple et active des gens pour qui les journaux et le cinéma forment les grandes sources d'émotion, et qui mènent une existence où les petites joies alternent avec les futiles amertumes. Il aimait se sentir parmi eux, se mêler à eux, s'imaginer qu'il pouvait se confondre avec eux.

Après une mission difficile, le contre-coup se manifestait toujours de cette façon. Il ambitionnait de devenir un homme comme les autres, possédant une femme, des gosses, un bout de jardin. En général, ça ne durait pas, encore qu'il se cramponnât à ses rêves comme un naufragé à une planche. Mais il savait par expérience qu'au bout d'un congé d'un mois, la banalité du quotidien le poussait à s'évader, à renouer avec le royaume invisible où se joue le sort des peuples.

Il se remémora toutes les démarches qui lui restaient à faire pour consommer la liquidation de ses affaires en Amérique du Sud. Un billet d'avion, quelques visites...

Il se demandait encore dans quel ordre il allait agencer ses courses, quand il s'avisa qu'il avait machinalement bifurqué sur la droite et qu'il marchait en direction d'Arenales. Il accepta cette impulsion subconsciente qui le menait d'abord chez Laura.

A peine avait-il sonné les trois petits coups traditionnels que la porte s'ouvrit. Chose incroyable, Laura était tout habillée, en robe et chaussures.

- C'est encore toi ? dit-elle, peu enthousiaste. Une tuile, je parie...

Il entra, nonchalant et familier, lui pinça la joue et posa un baiser sur son front.

- Tu sors ? s'enquit-il, vaguement déçu.

- Dis donc ! Je travaille, moi... Faut bien que je fasse mes courses le matin. Alors, c'est pour quand, ta fameuse offensive ?

- Elle est finie...

Laura fronça les sourcils, incrédule.

- Finie ? Mais quand ?

- Ce matin.

En venant, il n'avait pas l'intention de parler de ça. Il s'étonnait presque que Laura ne fût pas au courant. Mais elle se méprit sur la signification de ses réponses trop laconiques.

- C'est loupé ? Les bureaux t'ont laissé tomber ?

Pour elle, les bureaux désignaient l'imposante structure administrative de tous les pays du monde, et ce terme nébuleux symbolisait dans son esprit le sommet de l'incurie.

- Non, c'est gagné, émit-il en bâillant. A propos, tu sais qui était le grand chef ?

- Non. Lavajo ?

Il rit de bon cœur et lui caressa les cheveux.

- Cette vieille tante ? Penses-tu !... Non, mon petit ; le grand patron, c'était Schultz.

Interloquée, Laura le dévisagea.

- Schultz ? Tu te fous de moi ?...

- Non. Il était tout à la fois : le Dr Jekyll et Mr Hyde, le bon et le mauvais, le pour et le contre... Le chef de deux réseaux antagonistes...

- Sainte Mère de Dieu ! proféra la fille, suffoquée.

Puis, avec une frousse rétrospective

- Et c'est lui qui nous tenait prisonniers ?

- Il a eu tort de nous lâcher. Notre chance, c'est qu'il a cru qu'il y en avait d'autres derrière nous... et que la mort de Lehman allait soulever de violents remous autour de règlements de comptes un peu trop fréquents entre étrangers.

Mais, justement, le cas de Lehman... tu crois qu'on va te fiche la paix ?

- Sûr, dit Coplan. D'ailleurs, c'est un suicide, non ?

- Tu parles ! Un cadavre qui a les mains liées derrière le dos...

- Le commissaire a oublié d'en parler, en tous cas, souligna-t-il en se caressant les genoux. Et puis, ce type était réclamé par un autre pays, il devait être extradé : sa disparition économise des frais de transport. Ça te dirait quelque chose qu'on déjeune ensemble ?

Le visage de Laura changea subitement. L'expression soucieuse qui l'assombrissait disparut, balayée par un sourire radieux.

- Si tu veux, accepta-t-elle, comme si on lui forçait la main, mais en se tenant à quatre pour ne pas, lui sauter au cou.

Or, lui avait songé à Maria Gilez, mais il venait de se dire qu'il valait mieux lui téléphoner dans l'après-midi et la rencontrer le soir...

Quant aux Reuter, était-il vraiment indispensable de leur rendre une dernière visite ?

Parmi les « *malades* » du Dr Schultz, le commissaire Rosetti identifia non sans un sursaut de jubilation deux personnages très intéressants qu'il s'attendait fort peu à coincer : von Tarnow et Radel. Leur interrogatoire fit ressortir qu'après avoir placé des bombes à retardement dans les installations essentielles du poste de commande terrestre, ils étaient revenus chercher refuge dans la clinique...

Par une singulière coïncidence, ils furent traduits devant un tribunal le jour même où, à Paris, un jeune ménage avec deux enfants s'émerveillait en prenant possession du pavillon du boulevard Murat. Ces braves gens n'avaient jamais entendu parler du crime dont ce bel immeuble avait été le théâtre...

FIN

IMPRIMERIE COMMERCIALE
YVETOT 210768-54
Dépôt légal : 1er Trimestre
IMPRIMÉ EN FRANCE